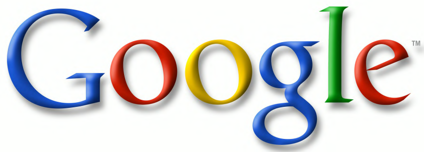
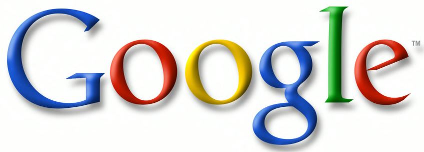
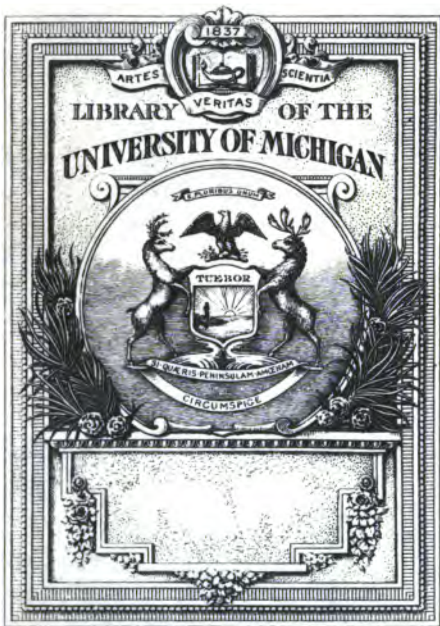
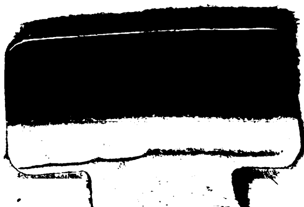

Google






1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



# ADÈLE

ET

# THÉODORE.

Genlis, Stéphanie Félicité Ducrest de
= Saint Aubin, comtesse de, afterwards marquise
de Sillery

# ADÈLE

# ET THÉODORE,

OU

# LETTRES SUR L'ÉDUCATION.

PAR MADAME DE GENLIS.

Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée.

---

I consider an human soul without Education like marble in the quarry which shews none of its inherent beauties, till the skill of the polisher fetches out the colours, makes the surface shine and discovers every ornamental cloud, spot and vein that runs througt the body of it. Education after the same manner when it works upon a noble mind draws out to wiew every latent virtue. and perfection which without such helps are never able to make their appearance. (*Spectator.*)

TOME PREMIER.

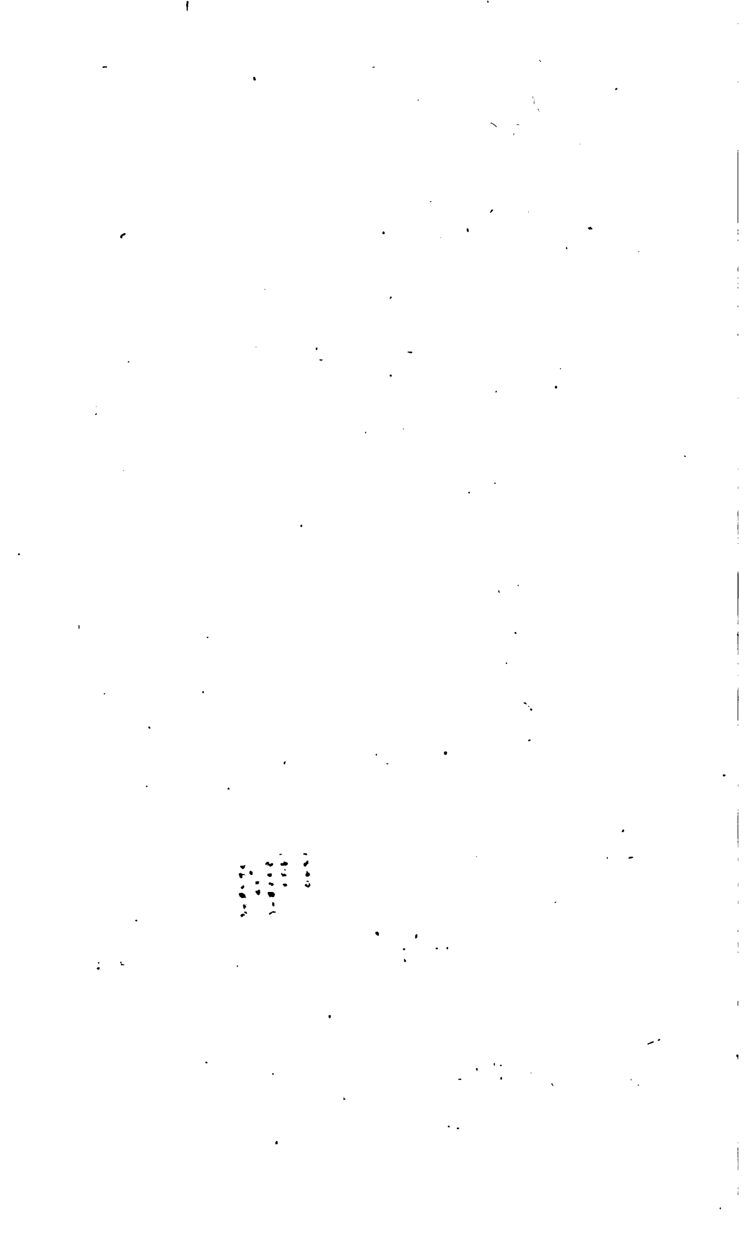
---

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN X — 1801.



# AVERTISSEMENT.

CES Lettres renferment un espace de douze ans; il est nécessaire, pour leur intelligence, de supposer qu'on n'a pas toutes celles qui ont été écrites pendant ce temps, et qu'on a supprimé les moins intéressantes; ce qui forme souvent, entre deux Lettres, des lacunes de plusieurs mois, mais qui n'interrompent jamais le fil des événemens.

La Préface qu'on va lire, est celle des anciennes éditions, je n'y ai rien changé. J'ai seulement ajouté les dernières pages qui la terminent, et afin que l'on pût connoître

ce qui est ajouté, j'ai mis des guillemets à cette augmentation.

Pour faire cette nouvelle édition, j'ai travaillé sur un exemplaire de la seconde édition *in*-8°. imprimée par Lambert, et la plus exacte de toutes.

---

# PRÉFACE.

CET ouvrage est le fruit de quinze ans de réflexions, d'observations, et de l'étude la plus suivie des inclinations, des défauts et des ruses des enfans. Je propose une méthode dont l'expérience m'a démontré les avantages; mais je n'ai pas l'orgueil insensé de croire que ce foible Traité d'Education renferme tout ce qu'on peut dire d'utile sur cet important sujet.

J'ai cité beaucoup d'ouvrages relatifs à l'Education, dans l'intention sur-tout de les faire connoître, et d'engager les pères de famille à les lire tous.

Plus on a médité et réfléchi sur ce sujet, plus on est éloigné de croire qu'il soit épuisé. Puisse-t-on ne jamais se lasser d'écrire sur une matière si intéressante! Loin de regarder comme des rivaux les auteurs qui se distingueront dans cette carrière, personne ne s'intéressera plus sincèrement que moi à leurs succès, comme je crois l'avoir

déjà prouvé par la manière dont j'ai parlé de tous les ouvrages modernes de ce genre (*).

Quelques partisans zélés de Rousseau m'ont reproché de n'avoir pas assez loué Emile. Avant que ces Lettres parussent, j'avois une opinion bien différente, je craignois qu'on ne m'accusât, au contraire, de n'avoir point assez critiqué un livre si répréhensible à tant d'égards; et en effet, je ne me sentois pas au fond du cœur entièrement exempte d'impartialité pour un homme

(*) Ainsi qu'on peut le voir dans quelques notes du Théâtre d'Education, et dans ces Lettres, où l'on trouvera l'éloge du *premier volume des Conversations d'Emilie, des Lettres du marquis de Rozelles, de l'Education des Femmes*, par madame de M***; *des charmans Dialogues de madame de la Fite*, &c. Ce dernier ouvrage est malheureusement peu connu, parce qu'il n'a point été imprimé en France; mais il a valu à son estimable auteur une place distinguée à la cour d'Angleterre, et la confiance d'une grande reine, dont les lumières et les vertus rendent le suffrage également honorable, flatteur et précieux.

qui, malgré ses défauts, ses torts et ses égaremens, possédoit des talens si supérieurs et des qualités si attachantes. Rousseau aimoit et connoissoit parfaitement les enfans; il méprisoit sincèrement l'intrigue et la cabale; il dédaignoit *les prôneurs*, espèce de gens si faciles à gagner quand on veut bien perdre beaucoup de temps, surmonter beaucoup d'ennuis pour obtenir des succès qui n'ont qu'un seul avantage, celui de n'exciter l'envie de personne: Rousseau enfin, comme le grand Corneille, pouvoit dire:

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

En sentant le mérite de cet homme célèbre, en rendant justice à la supériorité de son esprit et à son génie, j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de prouver qu'il est infiniment moins original qu'on ne le croit communément; j'ai voulu préserver les jeunes mères de famille, auxquelles j'ai consacré cet ouvrage, d'un enthousiasme dangereux, qui ne pourroit que les égarer. Quand

on est bien jeune, et qu'on ignore que Rousseau doit à Sénèque, à Montaigne, à Charon, à l'immortel Fénélon, à Locke, à Richardson (*), &c. les plus belles idées de ses ouvrages; quand on s'est persuadé qu'il est un des meilleurs écrivains de ce siècle, on lira Emile et la Nouvelle Héloïse avec une profonde admiration, sentiment bien dangereux lorsque c'est un auteur sans principes qui l'inspire : et sans parler du monstrueux et dégoûtant ouvrage qui flétrit à jamais la mémoire de Rousseau (s'il est vrai que ce ne soit pas un libelle dicté par l'envie et la haine, au lieu de

---

(*) Tout ce qu'il y a d'intéressant dans le personnage de *Julie*, est pris de Clarisse et de Paméla. Le caractère de Claire est visiblement calqué sur celui de miss Howe. Mais que la copie est inférieure à l'original! Quelle différence de la douleur profonde et vraie de miss Howe, quand elle perd son amie, à la douleur extravagante de Claire, qui fait mettre à table la fille de Julie (âgée de 9 ans) à la place de sa mère; qui l'appelle *Madame*, et puis *ma Cousine*, et finit par *éclater de rire!* &c.

la *Confession* d'un insensé) (*), peut-on supposer quelques principes à l'homme

---

(*) Je ne crois pas qu'il existe un livre aussi pernicieux que cette abominable et plate production. Dans les autres ouvrages de ce genre, si le vice se montre avec autant d'audace, du moins ne prend-il pas le nom sacré de la vertu; mais ici c'est un homme qui s'accuse d'avoir eu la plus noire ingratitude pour le bienfaiteur le plus estimable, d'avoir changé de religion pour de l'argent, d'avoir manqué de mœurs, d'avoir volé, calomnié l'innocence et persisté dans cette atrocité; et qui, après de tels aveux, conclut que nul homme sur la terre ne peut avec vérité se dire meilleur que lui. C'est une femme, la honte et l'opprobre de son sexe, qui, de sang-froid, s'abandonne par calcul aux déréglemens les plus vils et les plus déshonorans, et dont on fait les plus pompeux éloges, à laquelle on prodigue les épithètes d'*ame pure, ame angélique, ame céleste.* Si l'auteur pensoit de telles absurdités, il étoit bien fondé à fuir les hommes, à mépriser, à détester la race humaine, à rompre tout commerce avec elle. C'est à regret que je cite un semblable ouvrage; je m'y suis décidée, parce que je n'ai pas trouvé que, dans les différens extraits qu'on en a donnés, on eût assez fait sentir combien il est méprisable et révoltant.

qui dit dans une de ses Préfaces : *Celle qui, malgré le titre de ce livre, en osera lire une seule page, est une fille perdue.... Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire ; elle n'a plus rien à risquer....* et qui rendit public l'ouvrage dont il avoit lui-même une semblable opinion ? Il n'étoit donc pas *hors de propos*, comme on me l'a reproché, de citer quelques plagiats de Rousseau, de dire qu'il est inconséquent (*), inégal, sublime quelquefois; mais qu'il manque de goût (**), qu'il est dangereux, et en

(*) Peu d'hommes, en effet, ont poussé plus loin l'inconséquence ; il a fait un magnifique éloge de l'Evangile, et la profession de foi du vicaire savoyard. Il a dit des choses admirables sur les bonnes mœurs, et il a fait le roman le plus licencieux : il a écrit contre les spectacles, et il a fait un opéra; il a fortement déclamé contre les pères qui n'élevoient pas eux-mêmes leurs enfans, et il a abandonné tous les siens; il a vanté avec enthousiasme les charmes de la vie champêtre, et il a passé les quinze dernières années de sa vie à Paris, et dans le quartier le plus bruyant, &c.

(**) Que de détails révoltans dans la Nouvelle

un mot, de le juger avec impartialité.

Plusieurs personnes ont vu avec peine, dans le Plan de lecture suivi par Adèle, quelques ouvrages qu'elles ont jugé dangereux, entr'autres l'Arioste, très-libre dans plusieurs endroits; les comédies de Plaute, auxquelles on peut faire le même reproche; le Siècle de Louis XIV, plein de traits contre la religion, et de faits altérés ou d'anecdotes imaginées, &c. J'ai dit, dans le cours de cet ouvrage, que mad. d'Almane lisoit toujours avec Adèle; et je pensois que d'après cette explication, il n'étoit pas nécessaire d'ajouter que mad. d'Almane,

---

Héloïse, que d'expressions emphatiques et ridicules, quel insipide et ennuyeux épisode que celui de *Laure !* Que signifie la partie romanesque d'Emile, dans un ouvrage dont tous les ornemens devroient avoir un but moral? A quoi bon cette froide passion de Sophie pour un être imaginaire, pour Télémaque? Que résulte-t-il de cette extravagante supposition? Ce n'est ni dans les plans de ses ouvrages, ni par les caractères de ses personnages que Rousseau a prouvé qu'il avoit du génie.

en faisant connoître à sa fille (âgée de dix-huit ans) des ouvrages trop célèbres pour n'être pas lus, passeroit les endroits qui peuvent blesser la décence, méthode employée dans toutes les éducations d'hommes, auxquels, sans cette précaution, il ne seroit pas possible de faire lire tous les auteurs classiques. Peut on exiger de sa fille qu'elle ne lise jamais le Siècle de Louis XIV, ouvrage si brillant, si agréable, si généralement connu ? Il contient quelques mauvais jugemens, plusieurs traits dangereux, et beaucoup de faussetés historiques (*),

(*) Entr'autres, l'anecdote relative à mademoiselle de Montpensier, qui, suivant M. de Voltaire, *eut le courage* d'aller au cercle de la reine, en robe de couleur, le soir où toute la Cour prit le deuil de Cromwell : et mademoiselle de Montpensier dit formellement dans ses Mémoires, que le jour où la mort de Cromwell fut notifiée, la Cour étoit déjà en deuil d'un autre prince ; *sans quoi*, ajoute mademoiselle de Montpensier, *je crois que ce soir-là je me serois dispensée d'aller chez la reine.* Cet exemple suffira ; car, d'après une fausseté si détaillée, si

raisons de plus pour qu'une mère doive le lire avec sa fille, afin de lui faire remarquer tous ces défauts.

---

facile à prouver, on peut juger combien on doit trouver de faits altérés et déguisés dans les ouvrages de M. de Voltaire. Une mère éclairée, en faisant faire à sa fille ces réflexions, lui feroit observer encore à quel point il faut se défier des jugemens de M. de Voltaire, qui a dit, en parlant de Bossuet : *On prétend que ce grand homme avoit des sentimens philosophiques différens de sa théologie*, etc. Qui a dit cela ? Pourquoi noircir la mémoire d'un grand homme sur un simple *oui-dire ?* C'est que tous les écrits de ce *grand homme* sont remplis des sentimens les plus religieux ; on ne pouvoit jeter du ridicule sur ses ouvrages : on a été réduit à insinuer que l'auteur étoit un hypocrite. Enfin, l'institutrice ne manquera pas d'observer encore avec son élève, qu'en général M. de Voltaire ne prodigue les louanges qu'aux auteurs qui ne peuvent, dans aucun genre, lui causer d'ombrage : c'est ainsi qu'il fait le plus pompeux éloge de Fontenelle, éloge qui occupe six pages, tandis qu'une demi-page lui suffit pour l'éloge du grand Corneille. Et qui peut lire cette note sans être révolté de n'y voir qu'une critique amère, au lieu des justes hommages qu'on devroit naturellement s'at-

Il n'est point d'ouvrages, sans exception, qu'un enfant, depuis l'âge de sept ans jusqu'à quinze, puisse lire seul (pour la première fois) avec fruit; et presque tous, dans ce cas, seroient même dangereux : il ne suffit pas d'entasser dans la tête d'un enfant beaucoup de faits et beaucoup de mots, il s'agit d'y placer des idées justes; il faut donc qu'en lisant, il comprenne tout, qu'il saisisse les résultats moraux, qu'il entende toutes les réflexions, &c. En sup-

---

tendre à y trouver ! les notes sur Crébillon, Jean-Baptiste Rousseau, Boileau et La Fontaine, ne sont pas moins choquantes. M. de Voltaire termine ainsi son jugement sur le mérite de La Fontaine : « Quel est donc le pouvoir *na-* » *turel* des vers *naturels*, puisque, *par ce seul* » *charme*, La Fontaine, avec de grandes négli- » gences, a une réputation si universelle et si » méritée, sans avoir jamais rien inventé »!

La Fontaine, qui ne doit sa réputation qu'*au seul charme du naturel*; voilà un jugement remarquable. D'ailleurs, il n'est pas vrai qu'*il n'ait jamais rien inventé*; il n'est pas plus vrai que La Fontaine n'*ait pas l'élégance de l'Arioste*, et *qu'il ne soit pas à beaucoup près si grand peintre*.

posant que tous les livres fussent faits pour les enfans et les jeunes personnes, il seroit encore impossible que depuis l'âge de sept ans jusqu'à quinze, un enfant, même spirituel, pût saisir de lui-même tout ce que ces livres lui offriroient d'utile : on ne niera pas du moins qu'une personne de trente ans ne le sente mieux que lui; il est donc à desirer qu'il puisse profiter des lumières et des réflexions de cette personne. Mais

---

Une jeune personne tirera une grande utilité de ces remarques, qui lui prouveront sur-tout que l'esprit et le génie ne peuvent donner le droit d'être injuste impunément, puisque le seul bon sens suffira toujours pour faire sentir aux gens les plus médiocres, la froideur et la contrainte des éloges donnés à regret, et l'artifice et la malignité des critiques inspirées par la jalousie. On peut surmonter l'envie, mais nul homme encore n'a possédé l'art de la cacher aux yeux les moins clairvoyans : ce vice honteux arrache du cœur qu'il souille, non-seulement la générosité, mais la bonne-foi, l'équité, toutes les vertus enfin. Il faut donc se garantir de cet affreux sentiment, ou perdre le vain espoir de le dissimuler.

combien ce raisonnement a de force, quand on songe que durant ces huit années, l'enfant ne lira que huit ou neuf volumes faits pour son âge (*); car je ne crois pas, si l'on retranche les Contes des Fées, qu'il soit possible d'en rassembler davantage. Ceux qui n'ont jamais élevé d'enfans, n'imaginent pas combien négligemment ils lisent seuls : il n'y en a point qui ne passe sans le lire au moins la moitié d'un ouvrage ; et de cette manière, il est difficile de comprendre l'autre moitié ; de-là tous les développemens sont perdus pour eux,

(*) Je compte dans ce nombre l'*Ami des Enfans*, par M. Berquin, ouvrage infiniment agréable et utile, dont je n'ai point parlé dans les premières éditions de cet ouvrage, parce qu'il n'a paru qu'après l'impression de ces Lettres *.

* Je louois sans restriction, il y a vingt-deux ans, les ouvrages sur l'éducation qui n'offroient rien contre la religion. L'injustice m'a donné le droit de juger avec moins de ménagemens : ainsi je dirai qu'en effet cet ouvrage est utile à quelques égards, mais il me paroît dénué d'imagination et de graces ; on y trouve des niaiseries ridicules, et plusieurs petits contes qu'il seroit fort dangereux de faire lire à des enfans ; par exemple, *le petit Voleur, le petit Scélérat*, &c.

ainsi que les résultats moraux qui naissent des faits et des événemens. Mais en lisant avec eux, il est bien facile de fixer leur attention. Je n'ai jamais vu d'enfant qu'une lecture faite de cette manière n'amusât et n'intéressât. Les réflexions que cette occupation fournit naturellement en interrompant de temps en temps la lecture, les délassent, les attachent et les instruisent : et si l'enfant aime son instituteur, et si cet instituteur s'y prend bien, cette leçon sera pour l'élève la plus agréable de toutes. L'habitude ainsi prise de lire ensemble, sera conservée jusqu'à ce que l'éducation soit fixée, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'élève ait atteint dix-huit ans et demi ou dix-neuf ans, et même plus tard, si l'on en a la possibilité. On ne doit pas craindre que cette méthode éteigne l'imagination d'un enfant, si l'on a l'attention de ne jamais réfléchir qu'après lui, c'est-à-dire, de commencer toujours par lui demander son opinion ou l'explication des choses que l'on pourra croire au-dessus de sa portée. Si l'enfant

répond qu'il ne comprend pas, il faut l'engager à chercher lui-même, et ne raisonner qu'après l'avoir écouté; s'il comprend, il faut de même lui laisser le temps de développer toutes ses idées, et ensuite y ajouter les réflexions que l'on jugera convenables. De cette manière, loin de refroidir son imagination, on lui donnera au contraire du ressort, de l'activité, de la justesse, et l'on prendra la route la plus sûre pour lui former le cœur et le jugement. Il est bien nécessaire aussi de recommander à l'enfant de ne jamais laisser passer un seul mot qu'il n'entendroit pas parfaitement, sans en demander l'exacte signification (*). Il est encore indispen-

(*) Il n'est pas croyable combien il y a de mots français (sans parler des mots techniques) qui sont entièrement inconnus communément à une jeune personne de 14 ou 15 ans. Aussi un ouvrage de métaphysique, par exemple, seroit-il absolument inintelligible pour la plupart des gens du monde, et plus par l'ignorance totale de la signification des mots, que par la difficulté de comprendre les choses. Cette réflexion m'a en-

sable que l'instituteur ait lu seul et avec attention, les ouvrages qu'il se propose de lire avec son élève, afin d'être préparé d'avance à ce qu'il doit dire, approuver, condamner, ou même supprimer. Je sais bien que tout cela demande de la part des instituteurs beaucoup de zèle, d'affection, de lumières et d'activité; mais je n'ai jamais pré-

---

gagée à lire d'un bout à l'autre les deux gros volumes du Dictionnaire de Wailly (qui n'est qu'un abrégé du grand Dictionnaire de Richelet), afin d'en extraire une grande partie des mots ordinairement peu connus : je n'ai pris des mots relatifs aux arts et aux sciences, que ce qu'il est nécessaire d'en savoir pour acquérir une connoissance superficielle de ces matières; et j'ai pris tous les mots qui peuvent entrer dans un ouvrage de métaphysique. Quand l'explication du mot ne m'a paru dans l'ouvrage, ni assez claire ni assez détaillée, j'en ai substitué une autre plus facile à comprendre. Ce travail a produit environ quarante pages d'une écriture assez fine. J'ai fait copier ce cahier par un bon écrivain, et ensuite il a servi d'*exemples* à des enfans, qui, après l'avoir écrit deux fois à leurs leçons d'écriture, le savoient par cœur.

tendu qu'on pût faire une bonne éducation sans quelque peine et sans instruction ni talens. Je comprends qu'il est plus facile de donner à sa fille un livre dont on ne connoît que le titre, en lui disant d'aller lire dans sa chambre, que de lire soi-même ce livre, d'y faire des notes, et de le relire ensuite avec sa fille ; et voilà pourquoi la méthode que je propose pourroit bien n'avoir pas l'approbation générale. On dira peut-être que, puisqu'il faut de l'instruction et des talens pour faire une bonne éducation, les mères qui ont reçu une éducation distinguée doivent seules se mêler d'élever elles-mêmes leurs enfans, et qu'alors mes conseils ne s'adressent qu'à une bien petite classe. Je répondrai que la supériorité dans ce cas comme en toutes choses, seroit en effet très-desirable, mais que cependant on peut s'en passer ; avec du bon sens et de la bonne volonté, une mère élèvera toujours bien sa fille. Si, en se mariant, elle ne sait rien, qu'elle emploie les quatre ou cinq premières an-

nées de son mariage à s'instruire, qu'elle lise seulement, durant ce temps, une heure et demie par jour; quand ses enfans auront besoin de ses soins, elle sera très en état de leur en consacrer d'utiles. J'en ai dit assez sur ce sujet pour les mères sensibles; à l'égard des autres, ce n'est pas pour elles que j'écris.

Quelques personnes ont désapprouvé la note relative aux prières des agonisans, en convenant cependant que cette note n'offroit rien de répréhensible; mais quoique je fusse très-autorisée à la conserver, je l'ai supprimée, respectant sur un objet si sacré, la délicatesse, qui, même à mes yeux, n'est pas fondée (*).

---

(*) Dans cette note, *une mère* disoit qu'elle n'avoit pu entendre sans frémir *un père* réciter à l'agonie de sa fille cette prière : *Sortez de ce monde, ame chrétienne*, &c. c'étoit rendre compte d'une sensation, ce qui n'a rien de répréhensible. On trouve à ce sujet une étrange calomnie dans *la Correspondance* de M. de la Harpe. Je la réfute à la fin de cette Préface.

J'ai établi dans ces Lettres un principe dont je n'ai vu le développement dans aucun autre ouvrage : *C'est qu'il ne faut jamais s'écarter de ses principes, même pour faire une bonne action ;* idée que j'ai développée autant qu'il m'a été possible, par des raisons et des exemples, dans le troisième volume de cet ouvrage : cependant j'avois cru devoir faire une seule exception à cette règle générale, en faveur du *mensonge officieux, qui, sans nuire à personne, pourroit sauver l'honneur d'un ami,* &c. On a blâmé cette condescendance ; on a dit qu'il n'est point de cas où le mensonge puisse moralement être excusable et permis : j'ai trouvé cette critique sévère, mais juste ; j'en ai profité, en réformant tout le passage critiqué ; ce qui m'a d'autant moins coûté, que cette correction s'accordoit parfaitement avec mes principes et mon systême général.

On m'a fait encore un reproche également fondé ; on a critiqué une ou deux phrases sur l'aumône (formant trois

lignes), qui se trouvent vers le milieu du troisième volume des premières éditions; j'ai trouvé qu'on avoit raison, et j'ai supprimé ces trois lignes. Ainsi, des critiques judicieux m'ont obligée de supprimer en tout environ huit ou neuf lignes, et d'ajouter à-peu-près vingt-cinq ou vingt-six pages (*). Ces changemens sont légers, j'en conviens; mais je déclare avec vérité que si j'eusse fait de plus grandes fautes (dans ce genre), je me serois rétractée avec la même bonne-foi; et que, dans ce cas, il n'est point de sacrifice qui pût me coûter. Quand on est guidée par les motifs qui me font écrire, on n'a point d'entêtement, on n'est point aveuglée par l'orgueil.

« Maintenant je vais ajouter à cette » ancienne Préface, une réfutation de » l'inculpation la plus étrange!.... Je

(*) En comptant cette Préface, deux notes, et deux ou trois pages sur les mensonges officieux.

» ne m'attendois pas que cet ouvrage,
» au bout de vingt ans, dût être calom-
» nié avec aussi peu de vraisemblance,
» et par un homme de lettres dont j'ai
» toujours admiré les talens, et dont je
» respecte la personne. M. de la Harpe,
» dans sa *Correspondance* avec le grand
» Duc, tome III, page 316, dit, en par-
» lant d'Adèle et Théodore : *On peut*
» *reprocher à l'auteur une sorte de con-*
» *tradiction, qui consiste à établir la*
» *croyance religieuse comme la base de*
» *toute institution, et à rejeter avec*
» *horreur les secours que la religion ap-*
» *porte aux mourans, l'administration*
» *des sacremens et les prières de l'ago-*
» *nie.* Si j'eusse montré de l'*horreur*
» pour l'*administration des sacremens*,
» assurément cette impiété auroit jus-
» tement attiré la censure de la Sor-
» bonne, et M. de la Harpe se seroit
» mal exprimé en n'appelant une telle
» impiété qu'*une sorte de contradiction*,
» car c'eût été la contradiction la plus
» extraordinaire et la plus insensée.
» Mais au contraire, je n'ai parlé de

» l'*administration des sacremens* que » pour montrer la croyance inspirée » par la foi et les sentimens prescrits » par la religion, comme on peut s'en » convaincre en lisant dans ce premier » volume les détails de la maladie de » Cécile. On y verra que Cécile mou- » rante, égarée par le désespoir, refuse » de recevoir ses sacremens, et je dis » en parlant de son père : *L'infortuné,* » *pénétré des vérités sublimes de la re-* » *ligion, se vit dans cet instant, et l'au-* » *teur de la mort de sa fille, et la cause* » *peut-être de son éternelle condamna-* » *tion..... Eperdu, hors de lui, il en-* » *voie chercher un prêtre, et le fait tenir* » *dans la chambre voisine*, &c. Ce pas- » sage, et tous ceux où j'ai parlé de » l'administration des sacremens, ne » laissent aucun doute sur l'étonnante » injustice de l'accusation de M. de la » Harpe. Je n'ai pas retranché une ligne » des anciennes éditions, et dans tous » les passages dont je viens de parler, » je n'ai pas ajouté un seul mot, chose » que l'on peut facilement vérifier, en

» confrontant cette nouvelle édition
» avec les autres.

» A l'égard des prières des agonisans,
» il est vrai que dans une note de la
» première édition, je disois qu'une
» *mère* frémit en entendant un père ré-
» citer à l'agonie de sa fille cette prière :
» *Sortez de ce monde, ame chrétien-*
» *ne*, &c. Comme je l'ai déjà dit, c'étoit
» seulement rendre compte d'une sen-
» sation très-naturelle; mais quelques
» personnes ayant critiqué cette note, je
» la supprimai, ainsi qu'on le voit par
» cette Préface de la seconde édition,
» qui parut peu de mois après la pre-
» mière. M. de la Harpe, au même ar-
» ticle du même ouvrage, ajoute que
» j'ai fait dans Adèle et Théodore, *cinq*
» *ou six portraits satiriques, auxquels*
» *il ne manque que les noms, et qui pei-*
» *gnent des personnes très-connues.* Je
» déclare et je proteste avec la plus par-
» faite vérité, que ni dans cet ouvrage
» ni dans aucun autre, je n'ai fait un
» seul *portrait satirique;* je n'ai fait de
» *vrais portraits* que dans le sens con-

» traire : on a reconnu dans cet ou-
» vrage mesdames de Beauvau, de Poix,
» de Lauzun, madame la comtesse de
» Boufflers, le cardinal de Bernis, &c.
» Je m'honorois de savoir apprécier de
» telles personnes, et j'aimois à les
» peindre ; je n'ai fait d'ailleurs que des
» tableaux d'après nature à la vérité,
» mais formés de traits épars et sans
» aucune ressemblance personnelle.

» Enfin M. de la Harpe, toujours
» dans ce même article, dit : *La jeune*
» *Adèle est une créature charmante, et*
» *sa mère, madame d'Almane, seroit*
» *admirable, si elle-même ne s'admi-*
» *roit pas toujours par l'organe de tous*
» *les autres personnages, à qui elle fait*
» *chanter ses louanges. Il est trop clair*
» *que l'institutrice, qui n'est autre que*
» *madame de Genlis sous le nom de ma-*
» *dame d'Almane, n'a pas compté la*
» *modestie au nombre des vertus qu'elle*
» *veut enseigner à ses élèves.*

» Si, dans ce roman, madame d'Al-
» mane faisoit son propre éloge, ce se-
» roit une chose fort ridicule, mais

» qu'elle soit louée par les autres per-
» sonnages, c'est ce qui se trouve dans
» tous les romans du monde, quand on
» y peint une bonne mère, ou un per-
» sonnage intéressant. M. de la Harpe
» assure que j'ai voulu me peindre sous
» le nom de madame d'Almane ; il sa-
» voit bien le contraire dans le temps,
» et quand je lui aurois confié ce projet,
» il n'auroit pas dû le révéler en secret
» au grand duc de Russie. En peignant
» une mère et une institutrice, je n'ai
» pu lui donner que mes idées, mes
» principes et mes sentimens, mais j'ai
» eu si peu le ridicule dessein de *me*
» *peindre*, que je lui ai donné un ca-
» ractère tout-à-fait différent du mien.
» Elle est sérieuse, grave et sévère,
» circonspecte, d'une prudence par-
» faite, et je ne suis rien de tout cela,
» même aujourd'hui, avec vingt ans de
» plus.

» Il est vrai que j'ai eu l'*orgueil* de
» peindre ma fille aînée, âgée alors de
» quatorze ou quinze ans, sous le nom
» de *madame d'Ostalis*; elle a vécu

» dans le plus grand monde depuis l'âge
» de seize ans jusqu'à celui de vingt-un,
» et tous ceux qui l'ont connue ne l'ont
» point oubliée, et conviendront que
» l'amour maternel le mieux fondé qui
» fût jamais, n'offrit d'elle cependant
» qu'une esquisse très-imparfaite !....
» Il est vrai encore que prévoyant dès
» la plus tendre enfance de mademoi-
» selle d'Orléans ce qu'elle seroit un
» jour, j'ai eu le projet de la peindre
» sous le nom d'*Adèle*, qu'elle a ho-
» noré et consacré en le portant dix-
» sept ans : il est vrai que j'ai détaillé
» avec fidélité tous les détails de l'édu-
» cation que je lui ai donnée; voilà tou-
» tes les *allusions* d'Adèle et Théodore.

» Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est
» qu'à l'époque où M. de la Harpe écri-
» voit en secret contre moi avec si peu
» de justice et de vérité, nous n'étions
» point encore brouillés, et que je le
» croyois mon ami !..... Il est beaucoup
» moins surprenant que deux ans après,
» brouillé avec moi alors depuis 18 mois,
» il ait rendu un compte tout aussi in-

» fidèle des Veillées du Château, compte
» dans lequel il ne se trouve pas une
» seule critique fondée sur la vérité.
» J'en reparlerai en temps et lieu; je ne
» releverai ici qu'une *personnalité* fon-
» dée sur un prétendu fait aussi faux
» que peu vraisemblable. M. de la Harpe
» conte à *son altesse impériale* le grand
» duc, que j'ai voulu avoir un prix de
» l'académie qui ne fut donné qu'un an
» après la publication d'*Adèle et Théo-
» dore ;* qui croira que j'aie desiré ou
» espéré *un prix de l'académie*, après
» avoir publié *Adèle et Théodore* et *les
» Annales de la Vertu*, ouvrages si re-
» ligieux, et dans lesquels je me déclare
» si hautement et si franchement l'en-
» nemie de la philosophie moderne?
» Qu'on lise dans *Adèle* les lettres de
» M. de Lagaraye, et de Porphire le
» jeune auteur, je n'y ai rien changé;
» on y verra que j'ai prévu tout le dé-
» chaînement, toute la haine qu'ont ex-
» cités ces ouvrages; oui, je l'ai prévu,
» et j'ai eu le courage d'écrire ce que je
» pensois, et dans un temps où les phi-

» losophes étoient les arbitres tout-
» puissans, ou, pour mieux dire, les
» seuls arbitres de la littérature. M. de
» la Harpe dit que j'ai fait *des visites*
» qui n'étoient *point d'usage*, pour
» avoir ce prix. A qui donc? je ne con-
» noissois d'académicien que M. de Buf-
» fon, qui étoit trop grand pour avoir,
» dans ce temps d'intrigues, le moindre
» crédit à l'académie, et je faisois *des*
» *visites* à M. de Buffon, et je recevois
» les siennes, dix ans avant cette épo-
» que; je n'ai sûrement pas fait de vi-
» sites à Marmontel, à d'Alembert, à
» M. de la Harpe, ces trois personnes
» étoient alors mes ennemis; d'Alem-
» bert avoit fait un très-plat libelle sur
» *Adèle et Théodore*, sous le nom de
» l'abbé Remi. Je le répète, je ne con-
» noissois aucun autre académicien;
» M. de Tressan ne l'étoit pas encore, à
» qui donc ai-je fait ces visites *hors d'u-*
» *sage?* et qui eussent été en effet d'un
» ridicule bien étrange, d'autant plus
» que j'ai eu toute ma vie l'aversion la
» mieux reconnue pour les visites.

» Je n'ai rien retranché dans cette
» nouvelle édition, je n'y ai rien chan-
» gé, mais j'y ai fait des augmentations
» considérables, entr'autres sur l'*hos-*
» *pitalité*; l'auteur, qui a joui de ses
» bienfaits pendant dix ans, devoit en
» parler avec plus de détail. J'ai inséré
» quelques lettres de plus, parmi les-
» quelles s'en trouve une de M. de La-
» garaie, adressée à Porphire, le jeune
» auteur (élève de M. de Lagaraie). Cette
» lettre, *sur les correspondances se-*
» *crètes des gens de lettres et des princes,*
» est sur un sujet qu'on n'a point encore
» traité, et j'ose croire que les jeunes
» littérateurs y trouveront des ré-
» flexions et des conseils utiles. Elle
» est dans le troisième volume.

» J'ai rectifié, étendu le plan de lec-
» ture placé à la fin de ces Lettres; en-
» fin, j'ai employé vingt-deux ans d'ex-
» périences, et j'ai mis tous mes soins à
» perfectionner dans cette nouvelle édi-
» tion celui de mes ouvrages que le pu-
» blic en général a toujours paru pré-
» férer à mes autres productions, et

» celui que je crois aussi le plus utile,
» car je n'y propose rien que je n'aie
» exécuté avec succès pour mes enfans
» ou pour mes élèves. On a fait, depuis
» vingt ans, un nombre prodigieux
» de contrefaçons de cet ouvrage en
» France et dans les pays étrangers; il
» vient même d'en paroître une nou-
» velle depuis mon retour dans ma pa-
» trie, et les imprimeurs (qui sont d'Avi-
» gnon) ont eu assez peu de pudeur pour
» y mettre leurs noms; il faut espérer
» que le Gouvernement actuel, qui
» aime les Lettres, trouvera les moyens
» de réprimer ce scandaleux brigan-
» dage. En attendant, je déclare que
» cette édition, faite par le citoyen *Ma-*
» *radan*, est la seule que j'aie corrigée,
» revue, augmentée, et que toutes les
» autres ne sont que des contrefaçons
» remplies de fautes grossières, et dans
» lesquelles on ne trouvera point en-
» viron soixante-dix ou quatre-vingts
» pages d'augmentation que contient
» cette édition ».

# ADÈLE
# ET
# THÉODORE.

## LETTRE PREMIÈRE.

*Le baron d'Almane au vicomte de Limours.*

Le 2 février, à trois heures du matin.

QUAND vous recevrez ce billet, mon cher vicomte, je serai déjà à vingt lieues de Paris. Je pars dans l'instant avec ma femme et mes deux enfans, et je pars pour quatre ans. Je n'ai eu ni la force de vous détailler moi-même mes projets, ni celle de vous dire adieu ; et craignant les oppositions et les instances de votre amitié, je vous ai soigneusement caché mon secret et mes desseins. Le parti que je

prends aujourd'hui, après une longue et mûre réflexion, n'est que le résultat de cette tendresse si vive que vous me connoissez pour mes enfans : j'attends d'eux le bonheur de ma vie, et je me consacre entièrement à leur éducation. J'aurai l'air peut-être, aux yeux du monde, de faire un sacrifice éclatant et pénible; on m'accusera aussi, sans doute, de singularité et de bizarrerie, et je ne suis que conséquent. Je ne puis dans cette lettre vous développer toutes mes idées; elles ont trop d'abondance et d'étendue. Quand je serai arrivé à B...., je vous écrirai avec le détail que vous êtes en droit d'attendre de ma confiance et de ma tendre amitié. Soyez bien sûr, mon cher vicomte, que je ne perdrai point de vue le projet si doux que nous avons formé, et qui doit resserrer encore les nœuds qui nous unissent. En dérobant l'enfance de mon fils aux exemples du vice, en devenant son gouverneur et son ami, n'est-ce pas travailler pour vous ainsi que pour moi, puisque la vertu seule peut le rendre digne du bonheur que

vous lui destinez? Adieu, mon cher vicomte; donnez-moi de vos nouvelles, ne vous pressez point de me juger, et surtout ne me condamnez pas avant de connoître toutes les raisons qui peuvent motiver ma conduite.

Ma femme écrit à la vôtre une longue lettre; mais comme elle connoît la vicomtesse, elle craint sa vivacité, et vous demande en grace d'en modérer les effets autant qu'il vous sera possible; nous ne redoutons que la première réponse, car nous sommes bien sûrs que les réflexions et le temps ne peuvent que nous justifier.

---

## LETTRE II.

*La baronne d'Almane à la vicomtesse de Limours.*

Le 7 février.

Nous sommes arrivés hier à B...., ma chère amie, tous en bonne santé; mon fils et ma fille ont parfaitement soutenu le voyage; à sept ans et à six, on dort dans une voiture aussi bien que dans son lit; aussi sont-ils beaucoup moins fatigués que je ne le suis moi-même. Cette terre est charmante, je n'en connois encore ni les promenades, ni les environs; mais la vue délicieuse qu'on découvre du château, suffit pour en donner une idée. Ici, tout est simple; j'ai laissé le faste et la magnificence dans cette grande et désagréable maison que j'occupois à Paris, et qui me déplaisoit tant, et je me trouve enfin logée suivant mon goût et mes desirs. Ma petite Adèle est, ainsi que moi, charmée de ce pays et de notre habitation;

elle dit qu'elle aime bien mieux des tableaux instructifs que des tentures de damas, et que *le soleil de Languedoc vaut beaucoup mieux que celui de Paris.* Comme je suppose que ma chère amie est un peu fâchée contre moi, toute réflexion faite, je garde mes détails et mes descriptions pour l'heureux instant du raccommodement. Ah ! quand vous aurez lu dans mon cœur, j'ose croire que, loin de me condamner, vous m'approuverez sur tous les points. Songez que s'il est permis de bouder son amie, lorsqu'elle peut, dans l'espace de dix minutes, venir chercher son pardon, on n'a plus ce droit quand on est à deux cents lieues d'elle. D'ailleurs, quel est mon tort ? celui de vous avoir caché un secret qui n'étoit pas absolument le mien ? M. d'Almane m'avoit positivement ôté la liberté de vous le confier ; mais souvenez-vous du dernier soupé que nous avons fait ensemble ; en vérité, vous auriez pu deviner à ma tristesse, à mon attendrissement, ce qu'il m'étoit impossible de vous dire. Adieu, ma chère amie ; j'attends de vos nouvelles

avec une impatience inexprimable ; car je ne puis être heureuse en pensant que peut-être vous êtes mécontente de moi.

J'embrasse Flore et l'aimable petite Constance de toute mon ame, et je prie la première de vous entretenir quelquefois de la meilleure amie que vous ayez au monde.

---

## LETTRE III.

*La comtesse d'Ostalis à la Baronne.*

Le jour même de votre départ, ma chère tante, j'ai été, ainsi que vous me l'aviez ordonné, chez madame de Limours; elle m'avoit fait fermer sa porte le matin, mais elle me reçut le soir. Je lui trouvai un peu d'humeur et beaucoup de chagrin; elle pleura en me voyant, ensuite se répandit en plaintes contre vous, et me traita avec une froideur dont je pénétrai facilement le motif, et qui ne venoit en effet que d'un mouvement de jalousie causé par l'idée que j'étois depuis long-temps dans la confidence du secret que vous aviez été forcée de lui cacher. J'aurois pu lui dire : *Ma tante, ma bienfaitrice, ma mère, celle à qui je dois mon éducation, mon établissement, mon existence, pourroit-elle avoir quelque réserve avec son enfant, et pouvoit-elle craindre de sa part les objections et les*

*oppositions qu'elle devoit redouter de la vôtre?* Mais je me suis heureusement rappelé une de vos maximes, qui défend d'employer la raison pour combattre l'humeur, et j'ai pris le parti du silence. J'ai dîné hier chez elle, et je l'ai retrouvée à peu près dans la même situation. Elle avoit assez de monde; j'ai vu plusieurs personnes chercher à l'aigrir encore contre vous, ma chère tante, en répétant avec affectation qu'il étoit *incroyable*, *inconcevable* que vous ne l'eussiez pas mise dans votre confidence : de manière que, dans cet instant, son amour-propre est trop blessé pour que vos lettres aient pu produire tout l'effet que vous en attendiez; mais son cœur est si bon, elle vous aime si véritablement, elle a naturellement tant de franchise, et elle est si légère, qu'il est impossible qu'elle puisse conserver long-temps toutes ces fâcheuses impressions.

M. d'Ostalis n'ira à son régiment que le premier de juin, et moi je partirai le même jour pour le Languedoc. Quel sera mon bonheur, ma chère tante, de me re-

trouver dans vos bras, après une absence de quatre mois et demi, de revoir mon oncle, et l'aimable Théodore, et la charmante petite Adèle; et qu'il me sera cruel de me séparer encore de ces objets si chers à mon cœur! Adieu, ma chère tante; n'oubliez pas votre fille aînée, votre enfant d'adoption, qui, dans tous les instans de sa vie, pense à vous, et vous chérit autant qu'elle vous respecte et vous admire.

Mes deux petites Jumelles sont toujours en parfaite santé; elles commencent à prononcer quelques mots français et anglais, et elles me procurent déjà les plaisirs les plus doux que je puisse goûter en votre absence.

---

## LETTRE IV.

*La Vicomtesse à la Baronne.*

Il ne faut pas, dites-vous, *bouder* son amie, lorsqu'elle est à deux cents lieues; mais faut-il aussi lui pardonner de manquer à tous les devoirs de l'amitié? Si vous savez une maxime qui prescrive cela, vous auriez bien fait de la citer, car celle-là seule pouvoit appuyer votre raisonnement. Il s'agit bien de *bouder*. Je ne vous *boude* pas; mais je suis outrée et blessée jusqu'au fond de l'ame. Vous n'avez point de parente plus près, pas même madame d'Ostalis, puisque je suis votre cousine germaine, et qu'elle n'est que votre nièce au millième degré: vous n'aviez point d'amie plus tendre et plus ancienne; et, dans la seule occasion de votre vie où vous pouviez me donner une véritable preuve de confiance, vous me traitez comme une étrangère!....
En effet, il y a bien de quoi *bouder* un

peu, il faut en convenir. *Ce n'étoit pas entièrement votre secret*; vous partez pour quatre ans, et c'est le secret d'un autre! Mais, mon Dieu, quelle esclave êtes-vous donc? *M. d'Almane vous avoit ôté le droit de le confier*, c'est-à-dire, *défendu*. Vous êtes assurément une femme bien soumise, et lui un despote bien impérieux. Pour moi, maintenant je puis aussi recevoir les secrets de M. de Limours, sans être seulement tentée de vous en faire part; mais dans le temps où j'étois persuadée que vous m'aimiez, j'aurois trahi pour vous tous les maris du monde; enfin, j'avois tort, vous me le prouvez, et je me corrigerai. Vous prétendez que j'aurois dû deviner ce que vous n'osiez me confier, parce que vous aviez été *triste* à souper; comme je ne vous ai jamais vu une gaîté bien remarquable, et que la distraction vous rend assez souvent sérieuse, j'avoue que je n'ai pas été frappée de cette prétendue tristesse; au reste, c'étoit la veille de votre départ, et quand j'aurois pénétré quelques heures plutôt un projet médité de-

puis deux ans, en vérité je n'en aurois pas été plus satisfaite de vous. Je sais que vous attachez très-peu de prix à l'opinion publique dans les choses qui n'intéressent point l'honneur, et c'est un bonheur pour vous dans cette circonstance; car vous êtes universellement blâmée. On trouve qu'il est bizarre d'aller élever ses enfans au fond du Languedoc, sur-tout quand on possède une terre charmante à six lieues de Paris, où vous auriez pu vivre dans la retraite, sans être forcée d'abandonner vos amis, et sans être privée des maîtres qui vous manqueront où vous êtes. Les uns disent que vous n'avez préféré le parti que vous avez pris, que par amour-propre, afin d'avoir l'air de faire un sacrifice plus éclatant; d'autres assurent (et c'est le plus grand nombre) que vous êtes ruinés, et que l'arrangement seul de vos affaires vous a fait quitter Paris. On débite encore beaucoup d'autres conjectures, mais si absurdes qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Que puis-je répondre à tout cela, si ce n'est que *le soleil de Languedoc est plus beau*

*que celui de Paris et de ses environs?* car voilà jusqu'ici la seule raison que vous m'ayez donnée; si vous en avez d'autres, je vous demande en grace de m'en instruire : il sera toujours cruel pour moi d'être forcée à garder le silence, quand je vous entendrai accuser d'inconséquence et de bizarrerie. Adieu..... Ce n'est pas *adieu* jusqu'à ce soir, jusqu'à demain, c'est adieu pour quatre ans, pour ma vie, peut-être!.... Voilà une pensée qui n'est pas gaie!.... Comment une seule idée mélancolique peut-elle ainsi tout-à-coup amollir le coeur?.... Mes yeux se remplissent de larmes..... je ne suis presque plus en colère contre vous; mais je suis triste à mourir. Écrivez-moi, écrivez-moi promptement et avec détail. Vous voyez de quelle rancune je suis capable. Que je suis foible! Après cet aveu, je puis convenir encore que je vous aime toujours, et qu'il m'est impossible de vivre sans vous le dire et sans vous en voir persuadée.

## LETTRE V.

*Réponse de la Baronne à la Vicomtesse.*

Le 22 février.

Que j'ai d'obligation à cette *idée noire* qui m'a valu quatre lignes si aimables et si tendres ! A présent que vous m'avez pardonné avec tant de graces et de générosité, je me trouve moins sûre de n'avoir point de tort avec vous; mais enfin, écoutez tout ce qui peut servir à me justifier. Je n'ai jamais aimé le monde, vous savez avec quelle passion j'ai desiré des enfans, et combien toute ma vie je me suis occupée de tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à l'éducation. Mariée à seize ans, et n'étant pas encore mère à vingt-un, je pensai que je ne jouirois peut-être jamais de ce bonheur que j'avois si vivement souhaité; et pour m'en dédommager autant qu'il m'étoit possible, j'adoptai, pour ainsi dire, madame d'Ostalis; elle avoit dix ans, un heureux na-

turel; je l'élevai avec tout le soin dont j'étois capable alors. Tout le monde applaudit à cette éducation; mon élève, à quinze ans, étoit citée comme la jeune personne la plus distinguée par ses talens, son instruction et son caractère; je sentis seule qu'avec les lumières que j'avois acquises, je pourrois faire encore beaucoup mieux. J. J. Rousseau dit: « On voudroit » que le gouverneur eût déjà fait une » éducation; c'est trop, un même homme » n'en peut faire qu'une ». L'expérience m'a prouvé que Rousseau combat une opinion très-bien fondée; l'étude la plus approfondie du cœur humain, tous les talens réunis ne pourroient tenir lieu d'un mérite qui paroît frivole, mais qui cependant est absolument nécessaire dans un instituteur, celui d'avoir long-temps étudié les enfans, et de les connoître parfaitement; et cette connoissance ne peut s'acquérir qu'en les élevant. Je ne fis cette découverte qu'avec beaucoup de chagrin, et elle augmenta le desir extrême que j'avois toujours éprouvé d'avoir des enfans; sûre que j'étois en état de leur con-

sacrer des soins véritablement utiles, je ne pouvois me consoler d'être privée d'un bonheur si doux. Le ciel enfin exauça mes voeux; la naissance de Théodore et celle d'Adèle, un an après, me rendirent la plus heureuse personne de la terre. J'avois déjà commencé et fini quelques ouvrages relatifs à l'éducation. J'y travaillai de nouveau avec une ardeur qui finit par altérer ma santé; je sentis dès-lors que je ne pourrois suivre mon plan dans toute son étendue, qu'en rompant une partie des liens de société auxquels nous asservit l'usage, et je vis enfin qu'il falloit ou quitter le monde entièrement, ou renoncer aux projets les plus chers à mon coeur. M. d'Almane pensoit comme moi; nous nous expliquâmes, et il me déclara qu'il étoit décidé à quitter Paris, lorsque Théodore auroit atteint sa septième année. Mais quelle retraite choisirons-nous? Voulant donner à nos enfans le goût des plaisirs simples, voulant les éloigner de tout ce qui peut leur inspirer celui du faste et de la magnificence, irons-nous habiter une terre qui n'est

qu'à six lieues de Paris? Sera-t-il possible de n'y pas recevoir de fréquentes visites? Adèle et Théodore n'y entendront-ils pas, chaque jour, parler de l'Opéra, de la pièce nouvelle; et pourra-t-on les empêcher de regretter vivement un séjour où l'on s'amuse tant, et dont on conte de si belles choses? Le résultat de ces réflexions et de beaucoup d'autres, fut qu'on ne peut trouver véritablement la *campagne* et la liberté qu'au fond d'une province; et c'est ainsi que nous nous décidâmes pour la terre en Languedoc. De ce moment, M. d'Almane commença à en faire arranger le château suivant ses vues. Si vous êtes curieuse de savoir de quelle manière, je vous en enverrai une description détaillée dans ma première lettre. A présent, ma chère amie, mettez-vous un moment à ma place; jugez-moi, non d'après vous, faite pour la société, et pour vivre et plaire dans le grand monde que vous avez toujours aimé; mais représentez-vous bien ce que vous m'avez vu constamment être dans tous les temps, aimant l'étude et l'occupation, ne pou-

vant supporter la contrainte quand elle manque d'un but raisonnable, paresseuse au dernier excès pour toutes les petites choses, et n'ayant d'activité que pour celles que je crois utiles, ne concevant pas comment on peut desirer de plaire aux gens qu'on n'aime point, détestant les grands soupers, la parure et le jeu, enfin, attendant de mes enfans toute la félicité de ma vie; n'ai-je pas pris le parti qui convenoit le mieux à mon caractère? et d'après mes goûts et ma façon de penser, pouvez-vous m'accuser *d'inconséquence et de bizarrerie?* Mes enfans, il est vrai, comme vous le remarquez, n'auront point de maîtres en Languedoc; mais M. d'Almane et moi, sommes fort en état d'y suppléer, sur-tout dans leur première enfance. J'ai d'ailleurs avec moi deux personnes remplies de talens, et qui ne me quitteront que lorsque l'éducation sera totalement finie. Dans quatre ans, j'irai passer tous les hivers à Paris, et j'y donnerai à mes enfans les maîtres que nous jugerons nécessaires alors pour achever de les perfectionner. A présent, ma

chère amie, convenez que si je vous eusse communiqué ce projet il y a deux ans, vous m'auriez su très-mauvais gré de ne vous faire part que d'un parti décidément pris ; car on n'aime les confidences qu'autant qu'elles ont l'air de *consultations*. La résolution de M. d'Almane étoit inébranlable ; en vous confiant notre dessein, nous nous exposions à des contradictions et des discussions qui n'auroient pu servir qu'à nous aigrir, et peut-être à nous refroidir mutuellement. Voilà, ma chère amie, une partie de notre justification : quand vous connoîtrez le plan d'éducation que nous avons formé, vous comprendrez encore mieux combien il étoit indispensable de nous éloigner de Paris. Que le monde me censure et me blâme, le témoignage de ma conscience me consolera facilement de cette injustice, pourvu que je puisse obtenir le suffrage de mon amie. La personne qui se sacrifie à ses devoirs peut être sûre que le public dénaturera les motifs qui rendent son action louable, et qu'il trouvera des causes imaginaires qui en ôteront tout le mérite. Cette injus-

tice n'est pas toujours un calcul de l'envie, et fut souvent commise de bonne-foi; en effet, le commun des hommes, c'est-à-dire, le grand nombre, ne doit pas croire à la vérité de ce qui lui paroît à peine possible; et dans ce cas, son incrédulité est plus flatteuse que ne pourroit l'être son approbation. Enfin, ma chère amie, si vous approuvez ma conduite, et si vous m'aimez toujours, je serai satisfaite et parfaitement heureuse.

---

# LETTRE VI.

*Réponse de la Vicomtesse.*

Dans toutes nos disputes, vous avez toujours fini par avoir raison, et moi par avouer mes torts : je vois que nous conserverons cette habitude. Oui, ma chère amie, vous avez encore raison, mais au fond seulement, car je trouve toujours quelque *irrégularité* dans la forme ; voilà pour le moment tout ce que je puis vous accorder ; cependant je ne répondrois pas que ce fût là mon dernier mot. Vous avez agi d'après votre caractère, d'après vos réflexions : quand votre plan ne seroit pas aussi bon que je le suppose, il est certain que vous êtes conséquente (mérite bien rare aujourd'hui) ; ainsi il ne m'est plus possible de désapprouver votre conduite. Rien n'est plus ressemblant que le portrait que vous faites de vous-même ; en le lisant, je m'écriois à chaque mot : *cela est vrai ;* et puis je me disois : mais com-

ment puis-je aimer autant une personne qui a si peu de rapport avec moi! En effet, expliquez-moi cela, vous qui savez tant de choses; il faut apparemment que l'amitié ait ses caprices comme l'amour. Tout ce que vous me dites au sujet de l'éducation de madame d'Ostalis m'a vivement frappée : je pense bien sincèrement qu'il n'y a point de mère qui ne dût être orgueilleuse de l'avoir pour fille; cependant je comprends qu'à dispositions égales, Adèle doit la surpasser encore; cela est pourtant triste pour toutes les filles aînées, puisqu'enfin les cadettes seules doivent être parfaitement élevées. Comment donc remédier à cet inconvénient? Il en est peut-être quelque moyen, et vous devriez bien vous occuper de le trouver; pensez-y, je vous en prie. J'ai trente-un ans aujourd'hui, et une fille dans sa quinzième année; il est temps de renoncer à une partie des choses frivoles qui m'ont occupée jusqu'ici, et trop tard peut-être pour réparer les fautes que j'ai pu commettre dans l'éducation de Flore; mais sa sœur n'a que cinq ans; faites-moi part

de votre plan pour Adèle, je le suivrai avec constance, autant qu'il me sera possible dans ma position. J'ai le desir le plus sincère de la rendre digne d'être un jour votre belle-fille; instruisez-moi, guidez-moi, ma chère amie, il me sera doux de vous devoir de nouvelles vertus, et par conséquent une nouvelle source de bonheur.

Vous m'avez vue bien légère, bien étourdie; mais je vous assure que mes défauts viennent moins de mon caractère, que de l'éducation négligée que j'ai reçue. Quand j'entrai dans le monde, je sortois du couvent, et l'on n'en sort qu'avec une seule idée dans la tête, celle de se livrer entièrement à tout ce qui peut amuser, et de se dédommager d'un long et pénible esclavage. On me dit, pour toute instruction, qu'il falloit apprendre à se mettre avec goût, et à bien danser : je ne manquai pas un bal; à la fin de l'hiver j'eus une fluxion de poitrine dont je pensai mourir, et le mémoire de ma marchande de modes se montoit à quinze mille francs. Vous voyez que j'a-

vois de la docilité, et qu'on ne pouvoit guères mieux profiter des conseils que j'avois reçus. Cependant, je puis vous assurer avec vérité; que la dissipation ne m'a jamais charmée qu'en spéculation; et que j'ai toujours rapporté, des plaisirs bruyans et tumultueux, une lassitude et un dégoût qui devoient me prouver qu'ils n'étoient pas faits pour moi, du moins autant que je l'imaginois. Mais je me laissois entraîner de nouveau par habitude, par complaisance; et c'est ainsi que j'ai passé ma vie à me livrer au monde sans l'aimer, et à faire des folies de sang-froid. Que me reste-t-il de tout cela? pas un souvenir véritablement agréable, une santé délabrée et des regrets superflus..... On parle beaucoup de ma gaîté; je crois, moi, qu'elle est factice, malgré le naturel dont on me loue. Vous qui paroissez assez sérieuse, vous êtes au fond plus gaie que moi; je ne vous vis jamais une seule *idée noire;* vous ne savez ce que c'est : pour moi, j'en suis poursuivie; tout-à-coup la pensée la plus sombre vient s'offrir à mon imagination, presque

toujours à propos de rien, et souvent au moment même où je fais une plaisanterie. Par exemple, dans cet instant, je me trouve si triste et si maussade, que je ne veux pas prolonger cette lettre davantage. Adieu, ma chère amie; envoyez-moi donc et la description de votre château et tous les détails que vous m'avez promis.

J'ai reçu hier une lettre de mon frère, il me paroît charmé de son jeune prince, et se félicite tous les jours d'avoir entrepris cette éducation. Il y a, sans doute, beaucoup de gloire à bien élever un prince fait pour régner, mais elle aura coûté cher à mon frère, car c'est un cruel sacrifice que celui de s'expatrier pour douze ans. Il me charge de vous dire que le parti que vous avez pris ajoute encore à la profonde estime et à l'attachement que vous lui aviez inspirés, et qu'il écrira au Baron pour lui témoigner lui-même toute l'admiration dont il est pénétré pour vous deux. Il est certain que vous donnez un grand exemple; mais les plus beaux ne sont pas toujours les plus

utiles; car s'il est difficile de ne pas vous louer, il l'est encore plus de vous imiter.

---

# LETTRE VII.

*Réponse de la Baronne à la Vicomtesse.*

Vous me demandez tant de choses, qu'il n'est pas possible qu'une lettre puisse vous satisfaire sur tout ce que vous desirez savoir; mais puisque vous aimez les détails, soyez sûre que je ne vous les épargnerai pas. Il m'est si doux de vous rendre compte de tout ce qui m'occupe, et d'être instruite de tout ce qui vous intéresse! Est-il si nécessaire de se voir pour s'aimer et pour se le prouver? L'amitié, ce sentiment pur et désintéressé, se nourrit et se fortifie par l'absence, dont les privations ne peuvent servir qu'à faire mieux connoître sa force et sa vérité; le plaisir de s'écrire, ce commerce délicieux de deux ames unies par l'estime et la confiance, est peut-être l'un de ses plus doux charmes. Alors, n'existent plus toutes ces froides convenances de société qui rapprochent sans réunir; on n'est plus enchaîné que

par le choix de l'esprit et du cœur; cette intelligence, cette correspondance intime de pensées, est une jouissance toujours aussi nouvelle qu'intéressante. D'ailleurs, on trouve encore dans l'absence d'autres avantages; les défauts de caractère, l'humeur, l'inégalité disparoissent; on ne voit dans les lettres de son amie que son esprit, sa tendresse et ses vertus; nulle dispute ne peut s'élever, et nulle contrariété ne peut refroidir. Mais ce n'est pas le détail de mes sentimens que vous me demandez, c'est celui de mon plan d'éducation. Ce ne sera ni dans une lettre, ni dans l'espace de trois mois que je pourrai vous le faire connoître dans toute son étendue; car ce n'est qu'en vous citant des exemples, qu'il me sera possible de vous développer la plupart de mes idées; et l'histoire d'Adèle pourra seule vous instruire parfaitement de mon systême et de mes opinions. Ainsi, voyez, ma chère amie, si vous aurez le courage de supporter l'ennui des récits minutieux qui ne vous apprendront que les actions d'un enfant de six ans, ses occupations,

ses progrès, ses fautes, ses questions et nos conversations.

Je dois d'abord vous parler des personnes que nous avons amenées avec nous: je commencerai par miss Bridget, que vous connoissez, et dont vous vous êtes tant moquée, ainsi que tout le monde, quand je la fis venir d'Angleterre pour apprendre l'anglais à ma fille qui avoit six mois. Je n'ai point oublié toutes les bonnes plaisanteries que vous fîtes alors et sur elle et sur moi, et sur la stupidité de donner une maîtresse à un enfant au maillot. J'eus beau vous répéter que cette manière d'enseigner aux enfans les langues vivantes, est universellement établie en Europe, excepté en France, rien ne put arrêter le cours de vos inépuisables moqueries sur ce sujet; il est vrai que j'ai tort de vous le reprocher, car assurément vous m'en avez bien dédommagée par l'étonnement et par l'admiration profonde que vous causèrent les premiers mots anglais prononcés par Adèle et Théodore, qui enfin aujourd'hui, toujours à votre grande surprise, parlent aussi fa-

cilement cette langue que le français. Miss Bridget restera donc avec moi tout le temps de l'éducation ; quoique vous ne *puissiez la souffrir*, quoiqu'elle ait une taille un peu longue, et l'habitude, à quarante-cinq ans, de porter des corps bien baleinés, elle me sera toujours très-utile, car elle a beaucoup de bon sens, un caractère très-sûr, et une parfaite connoissance de la littérature anglaise. Dainville, un jeune homme dont vous avez vu, je crois, quelques petits tableaux, est aussi avec nous ; il est italien, dessine parfaitement bien, et vous le trouveriez d'ailleurs plus aimable que miss Bridget ; il a réellement de l'esprit et autant de gaîté que de naturel. A l'égard de nos domestiques, comme le nombre que nous en avions à Paris, nous seroit fort incommode ici, nous avons congédié tous les nouveaux, et nous n'avons gardé que ceux dont nous étions sûrs. Vous pensez bien que mademoiselle Blondin a voulu me suivre ; mais Lucile étoit de trop bon air pour en avoir seulement la pensée ; j'ai pris à sa place une jeune personne qui

brode à merveille, et qui sait faire d'ailleurs tous les ouvrages imaginables, car je veux qu'Adèle soit adroite, et que les talens et l'instruction ne lui fassent pas dédaigner un genre d'occupation si agréable. Vous savez qu'à Paris miss Bridget mangeoit dans sa chambre; mais ici, comme nous ne sommes qu'en famille, elle mange avec nous, ainsi que Dainville : vous connoissez sa fierté, et vous imaginez bien que cette circonstance lui fait chérir le Languedoc; aussi vante-t-elle sans cesse les charmes de la campagne et le bonheur qu'on trouve dans la solitude (*).

Maintenant, ma chère amie, que vous connoissez notre intérieur, je vais vous

---

(*) Il étoit bien ridicule de ne pas admettre à sa table une personne attachée à l'éducation de sa fille, mais tel étoit l'usage. Il n'en est pas ainsi dans les pays étrangers; les institutrices y sont traitées dans l'intérieur des familles avec autant d'égards que les *instituteurs*. Cela seul sembleroit prouver qu'on y fait plus de cas des femmes. En France, on les flatte beaucoup, mais on les compte pour rien.

rendre compte, à-peu-près, de l'emploi de mes journées. Je me lève à sept heures; ma toilette, le déjeûner, *les soins du ménage*, tout cela me conduit à neuf; alors je vas à la chapelle entendre la messe; ensuite, si le temps le permet, nous nous promenons jusqu'à onze heures; je rentre dans ma chambre avec Adèle, je la fais lire et répéter par cœur des petits contes faits pour elle, et puis nous causons jusqu'à midi, l'instant où tout le monde se rassemble pour dîner. En sortant de table, on va dans les jardins passer une heure, ou l'on reste dans le salon à s'amuser, tantôt à regarder des cartes de géographie, des dessins, tantôt à faire de la musique, et quelquefois à causer. A deux heures, chacun rentre dans sa chambre; moi, toujours avec Adèle qui ne me quitte jamais que pour aller se promener; j'écris jusqu'à quatre heures sans interruption, Adèle allant et venant, ou jouant auprès de mon bureau. A cinq heures, Dainville m'amène mon fils, qui vient prendre, avec sa sœur, une leçon de dessin d'une heure; pendant ce temps,

j'écris toujours : on m'appporte *les yeux, les nez* et *les profils* qu'on a faits, je blâme ou j'approuve, et Théodore va rejoindre son père. Alors je m'occupe encore d'Adèle ; nous comptons avec des jetons, et nous faisons la conversation jusqu'à sept heures ; ensuite je joue de la harpe ou du clavecin jusqu'à huit et demie, que nous soupons. A neuf heures, les enfans vont se coucher ; nous parlons d'eux quelquefois jusqu'à dix ; je rentre chez moi, je lis une heure à-peu-près, et je me mets dans mon lit fort satisfaite de l'emploi de mon temps ; je puis me dire : « voilà une » journée passée, mais elle n'est pas per- » due » ! Je m'endors en pensant à mes enfans, je ne vois qu'eux dans mes songes, et je me réveille avec le desir de leur consacrer encore des soins si doux.

Dans ma première lettre, ma chère amie, je vous donnerai les autres détails que vous m'avez demandés, mais il est temps de terminer celle-ci. Adieu ; parlez-moi donc aussi de vos filles : êtes-vous plus contente de Flore ? Mon aimable petite Constance est-elle toujours aussi

douce, aussi sènsible? Ah! cultivez son charmant naturel; vous avez tant d'esprit, elle vous est si chère, qu'il vous sera bien facile de l'élever aussi parfaitement que je le desire, s'il est vrai, comme je n'en doute pas, que vous ayiez pris la résolution de rester davantage chez vous. Allez moins souvent aux spectacles, renoncez au bal de l'Opéra, ne vous couchez pas si tard, et vous serez la meilleure comme la plus tendre des mères.

---

## LETTRE VIII.

*Réponse de la Vicomtesse.*

CELA vous est bien aisé à dire : *n'allez plus aux spectacles, renoncez au bal de l'Opéra, etc.* Je n'aime plus tout cela, mais que mettrai-je à la place? Songez donc que Flore a quatorze ans, qu'elle ne sait rien, n'a de goût pour aucun talent, excepté celui de la danse, et que ce malheur est maintenant sans remède; sa sœur n'a que quatre ans, elle ne peut par conséquent m'occuper toute la journée. L'une est trop âgée pour que mes soins puissent lui être utiles; l'autre, trop jeune pour en avoir besoin encore : que prétendez-vous donc que je fasse de tout le temps que vous voulez me donner?.... Je vois d'ici votre indignation, je vous entends : *lisez et réfléchissez, en attendant que vous puissiez agir.* Fort bien, mais la lecture me fait mal aux yeux, et la réflexion me tue. D'ailleurs,

vous avez assez lu, assez réfléchi pour nous deux ; je vous croirai sans examen, vous me dicterez à mesure ce qu'il faudra dire et faire, j'exécuterai ponctuellement; ne me demandez ni étude, ni méditation, j'en suis incapable; mais je vous promets de la confiance et de la docilité. Plaisanterie à part, je ne puis me décider à un meilleur parti ; je me défie de ma raison et je connois la vôtre; il vaut mieux s'en tenir à un guide déjà bien éprouvé, que d'en prendre un dont on n'a jamais fait qu'un très-léger usage.

J'attends avec impatience ces détails *minutieux* que vous m'annoncez; bien sûre que tous les résultats en seront intéressans, et que vous saurez en tirer des conséquences utiles et véritablement instructives. J'ai trop peu l'habitude de m'appliquer pour qu'il vous fût possible de fixer mon attention, en ne m'offrant que des préceptes et des maximes ; il me faut des tableaux et des exemples. Mais je desirerois cependant que vous me donnassiez une idée générale de vos principes d'éducation pour les filles; appre-

nez-moi quelles sont les qualités qu'on doit le plus cultiver en elles, et les défauts que vous jugez les plus dangereux ; quel est enfin le genre d'instruction qui leur convient le mieux. Il est singulier que je ne sois pas parfaitement instruite de toutes vos opinions à cet égard ; vous êtes sans cesse occupée de vos enfans, mais vous n'en parlez jamais ; et d'ailleurs je serai bien aise de retrouver encore dans vos lettres, les détails même que j'ai pu obtenir de vous dans la conversation, parce que l'ordre et l'enchaînement des idées les graveront dans ma tête d'une manière ineffaçable.

Oui, ma chère amie, je suis toujours aussi peu satisfaite de Flore ; elle sera plus étourdie, plus coquette que ne l'a jamais été sa mère : je ne sais si votre élève vous égalera, pour moi je suis certaine d'être surpassée par la mienne ; je plaisante, mais c'est pour m'étourdir ; je vous assure qu'au vrai, je ne suis que trop affectée de ne pas voir en ma fille toutes les qualités qui pourroient assurer le bonheur de ma vie. Il est vrai

que dans ma jeunesse j'étois comme elle, vive, inconséquente et légère ; mais du moins j'étois sensible, je ne manquois ni d'élévation ni de générosité ; aussi je n'ai fait que des imprudences ; et si j'ai peut-être donné lieu quelquefois à la malignité de noircir ma réputation, j'ai dû conserver l'estime de tous ceux qui m'ont connue. Si j'étois sûre que Flore eût un bon cœur, je me flatterois encore de pouvoir la corriger de ses défauts : il y a des momens où je l'espère, et dans d'autres je suis absolument découragée. Pour ma petite Constance, elle fait toujours mes délices ; elle est d'une bonté et d'une douceur inaltérables, et jamais enfant ne promit davantage.

Enfin, la prude, la droite, la pédante miss Bridget mange donc à table avec vous ; je crois en effet qu'elle est bien orgueilleuse ! Dit-elle aussi souvent : *je suis surprise !* avec ce visage froid et composé, sur lequel jamais l'étonnement n'a pu se peindre ? Au reste, je vous prie de lui faire mes complimens ; elle sera sûrement *surprise* de mon souve-

nir, mais je veux absolument me raccommoder avec elle, car je voudrois être aimée de tout ce qui vous approche.

Je ne puis finir cette lettre sans vous conter une petite histoire qui vous fournira certainement le sujet de plus d'une réflexion. Le chevalier D*** et le comte de C*****, il y a environ quinze jours, eurent au jeu une assez légère contestation qui n'eut aucune suite. Je soupai le lendemain chez la belle-mère de madame d'Ostalis, il y avoit beaucoup de monde; on parla de cette histoire, tous les hommes la trouvèrent fort simple; mais plusieurs femmes témoignèrent de l'étonnement de ce que le chevalier D*** ne s'étoit pas battu; entr'autres, madame de Senange, qui, avec cet air capable et cette voix aigre que vous lui connoissez, s'écria que cela étoit *étrange, inoui*, et que si le Chevalier étoit son frère, ou son ami, assurément elle ne lui cacheroit pas son opinion là-dessus. Ce discours s'adressoit au vicomte de Blezac, qui, n'osant l'approuver ouvertement, se contenta de sourire, en fai-

sant une mine très-équivoque. Alors, on se mit à chuchoter, on reprit l'histoire pour la conter à demi-bas, d'une manière toute différente; chacun y ajouta tous les *oui-dire* qu'il avoit pu recueillir; pendant un quart-d'heure l'on n'entendit plus dans la chambre que ces exclamations; *cela est incroyable*, *cela n'a pas de nom*, etc. Enfin, il est décidé que le chevalier D*** doit se battre, ou qu'il est un poltron. Le lendemain il apprend cet arrêt, il le trouve ce qu'il est, c'est-à-dire atroce et absurde; mais il n'avoit pas deux partis à prendre, il va trouver le comte de C*** et part avec lui pour aller se battre sur les frontières. Le pauvre Chevalier a reçu trois coups d'épée, dont il a été à la mort; mais enfin il est hors de danger et revient incessamment. Voilà pourtant le fruit du bavardage de trois ou quatre femmes aussi inconsidérées que méchantes! Elles entendent bien mal leurs intérêts en se permettant de parler aussi légèrement sur la conduite des hommes: car ces derniers peuvent si facilement s'en venger! Il est

bien plus aisé d'accuser avec vraisemblance une femme honnête d'avoir un amant, qu'il ne l'est de faire passer un homme brave pour un poltron; et en vérité nous ne devons pas nous étonner d'être aussi souvent calomniées par les hommes, quand nous les traitons nous-mêmes avec si peu de ménagement. Adieu, ma chère amie; il y a déjà deux grands mois que nous sommes séparées; vous dites de fort jolies choses sur l'absence, mais pour moi je ne puis la trouver qu'insupportable, lorsqu'elle me prive de vous.—Envoyez-moi donc la description de votre château.

---

## LETTRE IX.

*Réponse de la Baronne.*

Vos réflexions sur l'aventure du Chevalier, sont très-justes : ce n'est pas la première de ce genre dont j'aie entendu parler ; et comme vous le dites, les femmes qui se permettent de déchirer la réputation des hommes et qui les accusent de manquer de courage, ou de délicatesse au jeu, méritent bien le peu d'égards qu'elles en obtiennent.

Vous voulez donc, ma chère amie, que je vous donne une idée générale de mon plan d'éducation. Mon premier principe est qu'il faut employer tous ses soins à préserver son élève d'un défaut commun presque à toutes les femmes, et qui en entraîne tant d'autres, la coquetterie. Vous dites, ma chère amie, que vous avez été coquette, et c'est une prétention fort mal fondée ; les personnes avec lesquelles vous avez vécu, le mau-

vais exemple, la mode ont pu vous en donner l'apparence; mais vous ne l'étiez que par caprice et par accès, et point par caractère, puisque vous avez conservé un esprit juste et un bon cœur. Ce vice odieux rétrécit l'esprit, le rend susceptible des misères les plus ridicules, il éteint la sensibilité et conduit aux plus affreux égaremens. Une coquette n'a ni principes, ni vertus; elle se fait un jeu cruel d'inspirer des sentimens qu'elle est décidée à ne partager jamais; troubler l'union fortunée de deux cœurs tendres et paisibles, n'est qu'une de ses moins coupables fantaisies; livrée tour-à-tour au dépit, à la jalousie la plus basse, elle veut tout subjuguer, et sacrifie sans remords à cette prétention absurde les bienséances et l'honnêteté. Cette passion factice, produite par le desséchement du cœur et le dérèglement de l'imagination, quand elle est poussée au dernier excès, n'a point de frein qui puisse l'arrêter. Avec de l'adresse on conduira toujours une coquette au-delà des bornes qu'elle s'est prescrites; il ne s'agit que de piquer,

d'irriter son orgueil, et d'être à la mode : froide et stérile victoire qui ne vaut pas les soins qu'elle coûte! Il y a des vices pour lesquels il faut inspirer de l'horreur, il y en a d'autres sur lesquels il ne faut que jeter du ridicule; c'est le moyen le plus certain de préserver de ceux que la corruption générale et l'usage ont rendus communs. La coquetterie est de ce nombre; persuadez à votre élève qu'on s'amuse d'une coquette, qu'on s'en moque, qu'on la méprise en la louant, et vous aurez tout gagné. Qu'elle ne soit point éblouie des succès apparens du rôle, et elle sentira facilement combien il est odieux. Surtout empêchez-la de croire que le premier de tous les avantages est d'être belle; gardez-vous bien d'établir cette vérité par des maximes qui l'ennuieroient sans la convaincre, mais ne vantez jamais avec chaleur devant elle que les charmes de l'esprit et du caractère, et vous la rendrez honnête par système et par penchant. L'éducation des hommes et celle des femmes a cette ressemblance, qu'il est essentiel de tourner leur vanité sur

des objets solides, mais elle différe d'ailleurs sur presque tous les autres points : on doit éviter avec soin d'enflammer l'imagination des femmes et d'exalter leurs têtes ; elles sont nées pour une vie monotone et dépendante. Il leur faut de la raison, de la douceur, de la sensibilité, des ressources contre le désœuvrement et l'ennui, des goûts modérés et point de passions. Le génie est pour elles un don inutile et dangereux ; il les sort de leur état, ou ne peut servir qu'à leur en faire connoître les désagrémens. L'amour les égare, l'ambition ne les conduit qu'à l'intrigue. Le goût des sciences les singularise, les arrache à la simplicité de leurs devoirs domestiques, et à la société dont elles sont l'ornement. Faites pour conduire une maison, pour élever des enfans, pour dépendre d'un maître qui demandera tour-à-tour des conseils et de l'obéissance, il faut donc qu'elles ayent de l'ordre, de la patience, de la prudence, un esprit juste et sain ; qu'elles ne soient étrangères à aucun genre de connoissances, afin qu'elles puissent se mê-

ler avec agrément à toute espèce de conversation ; qu'elles possèdent tous les talens agréables ; qu'elles ayent du goût pour la lecture ; qu'elles réfléchissent sans disserter, et sachent aimer sans emportement.

Rousseau veut qu'on ne corrige pas *l'esprit de ruse naturel aux femmes*, parce qu'elles en auront besoin pour captiver les hommes dont elles dépendent. On en pourroit dire autant de beaucoup d'autres défauts, par exemple, de la dissimulation si odieuse par elle-même, et si nécessaire quelquefois ; le mensonge même n'a-t-il pas souvent son utilité ? Mais pour une occasion où le vice pourroit servir, dans combien d'autres est-il nuisible ! il n'y a de sûr que l'usage constant de la vertu. D'ailleurs, les vices produits par les passions ne doivent pas inspirer autant de mépris que ceux auxquels nous nous livrons volontairement, par une basse combinaison sur nos intérêts personnels ; et ces derniers prouvent trop la corruption de l'esprit et l'avilissement de l'ame, pour qu'on les puisse

excuser. Enfin, une femme artificieuse saura gouverner un mari foible et borné, dont elle auroit même pu, sans ce défaut, obtenir la confiance d'une manière plus solide; mais jamais elle ne jouira de l'attachement et de l'estime d'un homme de mérite.

Vous me demandez la description de mon château; je suis sûre qu'en vous la faisant, je vais m'exposer à toutes *vos moqueries*, mais n'importe, vous le voulez, il faut vous satisfaire. Montaigne dit: « Comme les pas que nous employons à » nous promener dans une galerie, quoi- » qu'il y en ait trois fois autant, ne nous » lassent pas comme ceux que nous met- » tons à quelque chemin désigné; aussi » notre leçon se passant, comme par ren- » contre, sans obligation de temps et de » lieu, et se mêlant à toutes nos actions, » se coulera sans se faire sentir(*).... etc.»

(*) « On peut dire généralement que les lu- » mières des enfans étant toujours très-dépen- » dantes des sens, il faut, autant qu'il est pos- » sible, attacher aux sens les instructions qu'on

Souvenez-vous de ce passage en lisant ma description.

Nous habitons le rez-de-chaussée : on entre d'abord dans un vestibule qui conduit à une salle à manger éclairée par le plafond, et dont les peintures à fresque représentent les métamorphoses d'Ovide. Après cette pièce, on trouve un très-beau salon de forme carrée, donnant sur le jardin; ce salon a pour tapisserie la chronologie de l'Histoire Romaine, peinte à l'huile sur de grandes toiles montées sur des châssis : on y voit d'abord les médaillons des sept rois de Rome, ensuite les plus grands hommes qui ayent illustré la république et tous les empereurs jusqu'à Constantin. Le côté qui fait face à celui-ci, contient les dames romaines les plus célèbres du temps des rois et de la

---

» leur donne, et les faire entrer non-seulement » par l'ouie, mais aussi par la vue, n'y ayant » point de sens qui fasse une plus vive impres-» sion sur l'esprit, et qui forme des idées plus » nettes et plus distinctes ». (*Education d'un Prince, seconde partie, par Chanteresne.*) On parlera ailleurs de cet ouvrage avec détail.

république, Lucrèce, Clélie, Cornélie, Porcie, etc. et toutes les impératrices jusqu'à Constantin. Les deux autres façades du salon représentent quelques traits choisis de l'Histoire Romaine. Le fond de la tapisserie est peint en bleu, les médaillons le sont en grisaille imitant le bas-relief; ce qui produit à la vue l'effet le plus agréable: on ne voit de chaque figure que le profil, presque tous ont la ressemblance de l'empereur ou de l'impératrice qu'ils représentent, car ils ont été dessinés d'après les médailles qui nous restent d'eux; autour de chaque profil est écrit en grosses lettres le nom du personnage et l'année dans laquelle il mourut. Vous conviendrez que cette tapisserie est plus instructive que du damas, et j'ajouterai avec vérité qu'elle est cent fois plus agréable, qu'elle ne coûte pas plus cher, et qu'elle durera éternellement (*). Les des-

(*) Cette tapisserie, telle qu'on vient de la décrire, parfaitement bien exécutée, et dessinée en grande partie d'après les médailles antiques, n'a coûté que neuf cents francs. On pourroit à peu de frais exécuter la même idée en papier.

sus-de-portes représentent aussi des sujets tirés de l'Histoire Romaine. A droite et à gauche de ce salon, se trouvent deux ailes qui forment l'appartement de M. d'Almane et le mien. J'occupe la droite. En sortant de ce salon, on entre dans une longue galérie, dont la tapisserie, peinte comme celle de la pièce précédente, représente toujours, suivant l'ordre chronologique, les plus grands hommes de l'histoire des Grecs, et quelques traits choisis de la même histoire : au bout de cette galerie, se trouve ma chambre à coucher; une partie de l'Histoire Sainte y est peinte de la même manière. La chambre de ma fille est à côté de la mienne, elle est tapissée d'un papier bleu anglais, orné de cent vingt petits tableaux peints à la gouache, qui représentent des sujets tirés de l'Histoire de France; ces tableaux peuvent se décrocher, et j'ai moi-même écrit derrière l'explication de ce qu'ils contiennent (*). J'ai, outre tout cela,

(*) Quand on voudra faire faire une grande quantité de ces gouaches coloriés, on trouvera

des bains et un cabinet d'étude, dont une moitié, en bibliothèque, contient à-peu-près quatre cents volumes, et l'autre, occupée par des armoires, offre quelques minéraux, quelques madrépores, et une très-jolie collection de coquilles. Ce cabinet donne sur un petit jardin de plantes usuelles classées avec ordre, ayant toutes leurs étiquettes, et dont j'ai seule la clef. L'appartement de M. d'Almane est absolument distribué comme le mien, ainsi je ne vous parlerai que de ses tapisseries : celles de sa galerie représentent tous les rois et toutes les reines de France, et plusieurs grands hommes. Chaque ministre auquel la France a dû quelques années de gloire, et sur-tout de bonheur, est

---

des artistes qui, à leurs momens perdus, les exécuteront parfaitement (si on leur donne du temps) pour dix-huit francs pièce, avec les verres et tout encadrés. Si l'on ne desire pas qu'ils soient très-finis, il est fort possible de les avoir encore à meilleur marché *.

* Les artistes n'étant plus payés comme ils l'étoient alors, toutes ces choses coûteroient aujourd'hui infiniment moins.

placé dans le médaillon de son roi ; cette association honore également l'un et l'autre : Henri IV en paroît plus grand quand il est à côté de Sully ; car le mérite d'avoir su choisir un tel ministre, suffiroit seul pour immortaliser un prince. La chambre de M. d'Almane et celle de mon fils, sont décorées et remplies par différens objets relatifs à l'art militaire, des dessins de fortifications, des plans en reliefs, etc. Un cabinet contenant des livres, des globes, des sphères, est la dernière pièce de cet appartement. Quand nous voulons faire parcourir à nos enfans tous ces tableaux historiques, suivant un ordre chronologique, nous partons de ma chambre à coucher, qui représente l'Histoire Sainte (la première de toutes, puisqu'elle commence à la création du monde); de-là nous entrons dans ma galerie, où nous trouvons l'Histoire ancienne; nous arrivons dans le salon qui contient l'Histoire Romaine, et nous finissons par la galerie de M. d'Almane, où vous avez vu l'Histoire de France. A l'égard de la mythologie, nous la trouvons dans la

salle à manger, et elle fait ordinairement le sujet de la conversation pendant tout le dîner. L'étage au-dessus de celui-ci consiste en cinq ou six petits appartemens à donner; et au dernier étage sont logés la plupart de nos gens. Les murs de l'escalier qui conduit à tout cela, sont entièrement recouverts de grandes cartes de géographie, ainsi que ceux des corridors, ce qui forme un atlas complet; nous supposons le midi au rez-de-chaussée, et le nord au dernier étage, et nous avons posé les cartes en conséquence, petite attention qui ne peut que mieux placer dans la tête des enfans l'idée des positions. Tous les meubles de ma maison sont en toile, toutes les sculptures simples et en blanc de doreur; les lambris de l'escalier et le corridor du premier étage sont revêtus en marbre blanc, et lavés tous les jours ainsi que les marches de l'escalier, et toutes les cheminées qui sont de marbre. Sur la porte d'entrée du vestibule, ces mots sont écrits: « *True happiness* » *is of a retired nature, and an ennemy*

» *to pomp and noise* (*) ». Outre toutes les tapisseries historiques dont je viens de vous parler, j'ai encore dans un garde-meuble six grands paravents peints aussi, et qui donnent une idée de la chronologie des histoires d'Angleterre, d'Espagne, de Portugal, d'Allemagne, de Malte et des Turcs. J'ai d'ailleurs une très-grande provision de petits écrans de main, tous géographiques, de cartes anciennes et modernes, et sur le revers desquels j'ai fait écrire en anglais ou en italien une claire et courte description historique des pays représentés sur la carte (**). Derrière le château, à l'extrémité du parc, dont une petite porte donne sur le grand chemin, nous avons fait faire un petit bâtiment d'une extrême simplicité, que nous

(*) Le vrai bonheur ne se trouve que dans la solitude, il fuit la pompe et le bruit. (*Le Spectateur, tome premier.*)

(**) Tous ces détails offrent une description à-peu-près exacte du pavillon de Belle-Chasse, bâti dans l'intérieur du couvent, et que j'avois fait arranger de cette manière pour l'éducation de mademoiselle d'Orléans.

appelons le *Pavillon de l'Hospitalité*. Il contient un rez-de-chaussée composé de deux pièces : un salon et une chambre à coucher; le premier étage offre la répétition du rez-de-chaussée. Nous avons dit à nos enfans que cette espèce de fabrique étoit destinée aux voyageurs qui pourroient s'égarer dans la nuit sur la grande route, ou bien auxquels il arriveroit quelqu'accident. Ceci seul est une leçon d'humanité que l'on néglige trop de donner dans le cours des éducations ordinaires. Car l'hospitalité, cette vertu généreuse et touchante, n'est plus en usage parmi nous que dans les maisons religieuses, et chez quelques paysans. Adèle et Théodore sont très-disposés à la pratiquer, depuis qu'ils connoissent la destination du Pavillon de l'Hospitalité; et je vous assure qu'ils desirent bien vivement que les voyageurs puissent s'égarer dans nos bois, afin d'avoir le plaisir de leur offrir un asyle. A l'égard des jardins, ils sont aussi de la plus grande simplicité; nous avons conservé un petit bois et deux grandes allées de marronniers

qui forment un majestueux ombrage à cent pas du château ; et d'ailleurs toutes les charmilles ont été arrachées, entre autres un labyrinthe qui faisoit depuis trente ans l'admiration de la province : de grands tapis de gazon et de jeunes plantations d'arbres étrangers, n'obtiennent pas autant d'éloges de nos voisins, mais offrent des promenades infiniment plus agréables. Vous m'avez souvent entendu critiquer les montagnes dans les jardins, je les trouve toujours fort désagréables à la vue quand elles ne sont pas imposantes par la prodigieuse élévation qui peut seule leur donner cette majesté qui frappe l'imagination ; cependant j'en ai trois petites dans mon parc, non pour le plaisir de mes yeux, mais pour les faire gravir à mes enfans, car cette espèce d'exercice les amuse, les fortifie et est excellent pour eux.

Je ne vous ai point encore parlé de mes voisins : je ne suis liée particulièrement qu'avec madame la comtesse de Valmont, qui demeure à deux lieues de B..... Elle n'a qu'un fils âgé de 12 ans, qu'elle

aime avec une tendresse, qui dès le premier moment m'a prévenue en sa faveur; elle est d'ailleurs belle et jeune encore, et elle a dans son maintien et dans sa manière de s'exprimer, une noblesse et en même temps une simplicité et une négligence qui donnent à ses moindres actions de la grace et de l'intérêt. Elle a de l'esprit et de l'instruction; elle parle peu, non par timidité, mais par indolence; et elle n'a *jamais* le desir de briller ou de fixer l'attention. Elle est soeur de madame d'Olcy, que vous avez sûrement rencontrée dans le monde, et qui donnoit tant de bals il y a dix ans : elle a encore une autre soeur religieuse. Son père, M. d'Aimery, est un savant, à ce que dit M. d'Almane. Depuis la mort d'un fils unique qu'il adoroit, il s'est retiré dans cette province; il loge chez madame de Valmont, celle de ses filles qu'il aime le mieux; il est fort triste et fort distrait, mais sa conversation, toujours sérieuse, est souvent instructive, et quelquefois très-agréable. M. de Valmont n'a ni l'esprit et les graces de sa femme, ni le mérite de son

beau-père; il joue parfaitement au battoir, au billard et au volant; il tire supérieurement, et aime la chasse avec passion; il a une gaîté un peu bruyante, mais il a un visage si épanoui et si frais, et auquel le rire va si bien, il a l'air si content de tout, il a tant de franchise, de naturel et de bonhommie, qu'il est impossible de le trouver importun, et de n'avoir pas pour lui de la bienveillance.

Mais je m'apperçois, ma chère amie, trop tard pour vous peut-être, que je viens d'écrire un volume. Adieu; si vous ne me faites pas une réponse de quatre pages au moins, je n'oserai plus vous envoyer des lettres aussi démesurément longues; et sur-tout point de ce petit papier que vous aimez tant; gardez-le pour vos amies de Paris; pour moi, je suis fort mécontente quand je reconnois votre écriture sur ces jolies petites enveloppes toutes faites, dont votre écritoire est remplie.

Je vous prie de me parler un peu de madame d'Ostalis; mandez-moi si vous la voyez souvent, et si mon absence ne lui fait pas négliger ses talens.

# LETTRE X.

*Réponse de la Vicomtesse.*

Oh quelle peinture vous faites de la coquetterie ! Elle me guérit de mes prétentions à cet égard. Non, je ne me vanterai plus d'avoir été coquette, et je me repentirai, toute ma vie, d'en avoir eu quelquefois l'apparence. Vous m'avez réellement fait une profonde impression ; mais pourquoi ne me disiez-vous pas tout cela quand j'avois vingt ans ? Ma conversion alors vous auroit fait beaucoup plus d'honneur, et m'eût épargné bien des peines. Enfin, je n'étois coquette qu'à demi ; vous me le dites, et je l'ai toujours pensé ; mais en êtes-vous bien sûre ? En vérité, vous avez troublé ma conscience : de grace, ne me parlez jamais de coquetterie, oh la vilaine chose !.... Si vous saviez dans quelle disposition j'étois lorsque j'ai reçu votre lettre !.... si vous saviez ce qui m'ar-

rive !.... J'étois peut-être sur le bord d'*un précipice*, et vous m'en avez arrachée. Je vois d'ici votre étonnement ; je ne puis rien vous cacher, vous ne l'ignorez pas..... mais quelle confidence !.... N'importe, vous êtes si indulgente ! supérieure aux foiblesses de votre sexe, vous savez les excuser toutes : écoutez-moi donc, et jugez, par l'aveu que je vais vous faire, du service que vous m'avez rendu. Je ne vous parlerai point de mes principes, vous les connoissez, et vous êtes bien sûre que si j'ai quelques étourderies à me reprocher, du moins mon cœur est pur ; j'ai fait assez de fausses démarches pour qu'on ait pu dire quelquefois que j'avois un amant ; mais jamais on ne l'a pensé, et depuis plusieurs années, il est généralement reçu que le fond de ma conduite a toujours été irréprochable ; car le monde, juge léger et pourtant impartial, se rétracte avec autant de bonne-foi qu'il condamne facilement. Eh bien ! ma chère amie, puisqu'enfin il faut venir au fait, eh bien ! je croyois à trente-un ans n'avoir

plus rien à craindre, ni de la calomnie, ni de la coquetterie, ni des hommes; je respirois, je me disois : j'ai conservé ma réputation, cela est bien heureux!.... J'ai passé l'âge où elle peut recevoir des atteintes dangereuses, et c'est une bonne chose à retrouver quand on n'est plus de la première jeunesse; me voilà au port, j'en suis charmée..... Point du tout; c'est que M. de Merville, que vous avez laissé si occupé de madame de C***, M. de Merville, tout d'un coup, je ne sais comment, s'avise de devenir amoureux de moi. Je n'ai jamais pu supporter sa tournure; mais il est jeune, à la mode, il me sacrifie une femme de vingt-trois ans.... Mon cœur reste entièrement libre; cependant je souffre ses soins, je le reçois chez moi, et je me promets de mettre tout en œuvre pour achever de lui tourner la tête. Ce projet à peine étoit formé, lorsque votre dernière lettre arrive; ma surprise ne peut se peindre; chaque trait du tableau que vous tracez d'une coquette, sembloit fait pour moi; chaque mot me parut un reproche; cette phrase

sur-tout : *troubler l'union fortunée de deux cœurs tendres et paisibles, n'est qu'une de ses moins coupables fantaisies.* M. de Merville est libre, madame de C*** est veuve! Je me représente cette dernière au désespoir; je vois un mariage rompu, ma réputation détruite..... Enfin, je me trouve un monstre. Je me hais, je déteste M. de Merville, je m'attendris sur le sort de cette pauvre madame de C***, et je n'aime plus dans le monde qu'elle et vous. Il faut vous dire que M. de Merville ne m'avoit point encore ouvertement parlé de ses sentimens : les déclarations sont passées de mode; elles sont si inutiles, on s'entend et l'on se répond si bien sans cela ! Il devoit le soir même souper chez moi, ainsi que madame de C***; il arrive, comme vous le croyez bien, avant tout le monde; j'étois seule, il veut saisir cette occasion favorable, et s'explique enfin de la manière la plus positive. Alors, j'affecte une surprise extrême : c'est un mouvement que nous savons si bien imiter, qu'il n'y a pas un homme qui n'en soit la dupe; et pour

achever de convaincre M. de Merville de ma bonne-foi, je lui parle de ses engagemens avec madame de C*** ; je fais d'elle le plus pompeux éloge ; je crois même que dans mon enthousiasme je vantai son esprit : il falloit pour cela bien de la bonne volonté, vous en conviendrez ; mais j'avois tant à réparer ! M. de Merville véritablement étonné, confondu, en perdant l'espérance, perd au même instant cette prétendue passion qu'il venoit de me dépeindre si vive : nous nous faisons beaucoup de protestations d'estime ; quelques personnes arrivent et terminent heureusement un entretien qui commençoit à devenir aussi languissant que froid. Raccommodée enfin avec moi-même, j'éprouvois une satisfaction intérieure, bien préférable à tout ce fol enivrement que peuvent causer les succès qui ne flattent que l'amour-propre. J'ai eu d'autant plus de mérite dans cette occasion, que jamais, je vous l'avouerai, je n'ai eu d'*accès* de coquetterie aussi vif et aussi marqué que celui-ci ; expliquez-moi cela, si vous

pouvez, car pour moi je ne puis le concevoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que je sens trop à présent les conséquences de ce vice affreux, pour y retomber jamais; ainsi, du moins, n'ayez plus d'inquiétudes pour l'avenir, et soyez bien sûre que je suis corrigée pour toujours.

La description de votre château m'a fait grand plaisir; celle que vous faites des coquettes m'a ôté, pour long-temps, *cette humeur moqueuse* que vous semblez craindre; ainsi, pour cette fois, vous ne recevrez que des éloges : d'ailleurs, en vérité, je crois que je ne critiquerai jamais une invention si utile, et qui épargnera à vos enfans l'ennui mortel d'apprendre par cœur, dans des livres, une foule de dates toutes oubliées à vingt ans. Je comprends que cette méthode doit graver la chronologie dans leurs têtes, d'une manière sûre; car l'ordre dans lequel ces médaillons sont placés, et qu'ils ont éternellement devant les yeux, ne doit jamais s'effacer de leur mémoire. Avec plus de dépense il seroit possible

de perfectionner encore cette invention, en rendant tous les meubles utiles : les fauteuils et les tapis faits aux Gobelins, pourroient représenter aussi des choses instructives; enfin, quand une tapisserie seroit sue par cœur, on pourroit la faire disparoître pour quelque temps, et la remplacer par une nouvelle. Il y a beaucoup de particuliers en état de faire cette dépense, mais cette idée devroit être adoptée par tous les princes; et sûrement j'enverrai votre description à mon frère, je suis bien certaine qu'il en fera usage pour son élève.

J'ai quelques doutes à vous proposer sur l'article de votre lettre qui concerne les femmes : il me semble que vous les jugez trop d'après vous, et que vous en exigez une réunion de qualités, d'agrémens et de talens, qui ne peut jamais être le partage que d'un très-petit nombre. Vous voulez qu'une femme ait une raison solide, toutes les vertus essentielles, un esprit orné, une teinture superficielle mais générale des sciences, tous les talens agréables; qu'elle sache plusieurs

langues, qu'elle n'ait ni pédanterie, ni prétentions, et qu'enfin elle conduise sa maison comme une *bonne ménagère* qui n'auroit pas d'autre mérite. Je crois bien que si votre élève est née avec un esprit supérieur, vous en pourrez faire cet être accompli; mais l'espérez-vous, si elle n'a qu'un esprit commun et une mémoire ordinaire? Il me semble qu'un plan d'éducation ne doit être fait ni pour les prodiges ni pour les monstres : la stupidité et l'atrocité sont aussi rares que l'héroïsme et le génie; mais c'est pour la médiocrité qu'il faut travailler, car c'est sur elle qu'il faut compter. A l'égard des talens, n'est-il pas nécessaire que des dispositions naturelles secondent vos soins? J'ai eu des maîtres dans tous les genres; j'ai appris dix ans l'arithmétique, la géographie, l'histoire, la musique; j'ai joué du clavecin; j'ai dessiné et je n'ai jamais su un mot de tout cela. J'avois de la disposition pour la danse, et six mois de leçons m'ont rendue une des meilleures danseuses de la société. D'ailleurs, j'ai peine à croire que le temps prodi-

gieux qu'on est forcé de donner à cette espèce d'étude, ne nuise pas infiniment au développement de qualités plus essentielles ; je sais bien qu'on peut vous citer comme un exemple du contraire ; mais je ne parle qu'en général. Vous voulez sur-tout cultiver l'esprit et former le cœur de votre fille ; comment le pourrez-vous si elle apprend à broder, à dessiner, à danser, à chanter et à jouer de plusieurs instrumens ? Enfin, vous avez le projet de lui apprendre tant de choses que j'en suis effrayée pour sa santé ; et je ne puis me persuader qu'une telle application ne soit pas très-dangereuse pour un enfant.

Vous desirez que je vous parle de madame d'Ostalis ; je n'ai que du bien à vous en dire ; elle se conduit toujours avec autant de prudence que si elle étoit sous vos yeux, et elle est aussi distinguée par sa réputation que par sa figure et ses agrémens. Elle a une égalité et une douceur inaltérables, un naturel charmant, et une certaine *sérénité* qui fait plaisir à contempler, parce qu'on sent

qu'elle vient du calme parfait de ses passions et de la pureté de son ame. Toutes les femmes lui pardonnent ses talens et sa beauté en faveur de sa simplicité et de sa modestie ; et les hommes, malgré sa jeunesse, la respectent véritablement, parce qu'elle n'a ni pruderie, ni la moindre apparence de coquetterie. Elle passe sa vie chez moi, sur-tout pour parler de vous ; elle vous aime avec une tendresse qui me la rendroit chère, quand elle n'auroit pas d'autre mérite : hier nous avons soupé en famille ; il y eut une grave partie de réversi ; les joueurs étoient madame d'Ostalis, son mari, la marquise Amélie, et ma fille. La partie, comme vous le croyez bien, a été un peu bruyante ; les quinolas forcés ont causé des cris, un train dont vous ne pouvez vous former une idée ; madame d'Ostalis, malgré sa tranquillité, a été toute aussi mauvaise joueuse que les autres, et elle a quitté le jeu avec un enrouement qui a duré toute la soirée. Elle est gaie bien franchement et d'une manière bien aimable. Elle est fort inquiète dans

ce moment; on croit qu'elle est grosse : il faudroit alors qu'elle renonçât au voyage de Languedoc, ce qui la mettroit au désespoir. M. d'Ostalis, qui desire passionnément un garçon, ne partage point du tout son chagrin à cet égard, et cette diversité de sentimens a déjà causé plus d'une querelle; mais vous imaginez bien que l'aigreur ne s'y mêle jamais.

Adieu, ma chère amie; j'espère que vous ne vous plaindrez pas de mon petit papier, et que vous trouverez celui-ci suffisamment grand; vous n'aurez plus de ces petites enveloppes toutes faites, qui vous déplaisent; je sais en effet où les placer mieux. Je voulois l'autre jour faire une réponse à une femme dont je ne me soucie point, qui ne m'aime pas, et je n'avois à lui dire que de ces phrases d'usage que tout le monde sait par cœur; par distraction je cachetai une de ces enveloppes sans rien écrire dedans, et je la lui envoyai; quand j'ai su cette étourderie, j'ai pensé que mon billet valoit au moins le sien, et j'ai desiré qu'on établît l'usage d'envoyer ainsi des billets blancs,

comme on se fait écrire, au lieu de rendre soi-même la visite. Il y a tant de billets qui ne disent pas plus de choses que le nom qu'on trouve sur sa liste ! Il est vrai qu'il existe quelques femmes qui ont de rares talens pour ce genre d'écrire, et qui possèdent au suprême degré *l'éloquence du billet* : madame de F....., par exemple, est persuadée que les siens passeront tous à la postérité ; cela seroit juste, car ils lui donnent assez de peines pour mériter cet honneur : le sujet le plus simple devient brillant entre ses mains ; elle m'a écrit il y a huit jours des choses charmantes pour s'excuser de souper chez moi, parce qu'elle étoit enrhumée ; mais hier j'ai reçu encore un billet d'elle, qui surpasse tous les autres : il s'agissoit de me demander ma loge à la comédie italienne ; ce fond ne paroît pas devoir fournir des idées bien neuves et bien saillantes ; eh bien ! graces, gaîté, sentiment, délicatesse, elle avoit mis de tout cela dans un billet de huit lignes ! Je me suis sentie piquée d'une uoble émulation, j'ai voulu m'es-

sayer dans ce genre; mais, à ma confusion, j'ai eu beau méditer, beau rêver, il ne m'est jamais venu dans la tête que le fait, c'est-à-dire « que j'étois bien » fâchée d'avoir rendu ma loge, puis- » qu'elle la desiroit ». Et j'ai envoyé, en soupirant, cette plate réponse, qui m'a certainement perdue dans son esprit. Adieu donc, ma chère amie ; embrassez pour moi bien tendrement la charmante petite Adèle. Constance, qui parle de vous sans cesse, m'a priée *de vous écrire un baiser de sa part ;* elle devient tous les jours plus aimable et plus jolie ; elle a été un peu malade, mais elle se porte à merveille à présent. A propos de cela, je vous demande en grace de me communiquer vos idées sur l'éducation physique des enfans ; je ne suis pas contente de la santé de ma fille aînée ; je crois qu'elle a été élevée trop délicatement, et trop purgée dans son enfance : quel régime suivez-vous pour Adèle, et que pensez-vous de la méthode de J. J. Rousseau ?

## LETTRE XI.

*Réponse de la Baronne.*

M. de Merville, vous inspirer le mouvement de coquetterie, le plus vif que vous ayez jamais éprouvé! Cela peut en effet paroître surprenant. Vous me demandez toujours les raisons de tous vos caprices, c'est me donner, ma chère amie, un peu d'occupation; mais puisque vous l'exigez, voici les réflexions que votre aventure m'a fait faire. Je crois qu'il y a une époque très-dangereuse pour les femmes qui ne sont pas entièrement exemptes de coquetterie; c'est l'instant où, toujours belles, mais n'ayant plus ni l'éclat, ni la fraîcheur de la jeunesse, elles ont cessé d'être citées pour la figure, et ne produisent plus d'effet marqué. Enfin, le moment où l'on dit d'une femme : *elle est encore bien jolie!* cet *encore* gâte bien l'éloge; il commence à votre âge, et finit à trente-cinq ou

trente-six ans; car alors on n'est plus regardée, et souvent même ce malheur arrive beaucoup plutôt. Il me paroît donc assez naturel qu'une femme de trente ans, qui n'est plus suivie de la foule empressée dont elle étoit environnée quelques années auparavant, attache un plus grand prix aux hommages dont elle est encore l'objet. Jadis elle trouvoit tout simple qu'on fût amoureux d'elle, maintenant elle en est presque reconnoissante; elle sait que ce n'est plus par air qu'elle est recherchée; cet empire brillant que lui donnoit la mode, est anéanti sans retour: c'est une reine détrônée qui n'a plus de courtisans, et qui n'en est que plus touchée des sentimens qu'on lui témoigne. Elle a renoncé à la gloire de tourner vingt têtes à la fois, mais il lui reste l'espoir d'inspirer encore une passion violente; elle ne manquera pas de supposer cette passion au premier homme qui s'avisera de paroître occupé d'elle. Quel que soit cet amant, il flattera plus son amour-propre que tous ceux de sa jeunesse. Combien le rend précieux l'idée fâcheuse

qu'il est peut-être le dernier qu'on enchaînera ! quels ménagemens on lui doit ! C'est alors que la coquetterie met en œuvre tout ce qu'elle a d'artifice et d'adresse ; c'est alors qu'on ne sauroit s'empêcher de vouloir jouir de son triomphe, et qu'on brûle de l'étaler à tous les yeux ; et c'est alors enfin, que cet amant, s'il n'est pas un imbécile, peut, sans être aimé, ravir à cette femme et sa réputation et tout le repos de sa vie. Ce tableau offre à-peu-près l'histoire de madame de****, que nous avons vue si jolie, si à la mode, si dédaigneuse pour les amans qu'elle avoit l'air d'attirer sans paroître s'en soucier, et qui, ayant conservé longtemps une assez bonne réputation pour une coquette, la perdit tout-à-coup à trente-deux ans, pour l'homme du monde qui pouvoit le moins justifier un semblable égarement. Voilà, ma chère amie, une partie de mes idées sur ce sujet ; comme je ne parle point par expérience, je puis me tromper ; jugez-en, vous êtes si bien en état de décider si mes conjectures sont vraies ou fausses, que je

m'en rapporte entièrement à vous. Je ne suis pas surprise que vous ayez éprouvé mille fois plus de satisfaction à rendre M. de Merville à cette pauvre madame de C***, que vous n'en aviez trouvé à le lui enlever; les jouissances de l'amour-propre, aussi passagères que vaines, ne sauroient laisser de profondes traces; elles ne sont produites que par l'imagination, dont tout le feu s'éteint, si l'attrait de la nouveauté ne le rallume. Les plaisirs du cœur, moins tumultueux, mais plus doux et plus durables, peuvent seuls assurer notre félicité. Tout ce qui n'a point touché notre ame, ne nous laisse qu'un faible souvenir, qui même, loin de nous charmer, souvent nous importune; croyez-vous qu'une vieille coquette, en se retraçant les plus brillans succès de sa jeunesse, n'éprouve pas plus de regrets que de plaisirs? Regrets d'autant plus amers qu'ils sont honteux et qu'il faut les dissimuler; tandis que le souvenir d'une action vertueuse est à jamais pour nous une source inépuisable de satisfaction! . . . .

A présent, ma chère amie, je vais tâcher de répondre aux objections que vous me faites sur mes principes d'éducation; vous ne pouvez concevoir comment il me sera possible de cultiver l'esprit de mon élève, de former son cœur, et en même temps de lui donner tous les talens agréables; en effet, si vous supposez que mon espérance soit de voir Adèle à douze ans excellente musicienne, jouant de plusieurs instrumens, sachant l'histoire, la géographie, la mythologie, connoissant une partie de nos meilleurs ouvrages, etc; si vous imaginez cela, vos réflexions sont parfaitement justes : mais si tel étoit mon plan, je n'aurois fait qu'adopter celui qui est généralement suivi, et dont le peu de succès a si bien prouvé, jusqu'ici, qu'il en falloit chercher un autre. Le principal défaut de tous les instituteurs, est, comme l'observe Rousseau, de s'attacher moins à former leurs élèves, qu'à les faire briller; de leur donner, dans cette intention, des connoissances qui ne peuvent convenir à leur âge; enfin, de surcharger leur mémoire, non de

choses solides, mais de mots qui n'ont, pour la plupart, aucun sens pour eux. Adèle, à douze ans, bien loin d'être un prodige, paroîtra peut-être, à de certaines gens, infiniment moins instruite que beaucoup d'autres enfans de son âge; elle ne connoîtra pas un seul des livres que toutes les jeunes personnes savent par cœur; elle n'aura jamais lu les Fables de la Fontaine, Télémaque, les Lettres de madame de Sévigné et les Théâtres de Corneille, de Racine, de Crébillon et de Voltaire, etc. N'est-il pas absurde de mettre tous ces chefs-d'œuvre entre les mains d'un enfant qui n'y peut rien comprendre, et de le priver par-là du plaisir de les lire un jour avec sa raison, pour la première fois? Adèle, à douze ans, ne sera en état ni de bien faire un extrait, ni d'écrire une jolie lettre, ni de m'aider à faire les honneurs de ma maison. Elle aura peu d'idées, mais n'en aura pas une fausse; elle déchiffrera bien la musique, jouera de plusieurs instrumens et dessinera d'une manière surprenante pour son âge, sans supercherie, et sans que

son maître, en retouchant ses ouvrages, lui apprenne à mentir au lieu de lui montrer à dessiner. Elle ne saura d'histoire, de mythologie et de géographie que ce qu'elle en aura pu apprendre par nos tapisseries, la conversation et d'autres moyens encore dont je vous parlerai par la suite; et je crois, qu'à cet égard, elle sera plus instruite que les enfans ne le sont communément. Elle aura beaucoup d'autres connoissances, qu'on ne lui découvrira qu'en vivant avec elle, et qu'elle n'aura acquises qu'en s'amusant. Pour que vous puissiez vous en former une idée, il est nécessaire que j'entre dans quelques détails qui pourront en même temps vous donner l'intelligence de toute ma méthode. Tous les enfans, en général, sont nés avec assez de mémoire pour retenir une prodigieuse quantité de choses utiles, si jamais on ne leur en apprenoit de superflues, et si toujours on fixoit leur attention : je ne connois que deux moyens pour arriver à ce but, de ne leur dire que ce qu'ils peuvent comprendre, et de ne jamais négliger

une occasion de leur donner un genre d'instruction à leur portée, quel qu'il soit. Par exemple, il est si facile de rendre presque tous leurs jeux utiles ! L'idée de mes tapisseries m'a donné celle de lanternes magiques historiques ; j'ai fait faire environ quatre ou cinq cents verres qui représentent des sujets tirés de l'histoire ; nous avons la récréation de la lanterne magique quatre fois par semaine ; je me charge de la montrer ; ce que je fais presque toujours en anglais : je donne ainsi, sans qu'on s'en doute, deux leçons à-la-fois; et comme les tableaux changent souvent, je vous assure qu'Adèle et Théodore se divertissent infiniment davantage de ma lanterne magique, que les enfans qui ne voyent jamais que *M. le Soleil*, *Madame la Lune*, l'*Enfant Prodigue* se ruinant avec des filles, une *Servante* buvant le vin qu'elle a tiré, et *le Mitron* arrachant la queue du diable. J'ai substitué aussi à l'amusement favori des enfans, celui de faire des châteaux de cartes, un jeu qui leur donne une idée de l'architecture. J'ai fait faire en petit et en

carton, deux maisons et deux palais qui se démontent; tous les ornemens possibles d'architecture s'y trouvent; toutes les pièces sont numérotées, et l'on a écrit sur chacune le nom de l'objet qu'elles représentent : mon fils a d'ailleurs plusieurs châteaux fortifiés; Adèle même s'en amuse quelquefois, ainsi que d'un petit vaisseau charmant, dont M. d'Almane nous explique toutes les parties, au moins une fois par semaine (*). ...

A la promenade, nos enfans ne s'exercent encore qu'à sauter, à courir; dans un an nous les accoutumerons, ainsi que Rousseau le conseille, à mesurer des yeux un espace quelconque, combien telle

(*) C'est à toutes ces petites inventions que plusieurs de mes élèves ont dû une instruction qui leur a peu coûté, et qui est peu commune dans la première jeunesse. L'aîné de mes élèves (M. de Chartres), le seul qui soit resté avec moi jusqu'à 18 ans, est, je l'ose dire, très-étonnant par la variété de ses connoissances; et comme il avoit beaucoup d'indolence et peu d'application, je crois que sans ces méthodes particulières, il n'auroit eu qu'une instruction très-ordinaire.

allée peut avoir d'arbres, combien telle terrasse a de pots de fleurs, etc. C'est aussi là qu'ils apprendront ce que c'est qu'un pied, une toise, un arpent, et qu'ils acquerront quelques notions d'agriculture. Mathurin, mon jardinier, sera leur premier maître; il a même déjà commencé ses leçons; il nous suit presque toujours dans nos promenades, et nous apprend tous les jours quelque chose de nouveau. Adèle et Théodore ont chacun un petit jardin, et Mathurin veut bien les former dans l'art de les cultiver. Dès-à-présent, nous faisons usage pour eux des jeux de nuit recommandés par Rousseau, afin, en les accoutumant aux ténèbres et à l'obscurité, de les préserver à jamais de ces noires idées qui ont tant de pouvoir sur l'imagination. Adèle et Théodore, comme tous les enfans, aiment particulièrement à jouer *à la Madame*: ce jeu, par mes soins, est devenu un vrai cours de morale; j'invente les plans, et vous imaginez bien que les petits sujets que je leur donne, ne peuvent développer que des sentimens honnêtes, et qu'une

bonne action en forme toujours le dénouement. Le fils de madame de Valmont se mêle à ces jeux, et très-souvent on m'y donne à moi-même un rôle que je joue, je vous assure, aussi bien qu'il m'est possible. La poupée même d'Adèle ne m'est pas inutile. Adèle lui répète les leçons qu'elle reçoit de moi; j'ai toujours une oreille attentive à ces dialogues; si Adèle gronde injustement, je me mêle de la conversation, et je lui prouve qu'elle a tort. Cet amusement sert encore à la rendre adroite; si elle a besoin pour sa poupée d'un tablier, d'un bonnet, d'un ajustement, mademoiselle Victoire, une de mes femmes, arrive avec des chiffons, et travaille avec Adèle pour la poupée; de même, si mon fils brise un chariot, un tambour, etc. on lui donne du carton, les petits outils nécessaires, et avec l'aide de Brunel, un laquais de M. d'Almane, dont vous connoissez l'adresse, il fait lui-même les choses qu'il desire, ce qui le rend à-la-fois industrieux et patient. Ainsi vous voyez que loin de les appliquer, de les fatiguer par des leçons, je

ne suis occupée qu'à leur procurer des amusemens et des joujoux. Le mot *étude* n'est presque jamais prononcé dans la journée; cependant, il n'y a pas un instant qui ne leur soit profitable, et certainement il n'existe point d'enfans plus parfaitement heureux.

Adèle commence à lire la musique; je lui ai déjà posé les mains sur une petite harpe. Ces différentes études, avec celles de la lecture et du dessin, lui prennent à-peu-près une heure et demie de la journée, et ne se font jamais de suite. J'ai, pour montrer à jouer des instrumens à deux parties, une méthode que l'expérience m'a démontrée être la plus facile et la plus sûre. La perfection sur la harpe et le clavecin consiste dans l'égalité des mains; la gauche est toujours inférieure, ce qui ne tient qu'à la manière dont tous les maîtres enseignent. Avant de faire mettre *un air ensemble*, il faudroit exercer les mains séparément pendant un an, quand l'élève est dans la première enfance, et pendant six mois pour une jeune personne : il faudroit faire exécuter à

chaque main, tour-à-tour tous les agrémens, les roulades et les passages les plus difficiles qui peuvent se rencontrer daus les pièces, en ayant l'attention d'exercer toujours davantage la main gauche, qui, en effet, est naturellement plus lourde et moins forte que la droite. Cette première étude, si utile, ne demande de la part de l'enfant, qu'un si léger degré d'attention, qu'elle ne peut la fatiguer; au lieu que d'exiger d'elle qu'elle apprenne à-la-fois à déchiffrer la musique, la position de la main, le doigté, et à mettre ensemble un dessus et une basse, est une chose aussi appliquante que difficile et ennuyeuse; d'ailleurs, elle est arrêtée par chaque cadence, chaque agrément; elle barbouille, rompt la mesure, se gâte l'oreille et le goût, et prend bien justement en aversion une étude si désagréable et si fatigante. Pas un maître n'adoptera ma méthode, parce qu'ils ne pourroient, en la suivant, produire, au bout de cinq ou six mois, une écolière jouant de routine plusieurs pièces, et qu'il faut convenir aussi, que la plupart des parens seroient

fort peu satisfaits de voir leur fille, pendant un an, ne répéter que des passages; mais après cet exercice, faites apprendre des pièces à cette même enfant, et, en moins de trois mois, elle surpassera celle qui apprend depuis trois ans par la méthode ordinaire(*). Rien n'est plus absurde aussi que d'enseigner les règles de l'accompagnement à un enfant de dix ans; cette

---

(*) J'ai fait avec cette méthode deux écolières supérieures, ma fille aînée, et mademoiselle d'Orléans, qui, à quinze ans, avoit atteint sur la harpe le dernier degré de supériorité, quant à l'exécution. Par cette même méthode, j'enseignai à jouer de la harpe à une enfant dont je prenois soin, la fille du citoyen Navoigile; et au bout de dix-huit mois (elle avoit neuf ans) elle jouoit avec netteté, et même exécutoit les pièces de clavecin les plus difficiles. J'obtiens maintenant le même succès avec un enfant de cet âge. Je compte faire graver cette méthode, fondée sur une idée bien simple, et qui peut se rapporter à tous les instrumens, celle d'avoir combiné tous les mouvemens d'une exécution difficile qui peuvent avoir lieu dans les pièces de harpe, et de les placer avec une gradation bien observée dans une suite de leçons.

étude est par elle-même très-abstraite, et ne peut convenir qu'à quinze ou seize ans. Toute instruction qu'on ne sauroit acquérir à un âge raisonnable qu'avec une grande application, n'est pas faite pour l'enfance; c'est une vérité si frappante, qu'il seroit superflu de chercher à l'établir par des raisonnemens, et cependant dans toutes les éducations on la perd continuellement de vue : tous les malheureux enfans ne sont-ils pas accablés, dès l'âge de six ans, de leçons de grammaire, de géométrie, d'astronomie, etc. ? On prend bien de la peine pour leur enseigner ce qu'ils ne peuvent comprendre, et l'on ne parvient qu'à détruire leur santé, et à leur donner un invincible dégoût pour l'étude. Peut-on rien voir de plus triste, et en même temps de plus ridicule, qu'un enfant gravement assis devant un bureau, obligé de résoudre un problême, ou d'expliquer le systême du monde? . . . . Dans ce cas, tout ce qu'on peut desirer pour lui, c'est l'effet opposé au but que l'instituteur se propose; c'est-à-dire, qu'il ne reste à ce pauvre enfant,

de toutes ces occupations, que de l'ignorance et de l'ennui; car s'il comprenoit ce qu'on lui fait dire, il en mourroit; sa foible constitution ne pourroit résister à une telle application; et ce développement prématuré le conduiroit bientôt au tombeau.

Mais revenons à mon Adèle, dont ces réflexions m'ont éloignée trop long-temps; elle apprend aussi à dessiner: je desire sur-tout qu'elle possède supérieurement ce talent charmant qui convient à tous les âges, et qui offre tant de ressources contre l'ennui. Rousseau veut qu'Émile apprenne à dessiner sans maître: « Je » me garderai bien, dit-il, de lui donner » un maître à dessiner, qui ne lui donne» roit à imiter que des imitations, et ne » le feroit dessiner que sur des dessins ». Rousseau parle ici d'une chose qu'il n'entend point; il est absolument impossible d'apprendre à bien dessiner, non-seulement sans maître, mais sans un maître excellent; car tout dépend des premiers principes; il ne suffit même pas que le maître en ait de bons, il faut encore qu'il ait un des-

sin très-pur ; car ce n'est qu'en dessinant avec son élève, et non en le conseillant, qu'il peut lui faire faire de rapides progrès. Il est nécessaire de commencer par copier ; il est vrai qu'il ne faut pas trop prolonger ce premier apprentissage, ce seroit perdre son temps ; mais au bout d'un an, un bon maître fait toujours dessiner ses élèves d'après la bosse et d'après nature (*).

Voilà, ma chère amie, une partie de mes idées sur la manière dont on doit enseigner les enfans ; à l'égard des dispositions naturelles, particulièrement pour les instrumens, je crois que nous en avons d'égales, lorsque nous avons l'oreille juste, du goût pour la musique, et quand la conformation des mains n'a rien d'extraordinaire : il est certain qu'une main très-petite et très-grasse jouera difficilement des instrumens qui

---

(*) J'ai depuis imaginé une *nouvelle méthode* pour enseigner à dessiner. Elle se trouve à la suite de l'ouvrage intitulé, *Nouvelle Méthode d'enseignement pour la première enfance.*

demandent de la force et de l'extension, tels que la harpe, le luth et le théorbe, encore avec un peu plus d'étude on pourroit surmonter cet obstacle. Pourquoi donc, me direz-vous, les talens sont-ils si rares ? c'est que les enfans sont mal montrés, c'est que les mères ne dirigent point les maîtres, et qu'elles ne donnent à leurs filles que l'exemple de la paresse. Comment voulez-vous qu'une jeune personne prenne le goût de l'occupation et desire acquérir des talens agréables, quand elle voit sa mère passer la moitié de sa vie à sa toilette et aux spectacles, et l'autre à parfiler, jouer et recevoir des visites? Vous n'avez pu apprendre, dites-vous, ni le dessin, ni la musique, ni la géographie, etc. Mais avez-vous jamais souhaité sincèrement savoir une de ces choses? Non, sûrement : on ne vous avoit inspiré que le desir de briller dans un bal, et vous avez su parfaitement danser en six mois; qu'on eût tourné votre amour-propre sur des objets plus solides, vous auriez réussi de même.

Le résumé de tout ce que j'ai dit, est

donc, que le grand point dans l'éducation est de ne point se presser, de n'apprendre aux enfans que ce qu'ils peuvent comprendre; en même temps, de ne négliger aucune occasion de leur enseigner tout ce qui est à leur portée, et de ne leur donner pour premières leçons de morale, que des exemples, et non des préceptes. Je ne vous ai jusqu'ici parlé que de l'enfance, ainsi vous ne connoissez encore de mon plan d'éducation, que la partie la moins intéressante; mais lorsqu'Adèle aura douze ans, mes lettres, peut-être, vous paraîtront moins minutieuses et moins insipides.

Il me reste encore à répondre aux questions que vous me faites sur l'éducation physique des enfans. Rousseau, dans tous les soins qu'il prescrit à cet égard, n'a fait que suivre exactement le systême de Locke; il est vrai qu'il ne le cite pas, mais il le copie littéralement. Le sage Locke proscrit les maillots, recommande de ne point vêtir les enfans chaudement, de les accoutumer au grand air, et à se laver souvent les pieds dans l'eau froide, etc.

Cet ouvrage, inspiré par l'amour de l'humanité, est d'autant plus estimable, que l'auteur, avec un mérite supérieur, n'y montre jamais le desir de briller, et ne paroît occupé que de celui d'être utile; ce livre, traduit dans toutes les langues quand Émile parut, étoit entre les mains de tout le monde, et n'avoit opéré aucune révolution : la sagesse persuade moins que l'enthousiasme, parce qu'elle est toujours simple dans ses expressions, et qu'elle ne prend presque jamais le ton imposant de l'autorité. Le philosophe anglais sembloit ne donner que des avis, personne en France n'adopta sa méthode; Rousseau répéta les mêmes choses, mais il ne conseilla point, il ordonna, et fut obéi. Voici le régime que j'ai observé pour Adèle, depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'âge de trois ans. Laver de la tête aux pieds avec de l'eau à peine tiède en hiver, et naturelle en été, en observant de frotter avec une éponge; coucher dans un lit assez dur (*), sans

(*) J'accoutumai, depuis, les princes que j'ai

rideaux, n'ayant qu'un béguin de toile, une petite camisole, une seule couverture en hiver, et un drap en été; les fenêtres de la chambre presque toujours ouvertes durant le jour, excepté dans les temps humides; un feu très-modéré pendant le jour, et la nuit entièrement éteint; continuellement au grand air; ne point se presser de faire marcher; attendre que les jambes soient assez fortes pour porter le corps sans peine; une extrême attention à préserver de l'humidité, et sur-tout à en garantir les pieds; dès l'instant du sevrage, de l'eau pour toute boisson; jamais de crême ni de bouillie, ni de panades; quelquefois du lait froid; des œufs, des légumes, de la soupe grasse, du fruit, etc. Point de confitures, de bonbons ni de pâtisserie; point de corps baleinés jusqu'à quatre ans; à cet âge, Adèle a commencé à en porter de très-minces et très-larges, excepté dans l'été; car, alors, elle

---

élevés, à coucher sur une natte de sparterie posée sur un lit de bois, sans aucun matelas; et c'est une des choses qui les a le plus fortifiés.

n'a pour tout vêtement que sa chemise, et une lévite de gaze ou de mousseline, et elle ne met des bas et des souliers pendant les grandes chaleurs, que pour se promener. On a beaucoup blâmé les corps, ils sont en effet pernicieux lorsqu'ils gênent; mais quand ils sont bien faits, loin d'être nuisibles, l'usage d'en porter est également commode et sain. En plaçant bien les épaules, ils ouvrent la poitrine, soutiennent les reins, maintiennent l'estomac dans une situation qui facilite la digestion, et rendent les chutes moins dangereuses; et ils sont si peu gênans, que tout enfant qui n'est pas trop serré dans son corps, se trouve infiniment plus à son aise que dans un corset. Il n'y a que l'excès du chaud qui puisse les leur rendre incommodes, et alors c'est une vraie barbarie que de les contraindre à en porter (*). Adieu, ma chère amie;

---

(*) Cet article est devenu bien gothique; cependant, malgré la suppression totale, non-seulement des corps, mais des corsets, j'ai conservé la même opinion. Depuis ce livre publié, j'ai

je ne vous parle point de mes sentimens; je crois que la longueur immodérée de mes lettres vous prouve assez et ma confiance et ma tendre et vive amitié.

---

élevé un enfant (mon neveu), qu'on me donna très-malade de la poitrine; sa mère en étoit morte. Il avoit la poitrine extrêmement étroite: je lui fis porter des corps pendant trois ans (jusqu'à huit ans); sa poitrine s'ouvrit, s'élargit d'une manière extraordinaire: il n'y a jamais eu mal, et jouit d'une santé très-robuste.

## LETTRE XII.

*La même à la comtesse d'Ostalis.*

Je ne vous écris aujourd'hui, ma chère enfant, que pour vous gronder; j'espère que ce début ne vous effrayera pas; vous savez que mes réprimandes sont aussi douces que vos fautes sont légères. Madame de Limours m'a mandé que vous aviez soupé chez elle en famille, et le détail qu'elle me fait d'une certaine partie de réversi, m'a un peu déplu, je vous l'avoue. Je ne puis me représenter ma charmante *fille aînée*, naturellement si douce, si noble, si simple, se livrant à toutes ces exagérations d'une fausse gaîté, défigurant son beau visage par des rires aussi forcés que bruyans, et faisant tous les petits cris aigus de madame de Cerny et de mademoiselle de Limours. Pourquoi tout ce train? Étiez-vous réellement au désespoir d'avoir un quinola forcé? Si vous éprouviez un

semblable mouvement, il n'en est point que vous dussiez cacher avec plus de soin, car il est honteux et bas d'en être capable, et absurde de le montrer : mais vous n'êtes point avare ; vous ne jouiez d'ailleurs que le plus petit jeu possible ; il vous étoit absolument indifférent de perdre ou de gagner : ces cris redoublés, ce dépit apparent n'étoient donc que de l'affectation. Il n'est cependant guère tentant de renoncer aux charmes du naturel, pour n'y gagner que la réputation d'être mauvaise joueuse et de manquer d'esprit. Je suis bien sûre que vous n'avez eu cet instant de mauvais goût, que par complaisance pour les personnes avec lesquelles vous étiez ; mais si vous vous laissiez aller à cette foiblesse, elle vous conduiroit plus loin que vous ne pouvez penser. Quand on adopte, par facilité ou par air, des ridicules, on ne tarde guère à se laisser entraîner par des exemples plus dangereux encore et souvent plus séduisans. Je connois la pureté de votre cœur, votre docilité et votre confiance en moi ; je sais qu'un avis de

votre mère ne peut être négligé par vous, et suis sans inquiétude pour l'avenir. Soyez donc, mon enfant, toujours indulgente pour toutes les femmes qui ont toutes ces petitesses; dans aucun moment de votre vie n'ayez l'air de les trouver ridicules et de les censurer, mais ne les imitez jamais.

J'ai encore à vous parler d'un petit tort: il me faut du courage pour vous le reprocher, puisqu'il ne vient que de votre affection pour moi; au reste, ne savez-vous pas que mon intérêt ne m'est rien quand il s'agit du vôtre? Vous croyez être grosse et vous en paroissez affligée, parce que cet événement vous empêcheroit de me voir cette année; mais vous n'ignorez pas à quel point votre mari desire un garçon. A quoi bon lui montrer un chagrin qui le désoblige? quand la plainte est inutile, elle ne montre que de la foiblesse; quand elle peut nuire, elle est absurde. L'humeur que vous témoignez déplaît justement à votre mari, mécontente sa famille, ne vous empêchera pas de rester à Paris,

ne peut rien ajouter à l'idée que j'avois de votre tendresse, et affoiblit l'opinion que vous m'aviez donnée de votre raison. Ainsi, mon enfant, réparez donc cette imprudence et n'y retombez plus. Adieu, ma chère fille; écrivez-moi toujours avec la même exactitude et le même détail, et croyez que j'attends, avec autant d'impatience que vous pouvez en éprouver, l'instant qui doit nous réunir.

---

## LETTRE XIII.

*Réponse de la Vicomtesse à la Baronne.*

Vous avez parfaitement éclairci la plus grande partie de mes doutes ; toutes vos intentions me paroissent excellentes, et votre manière d'enseigner me semble préférable à toutes les méthodes reçues ; mais il est nécessaire à votre plan que les mères soient en état de diriger les maîtres : où les trouverez-vous ces mères ? Quelle est la femme qui, comme vous, a passé sa vie à cultiver ses talens, à s'instruire, afin de pouvoir être utile à ses enfans ? D'ailleurs, si toutes les mères pensoient comme vous, il n'y auroit plus de société ; renfermées dans leurs cabinets avec des maîtres, ou fuyant dans leurs terres, elles seroient perdues pour le monde, et Paris deviendroit désert ; je m'intéresse fort à votre gloire, mais je ne vous desire pas celle de réussir à opérer cette réforme. Plaisanterie à part, j'ai

une véritable observation à vous faire: vous retranchez de la première éducation, c'est-à-dire, jusqu'à treize ans, les Fables de la Fontaine, Télémaque et tous les bons ouvrages; cependant vous voulez inspirer à vos enfans le goût de la lecture; quels livres leur donnerez-vous donc? Que mettrez-vous à la place de ce que vous leur ôtez? N'auront-ils jusqu'à quinze ans que des Contes de Fées et les Mille et une nuits? Ne leur ferez-vous rien apprendre par cœur? Je vous ai souvent entendu dire qu'on ne pouvoit jamais sentir la mesure et l'harmonie des vers, si l'oreille n'y étoit accoutumée dès l'enfance. De grace, répondez-moi là-dessus. Je vous écris à la hâte, car je pars dans l'instant pour la campagne; on m'attend, on me presse. Adieu, ma chère amie. La grossesse de madame d'Ostalis n'est plus douteuse; j'ai vu hier son mari, qui m'a dit qu'elle prenoit enfin son parti de la meilleure grace du monde; il en est d'autant plus satisfait, qu'il ne s'y attendoit pas. Adieu,

mon cœur ; vous qui ne faites plus de voyages, ne m'écrivez jamais une vilaine petite lettre aussi courte que celle-ci.

---

## LETTRE XIV.

### *Réponse de la Baronne.*

Je ne donnerai à mes enfans, ni des Contes de Fées, ni les Mille et une nuits; lesContes même que madame d'Aunoy fit pour cet âge, ne leur conviennent pas. Il n'y en a presque pas un dont le sujet soit véritablement moral; l'amour en forme toujours tout l'intérêt; par-tout on y trouve une princesse aimée et persécutée, parce qu'elle est belle; un prince *beau comme le jour* qui meurt d'amour pour elle, et une rivale bien laide et bien méchante consumée d'envie et de jalousie. D'ailleurs, quand la morale de ces petits ouvrages seroit bonne, les enfans n'en pourroient profiter; et seulement frappés du merveilleux, ils ne garderoient le souvenir que des jardins enchantés et des palais de diamans; toutes ces imaginations fantastiques ne peuvent donner à des enfans que des idées fausses,

retarder les progrès de leur raison, et leur inspirer du dégoût pour des lectures véritablement instructives. Locke se plaint de ce qu'il n'existe pas un seul ouvrage fait pour l'enfance; je n'en connois pas non plus en français; cependant cet ouvrage seroit bien utile, car notre caractère et la tournure de notre esprit dépendent en grande partie des premières idées et des premières impressions que nous avons reçues dans notre enfance. Il faudroit donc que ce livre, écrit avec une extrême simplicité, fût également touchant, instructif et varié; la forme de petits contes détachés est la seule qui me paroisse convenable; et je crois, si les sujets étoient bien choisis, que les charmes du naturel et de la naïveté suffiroient pour donner à cet ouvrage un degré d'intérêt dont vous n'avez peut-être pas d'idée. Je vous entends d'ici, ma chère amie; je suis sûre que je vous impatiente, et que vous avez répété dix fois : *Mais, où est-il cet ouvrage si naïf, si utile, où le prendre?* Eh bien! je vous le donnerai quand vous voudrez; et comme il ne falloit point

d'esprit pour le faire, mais seulement du naturel et de la sensibilité, je vous dirai sans détour que j'en suis l'auteur, et qu'il a pour titre, *les Veillées du Château*; en voici le sujet : Une bonne mère retirée dans un vieux château avec ses trois enfans, dont l'aîné n'a que sept ans, et qui tous les soirs, lorsque les enfans ont été *bien sages*, leur conte une petite histoire : ces récits sont souvent interrompus par les questions des enfans, qui ne laissent jamais passer un mot au-dessus de l'intelligence de cinq ans, sans en demander l'explication. Vous sentez quelle clarté cette forme doit donner à l'ouvrage qui n'est qu'en un volume, mais d'environ 500 pages. L'effet qu'il a déjà produit sur mes enfans est tel que je puis le desirer : à chaque conte ils ne manquent jamais de me demander : *Cette histoire est-elle arrivée?* et quand j'affirme qu'elle est vraie, je remarque un redoublement singulier d'attention et d'intérêt, avantage très-précieux, qu'on ne pourroit retirer du Conte de Fées le plus moral; aussi je me promets bien, si jamais

je me décide à faire imprimer ce petit ouvrage, d'assurer mes jeunes lecteurs, dans un avertissement fait uniquement pour eux, que l'auteur n'a rien inventé, et qu'il n'est qu'un historien scrupuleusement exact et fidèle; et avec cette précaution, je suis bien certaine que tous mes Contes seront lus avec avidité, et qu'ils feront une profonde impression. A l'égard de la poésie, j'ai fait un choix dans différens auteurs, la plupart à peine connus de nom, et j'ai formé de ces divers extraits, trois volumes à l'usage de mes enfans, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge de quatorze ou quinze ans : cette petite collection est véritablement fort agréable, et la plus grande partie des pièces qui la composent est extrêmement morale. Pour en revenir à la prose, Adèle, pour toute lecture, n'aura, jusqu'à sept ans, que mes Contes; ensuite je lui donnerai *les Conversations d'Émilie*, ouvrage charmant, que vous m'avez entendu louer tant de fois, et qui l'occupera jusqu'à huit ans; quand j'en serai à cette

époque, je vous ferai connoître le reste de mon plan (*).

Vous prétendez, ma chère amie, que si toutes les mères suivoient mon exemple, Paris deviendroit désert : premièrement, je ne l'ai quitté qu'à trente-deux ans, et je compte y retourner dans quatre ; d'ailleurs, on pourroit, sans abandonner le monde un instant, faire pour ses enfans tout ce que j'ai fait de plus utile pour les miens. Quoi que vous en disiez, loin de passer ma vie dans mon cabinet, j'ai été quinze ans dans le monde, et je serois même très-fâchée de n'y avoir pas vécu ; car toute personne qui n'aura

---

(*) Je ne parlois que du premier volume ; le second, au dessous du médiocre, n'a paru que deux ans après. J'y suis louée avec beaucoup de bonté, mais cette indulgence ne le rend pas meilleur, même à mes yeux. Le premier volume est très-agréable ; cependant on y trouve quelques idées fausses, qu'il ne faudroit pas donner à un enfant ; par exemple, on y compare l'action d'arracher l'écorce d'un arbre à la cruauté d'écorcher une personne vivante. On y fait un raisonnement de ce genre sur une mouche.

pas une connoissance approfondie du monde, ne pourra donner à ses enfans qu'une éducation imparfaite. C'est dans le monde que j'ai conçu le plan d'éducation que je mets en exécution maintenant; c'est dans le monde que j'ai fait tous les ouvrages qui y sont relatifs; et si ce travail est utile, si l'on adopte ma méthode, j'aurai du moins épargné à tous ceux qui la suivront, les réflexions, l'étude et les peines qu'elle m'a coûtées pendant douze ans.

Je ne puis terminer cette lettre sans vous conter une petite aventure assez jolie, qui, j'en suis sûre, vous intéressera, car Adèle en est l'héroïne. Elle me demanda avant-hier la permission d'aller se promener dans les champs avec miss Bridget; j'y consentis, et elles partirent à huit heures du matin, avec ordre de revenir à dix. Cependant elles ne rentrèrent qu'à onze heures et demie, et j'allois gronder, lorsqu'Adèle, bien rouge et bien essoufflée, supplia miss Bridget de lui laisser conter la *charmante histoire*, et me fit le récit suivant: A une demi-lieue

de B..... elles rencontrèrent une jeune paysanne assise sur l'herbe et tenant un petit enfant dans ses bras ; frappées de la pâleur et de la jolie figure de cette femme, elles s'approchèrent, et en apprirent qu'elle venoit d'un village voisin, où elle avoit été acheter quelques provisions, et que la fatigue l'avoit contrainte à s'arrêter ; elle ajouta, d'un *air touchant*, poursuivit Adèle, que ce qui lui faisoit le plus de peine, c'est que sa pauvre mère étoit bien malade, et seroit inquiète de son retard ; et en disant cela, *la jeune femme pleura et baisa son petit enfant qui crioit.* Adèle alors, sans hésiter, conjure miss Bridget de faire monter dans la voiture qui les suivoit, et la paysanne et l'enfant, et de les conduire chez eux ; miss Bridget y consent, la paysanne indique le chemin, et en moins d'une demi-heure on arrive *à la plus jolie chaumière, la plus jolie !....* on y trouve *les deux plus charmantes petites filles qui se jettent au cou de la jeune femme !* .... et puis une *grand'mère si vieille, si bonne !... Enfin*

*Maman, il faut que vous voyez cela....*
Miss Bridget ajouta encore beaucoup de détails à ce récit, tous à la louange de la sensibilité d'Adèle. Le soir même, le mari de la jeune paysanne vint au château pour remercier Adèle, et le lendemain nous avons tous été voir ces bonnes gens, qui sont véritablement intéressans par l'extrême union qui règne entr'eux; ils sont pauvres, mais laborieux, et paroissent satisfaits de leur sort. Après avoir pris toutes les informations possibles sur leur famille, leur conduite et leurs mœurs, nous avons décidé ce matin que nous achèterions pour eux un petit champ de six arpens, voisin de leur chaumière, et qui est à vendre, et que nous leur donnerions en outre, des vaches, des poules, des habits, du linge et des meubles.

Vous ne pouvez vous former une idée de la joie et des transports d'Adèle à cette décision. J'ai fait venir ce soir deux couturières pour faire les habits de la jeune paysanne et de ses enfans; Adèle veut y travailler aussi; la poupée, les

joujoux, tout est oublié ; et je vois, avec une satisfaction inexprimable, que dans un cœur que rien n'a pu corrompre encore, le plaisir préféré à tous les autres, est celui de faire du bien et de contribuer à une bonne action.

Vous me demandez si nous avons eu déjà l'occassion d'exercer l'hospitalité ? Oui, ma chère amie, nous avons vu deux ou trois voyageurs, et entr'autres un vieillard intéressant qui retournoit à Béziers sa patrie, où un mal au pied l'a forcé de s'arrêter ; nous l'avons recueilli, il est tombé malade, et il a habité douze jours *le Pavillon de l'hospitalité*. Pendant tout ce temps nos enfans ont été bien occupés de lui et l'ont soigné d'une manière touchante ; ils lui consacroient de bien bon cœur toutes leurs récréations.

Adieu, ma chère amie ; j'espère que votre première lettre me dédommagera de la *précision* de la dernière, qui, en effet, étoit bien courte.

## LETTRE XV.

*De la même à la même.*

Nous avons fait hier une promenade charmante; nous avons porté chez Nicole ( cette jeune paysanne dont je vous ai déjà parlé ) tous les meubles et tous les habits que nous lui destinions. Adèle s'étoit chargée du paquet des enfans, et malgré un chaud excessif, elle s'est obstinée à le tenir toujours sur ses genoux tout le temps que nous avons été en voiture. Elle est arrivée en nage à la chaumière; son cœur battoit d'une si étrange force, qu'on en voyoit tous les mouvemens; ses joues étoient colorées d'un rouge éclatant, et la joie la plus vive et la plus pure étinceloit dans ses yeux. Age heureux et charmant, où chaque geste, chaque action, est une expression aussi fidelle que naïve des sentimens de l'ame! A mesure que nous perdons de cette aimable innocence, le muet et

touchant langage du regard et de la physonomie devient moins intelligible ; mais il ne devient trompeur que lorsqu'on est parvenu au dernier degré de corruption, car il y a une fausseté bien plus profonde et bien plus criminelle à tromper par les expressions de son visage que par des discours étudiés : celui qui ne peut faire un mensonge qu'en rougissant, n'est point encore menteur, et tant que nous conservons quelques traces de ce caractère d'ingénuité, nous ne sommes point encore pervertis. Mais pour revenir à mon Adèle, en descendant de voiture, elle nous quitte tous en courant et traînant derrière elle, dans la poussière, son gros paquet qu'elle n'avoit pas la force de porter ; en entrant dans la chaumière, nous la trouvons déshabillant déjà une des petites filles pour lui mettre une robe neuve ; et tout en essayant cette robe, elle répétoit à chaque instant : *c'est moi qui ai fait cet ourlet, c'est moi qui ai cousu ce ruban, attaché cette agraffe, etc.* Si ce petit tableau vous eût intéressée, vous auriez éprouvé

plus de plaisir encore en voyant la satisfaction de la jeune fermière et de sa famille. Je n'ai jusqu'ici trouvé que dans cette classe obscure, l'espèce de reconnoissance qui seule peut honorer la nature humaine : moins corrompus que nous ne le sommes, un bienfait les touche, mais ne les surprend point; tandis que l'extrême étonnement que nous marquons d'une bonne action est un aveu tacite que nous serions incapables de la faire. Adieu, ma chère amie ; je vous quitte pour lire avec Adèle, qui dans ce moment grimpe sur mon fauteuil, et me presse de lui donner sa leçon.

Ma petite Adèle vient de faire une si jolie action, que je ne puis m'empêcher de vous la conter, et je rouvre ma Lettre tout exprès. Après sa leçon de lecture, nous avons été promener, et dans l'allée de marronniers nous rencontrons un petit oiseau qui commençoit à voler; nous le prenons, et Adèle, transportée de joie, le rapporte dans ma chambre et le met dans une cage, ensuite elle l'en retire à chaque instant, l'étouffe de caresses, et

trois ou quatre fois le pleure comme mort. Ici commence notre dialogue, que voici mot pour mot.

ADÈLE.

Maman, mon oiseau a faim.

MOI, *écrivant à mon bureau.*

Donnez-lui à manger, vous avez ce qu'il vous faut.

ADÈLE.

Maman, il ne veut pas manger....

MOI.

C'est qu'il est triste.

ADÈLE.

Pourquoi donc?

MOI.

Parce qu'il est malheureux.....

ADÈLE.

Malheureux! ô ciel! mon charmant petit oiseau! mon doux oiseau!.... Et pourquoi donc est-il malheureux?

MOI.

Parce que vous ne savez pas lui donner à manger, ni le soigner; et parce qu'il est en prison.....

ADÈLE.

En prison !....

MOI.

Mais vraiment oui. Écoutez-moi, Adèle; si je vous enfermois dans une petite, petite chambre, sans vous laisser jamais la permission d'en sortir, seriez-vous heureuse?...

ADÈLE, *le cœur gros.*

Ah ! mon pauvre petit oiseau !...

MOI.

Vous le rendez malheureux.

ADÈLE, *avec effroi.*

Je le rends malheureux !....

MOI.

Mais, je vous le demande : ce petit oiseau étoit dans les champs, dans un beau jardin, en pleine liberté, et vous l'enfermez dans une petite cage où il ne peut voler..... Tenez, voyez comme il se débat; s'il pouvoit pleurer, il pleureroit, j'en suis sûre.....

ADÈLE, *le tirant de sa cage.*

Pauvre petit ! .... Maman, je vais lui donner la liberté, la fenêtre est ouverte.... N'est-ce pas ?....

MOI.

Comme vous voudrez, ma chère enfant; pour moi, je n'ai jamais voulu avoir d'oiseaux, car je desire que tout ce qui m'entoure, tout ce qui m'approche, soit heureux.....

ADÈLE.

Je veux être aussi bonne que ma chère maman..... Je vais le mettre sur le balcon..... n'est-ce pas?

MOI, *écrivant toujours.*

Comme vous voudrez, mon petit cœur.

ADÈLE.

Auparavant je vais lui donner à manger..... Ah! maman, ma chère maman, il mange, il mange !....

MOI.

J'en suis bien aise, puisque cela vous fait plaisir.

ADÈLE.

Il mange !.... Je sais lui donner à manger !.... Doux oiseau! charmante petite créature !.... ( *Elle le baise* ) qu'il est joli !.... Ah! il me baise !.... Ah! que je l'aime!.... ( *Elle le remet vîte dans sa*

*cage, et puis elle rêve, elle soupire; après un grand silence, l'oiseau se débat.)*

MOI, *regardant l'oiseau d'un œil de compassion.*

Pauvre petit infortuné !....

ADÈLE, *les larmes aux yeux.*

O maman !... *(elle le tire de la cage.)* je vais le mettre en liberté, n'est-ce pas, maman ?....

MOI, *sans la regarder.*

Comme il vous plaira, Adèle.

ADÈLE, *s'approchant du balcon.*

Cher petit !.... *(Elle revient en pleurant.)* Maman, je ne puis !....

MOI.

Eh bien ! mon enfant, gardez-le. Cet oiseau, comme tous les animaux, n'a point de raison; il ne réfléchit pas sur l'espèce de cruauté que vous avez de le priver de son bonheur, pour vous procurer un très-médiocre amusement; il ne vous hait pas, mais il souffre; il seroit heureux s'il étoit en liberté. Moi, je ne voudrois pas faire le plus léger mal au

plus petit insecte, à moins qu'il ne fût malfaisant.....

ADÈLE.

Allons, allons, je vais le poser sur le balcon.....

MOI.

Vous êtes la maîtresse, ma chère amie, d'en faire tout ce que vous voudrez. Mais ne m'interrompez plus, laissez-moi travailler.

ADÈLE *me baisant, et puis se rapprochant de la cage.*

Cher, cher oiseau!.... (*Elle pleure, et après un peu de réflexion, elle va sur le balcon, elle revient avec précipitation, très-rouge, les larmes aux yeux, et dit :*) Maman, c'est fait, je lui ai rendu la liberté.....

MOI, *la prenant dans mes bras.*

Ma charmante Adèle, vous avez fait une bonne action; je vous en aime mille fois davantage.

ADÈLE.

Oh! j'en suis donc bien récompensée?

MOI.

Vous le serez toujours, toutes les fois

que vous aurez le courage de faire un sacrifice honnête; d'ailleurs, les sacrifices de cette espèce ne sont pénibles qu'en imagination; dès qu'ils sont faits, ils nous rendent si estimables, qu'ils ne laissent au fond de notre cœur que de la satisfaction et de la joie. Par exemple, vous pleuriez en prenant la résolution de mettre votre oiseau en liberté, mais à présent le regrettez-vous?....

ADÈLE.

Oh non, maman; au contraire, je suis charmée de l'avoir rendu heureux, et sur-tout d'avoir fait une *bonne action.*

MOI.

Eh bien! mon enfant, n'oubliez jamais cela; et quand vous aurez quelque peine à vous décider à faire *une bonne action,* souvenez-vous de l'histoire du petit oiseau, et dites-vous qu'il n'est point de sacrifice dont l'estime et la tendresse de ce que nous aimons ne puisse nous dédommager.

## LETTRE XVI.

*Le Baron au Vicomte.*

Non, mon cher vicomte, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris; je ne regretterai, dans aucun moment, ni les plaisirs de Paris, ni les intrigues de la cour : si vous saviez, à la distance où je suis, de quel œil on voit tout cela ! Comme les choses qui charmoient et qui occupoient vivement, considérées de sang-froid, paroissent frivoles et minutieuses ! Je suis bien loin de penser, cependant, que le bonheur ne puisse se trouver que dans une solitude; incompatible avec le crime et le vice, il est d'ailleurs produit par diverses causes contraires : la sagesse et l'enthousiasme le procurent également ; et la raison et la vertu auront à jamais le beau droit de le créer dans tous les lieux, dans toutes les situations, au milieu du tumulte des cours, au fond d'un désert et d'un cloître : vieillards, solitaires,

hommes du monde, soyez justes, soyez bons, et vous jouirez de ce bien si desiré, que les intrigans et les méchans ne connoîtront jamais. Croyez, mon ami, que les passions ne peuvent le donner; j'ai senti leur ivresse, j'ai connu toutes les illusions de l'amour; mais dans cet état tumultueux, l'ame est agitée au-delà de sa force; il semble alors qu'elle soit plus épuisée que satisfaite par ce qu'elle éprouve : cette félicité, ces transports qui nous arrachent à nous-mêmes, forment, sans doute, une situation trop active et trop violente pour notre foiblesse; elle devient pénible par son excès.

Quand vous ne m'auriez pas dit mille fois, mon cher Vicomte, que vous aviez passé votre vie à embrasser différentes opinions, sans jamais en adopter décidément une, votre dernière lettre auroit pu me le prouver; vous y détaillez parfaitement bien tous les avantages d'une excellente éducation; vous démontrez à merveille qu'on n'a point encore ni assez réfléchi, ni assez médité sur cet important sujet; vous louez mon projet,

mes intentions, etc, et puis tout-à-coup vous finissez par cette question : *Mais, au vrai, croyez-vous que l'éducation puisse déraciner nos vices, nous donner des vertus........ et qu'enfin, elle soit réellement bonne à quelque chose?* J'ai témoigné en effet que je le croyois, par tous les sacrifices que j'ai faits pour élever mes enfans ; mais d'ailleurs lisez l'histoire, elle vous prouvera que non-seulement l'Éducation peut perfectionner les vertus, mais qu'elle sait encore, sans en trouver le germe dans les cœurs, inspirer à son gré les passions les plus violentes. C'est l'Éducation qui fit des Lacédémoniens des hommes si extraordinaires ; c'est elle, dont le pouvoir impérieux parvint à déraciner de leurs ames les sentimens les plus doux, pour y substituer les passions les moins naturelles ; et c'est elle seule enfin, qui peut rendre la patrie plus chère qu'une épouse et que des enfans. Songez à la profondeur des traces que laissent dans notre imagination les impressions que nous recevons dans notre enfance et dans

notre première jeunesse : si la raison et le développement entier de l'esprit ne peuvent, par la suite, détruire parfaitement les préjugés les plus absurdes donnés par l'Education, combien seront solides des principes fondés sur la vérité, et que chaque réflexion doit affermir encore ! Mais je conviens cependant que l'influence de l'Education s'affoiblit et même se dissipe, si l'Elève quitte trop tôt son instituteur, s'il s'en trouve entièrement séparé durant la première jeunesse, et sur-tout si, privé de conseils et de guide, des événemens funestes le placent dans un cercle vicieux, et qu'il se trouve de toutes parts entouré de mauvais exemples......

Le point essentiel est donc de savoir bien positivement quels sont les premiers principes qu'il est le plus important de graver d'abord dans la tête des enfans; et je crois qu'il faut commencer par leur inspirer uu profond mépris pour toute personne qui n'a pas le courage d'exécuter une résolution sérieusement prise. Enseignez-leur que non-seulement il

faut être, avec les autres, religieux observateur de sa parole; mais aussi, qu'il est presque également honteux de manquer aux engagemens qu'on a pris avec soi-même. La foiblesse a mille fois plus d'inconvéniens que l'entêtement; on peut estimer l'homme opiniâtre; il est impossible de ne pas mépriser l'homme foible. Si vous ne donnez à votre élève de la force, de l'empire sur lui-même, tout ce que vous ferez d'ailleurs sera superflu; et les premiers six mois qu'il passera loin de vous, vous enlèveront, peut-être sans retour, tout le fruit que vous attendiez de dix-huit ans de soins et de travaux. Mais, me direz-vous, *la force* peut-elle se donner? Oui, sans doute, et plus facilement que toute autre vertu, car elle ne tient qu'à l'habitude. Accoutumez votre élève à ne jamais rien promettre légèrement, mais à tenir scrupuleusement le moindre engagement; présentez-lui quelques tentations dont peu à peu vous augmenterez l'attrait à mesure qu'il se perfectionnera: s'il y succombe et manque à sa parole, mon-

trez autant de surprise que d'indignation; rappelez-lui bien que, s'il n'étoit pas un enfant, il seroit déshonoré; faites-lui sentir tout le poids du mépris, et ajoutez toujours à ces humiliations des punitions que chaque récidive doit rendre plus graves. Donnez-lui l'exemple de ce que vous exigez; que votre plus légère promesse soit inviolable et sacrée; enfin, lorsqu'il vous prouve qu'il a réellement de l'empire sur lui-même, louez-le, mais modérément; car rien n'est plus dangereux que de trop exalter une action prescrite par le devoir : en témoigner de l'admiration, c'est presque en dispenser pour une autre occasion. Quand Théodore me montre de la fermeté, j'ai l'air de la plus grande satisfaction pour toutes les autres vertus qu'il annonce, je parois l'aimer davantage; pour celle-ci seulement, j'affecte de croire qu'il ne mérite plus d'être regardé comme un enfant; je le récompense en égards, en considération; je lui confie quelque secret; je l'accoutume à sentir tout le prix de l'estime, et je lui fais comprendre que

les droits qu'elle assure sont plus puissans encore que ceux de l'amitié même.

Théodore, comme tous les enfans, est naturellement très-gourmand. Madame d'Almane donna il y a quelques jours à sa fille une bonbonnière; Théodore aussitôt en desira une. Je lui représentai qu'il n'avoit pas la sobriété de sa sœur, et que je ne pouvois, par cette raison, lui faire le même présent, parce que tous les bonbons seroient mangés en un quart-d'heure. = Mais si je promettois, ainsi qu'Adèle, de les garder plusieurs jours?...... = Réfléchissez mûrement avant de faire cette promesse; et quand vous m'assurerez, après y avoir bien pensé, que vous êtes capable de cet effort, je vous croirai et je vous donnerai la bonbonnière. Le jour même de ce dialogue, Théodore, à dîner, demanda la permission de prendre une praline, un des bonbons qu'il aime le mieux, et au lieu de la manger, il l'enveloppa très-gravement dans du papier et la mit dans sa poche; le soir, après souper, il s'approcha de moi, et avec un orgueil inex-

primable me présenta sa praline, en me disant : *elle est bien entière.* Au même instant, j'ai été chercher une jolie bonbonnière dans laquelle j'ai mis douze pastilles, et je l'ai donnée à Théodore, en exigeant sa parole de n'en manger que trois par jour, ce qui a été exécuté avec la plus exacte fidélité. Ce seul exemple vous donnera une idée de la manière qu'on peut prendre pour mettre les enfans aux prises avec leurs passions, et leur apprendre à en triompher : le succès de ces expériences, souvent répétées, est absolument infaillible.

Vous me demandez si j'enseignerai le latin à mon fils ; je crois cette connoissance très-utile, mais non pas indispensable, comme elle l'étoit il y a cent cinquante ans. On ne pouvoit alors avoir une idée du *beau* dans tous les genres, qu'en apprenant les langues grecque et latine ; et aujourd'hui, celui qui sait parfaitement le français, l'anglais et l'italien, a certainement la connoissance d'une quantité d'ouvrages supérieurs, au moins égale à celle que l'antiquité

peut offrir. Milton, le Tasse, le Dante et l'Arioste réunis, valent peut-être Homère et Virgile; mais sûrement Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, Shakespear, etc. ont produit autant de chefs-d'œuvre que Sophocle et Euripide; et Molière a surpassé Plaute et Térence. Les fables de Phèdre sont-elles meilleures que celles de La Fontaine? Les poésies de Boileau, de Jean-Baptiste Rousseau, de Gresset, de Voltaire, de madame des Houlières, de Pope, de Swift, de Prior, de Tompson, de Pétrarque, sont-elles inférieures à celles d'Horace, de Tibulle, de Catulle et d'Ovide? Les ouvrages philosophiques de Cicéron, de Sénèque, de Marc-Aurèle, d'Epictète, contiennent en général des principes d'une sublimité qu'on ne sauroit trop admirer; mais les écrits de Fénélon, de Montesquieu, d'Adisson, etc. sont-ils moins éloquens, ont-ils moins de profondeur? A l'égard des ouvrages de sciences, la comparaison seroit encore plus avantageuse aux modernes; je pourrois parler de plusieurs auteurs vivans, aussi illustres que ceux

que j'ai cités; mais cette dissertation n'est déjà que trop longue, et pour en revenir à mon fils, mon intention est assurément de lui apprendre le latin. Il est vrai que je ne commencerai à le lui enseigner que lorsqu'il aura douze ou treize ans; d'ici-là, cette étude ne pourroit servir qu'à l'ennuyer; et quand sa raison sera un peu développée, il saura facilement et sans chagrin, en dix-huit mois, ce qu'on n'auroit pu lui apprendre plutôt en six ans, qu'à force de menaces et de punitions (*). Pour le présent, je me borne à lui enseigner, par l'usage seulement, les langues suivantes; il parle déjà parfaitement l'anglais, et sait demander en allemand toutes les choses nécessaires. Il a un laquais saxon qui ne lui parle jamais français; ainsi, il saura de l'allemand tout ce qu'il en faut pour un militaire. La littérature allemande n'est véritable-

(*) Pascal fut élevé de cette manière; son père ne voulut pas qu'il commençât l'étude de la langue latine avant l'âge de 13 ans. (*Vie de Pascal, écrite par madame Perrier, sa sœur.*)

ment intéressante que depuis quarante ans : les auteurs modernes, Klopstok, Haller, Gesner, Gellert, Lessing, Goethe, etc. l'ont enrichie d'ouvrages immortels; mais comme elle a peu d'étendue, et qu'il n'est guère possible de savoir parfaitement plus de deux ou trois langues outre la sienne, j'ai donné la préférence à l'anglais et à l'italien, que mes enfans commenceront à apprendre dans six mois; et dans cinq ans, ils pourront lire les ouvrages de ces deux langues avec autant de facilité que le français.

Adieu, mon cher Vicomte; vous voulez que je vous rende compte de mes occupations; faites-moi part aussi de vos plaisirs et de tout ce qui vous intéresse, et mandez-moi si votre brouillerie avec madame de Gerville est bien *solide;* vous savez que je n'en serois pas fâché, car je ne lui pardonnerai jamais le chagrin qu'elle a causé à votre femme.

## LETTRE XVII.

*Réponse du Vicomte.*

Je vous le répète, mon cher Baron, votre plan d'éducation me paroît excellent; et malgré la légèreté que vous me reprochez, je crois que je persisterai dans cette opinion. D'après les détails que vous me faites dans vos premières lettres, je suis bien persuadé que si votre fils a de l'esprit et du génie, vous en ferez un grand homme; cependant, permettez-moi de vous dire que j'ai cru remarquer quelques contrariétés dans vos principes. Vous êtes convaincu que le bonheur consiste dans la paix de l'ame, et que des passions vives, même satisfaites, ne peuvent y conduire; et malgré cette opinion, tous vos soins ne tendent qu'à élever l'ame de votre disciple, qu'à l'échauffer, à exalter sa tête et enflammer son imagination; vous voulez attiser vous-même ce feu qui mène à l'héroïsme; vous y parviendrez;

mais, ne vaut-il pas mieux faire un homme heureux qu'un grand homme? Seroit-ce la vanité qui vous feroit préférer pour lui des qualités éclatantes et dangereuses, à des vertus obscures et douces qui assureroient le repos et la félicité de sa vie? Je ne le crois pas, et sans doute vous m'expliquerez ce que j'ai mal compris, ou ce que vous ne m'avez point assez détaillé. Votre premier devoir, votre seul but doit être de travailler au bonheur de votre enfant : il a déjà reçu de la nature et de la fortune tous les avantages qu'elles peuvent donner; que vos soins et vos réflexions y ajoutent encore tout ce qu'il a droit d'attendre d'un père qui s'est sacrifié pour lui. . . . . . . . . . .

Vous voulez donc savoir si je suis *bien solidement* brouillé avec madame de Gerville; mais.... je l'espère; cependant, je n'en répondrois pas. Elle m'étoit insupportable; depuis long-temps nous ne nous aimions ni l'un ni l'autre, et nous avions même découvert que nous ne nous étions jamais aimés; mais ses talens pour l'intrigue m'étoient utiles quelquefois;

et comme notre rupture a produit un mauvais effet pour elle, et lui a fait perdre l'espèce de considération qu'elle avoit, j'imagine qu'elle desire déjà une réconciliation; et dans ce cas, je sens bien que je ne pourrai me défendre de lui en accorder du moins l'apparence. Je l'ai rencontrée il y a deux jours dans une maison; en me voyant, elle a joué l'*émotion* d'une si parfaite manière, que tout le monde en a été la dupe, excepté moi; mais vous conviendrez qu'il faudra bien se rendre à ces avances indirectes, si elle les réitère. Une seule chose cependant me fera balancer; c'est la certitude de causer à madame de Limours une peine très-vive, si j'en juge par la joie que lui a fait éprouver la nouvelle de cette brouillerie, qu'elle n'a sue qu'avant-hier. Au reste, pourquoi s'avise-t-elle d'être jalouse? en a-t-elle le droit, d'après la manière dont nous avons toujours vécu ensemble? Je suis, ainsi que vous, convaincu de la parfaite honnêteté de madame de Limours; mais vous savez avec quelle indifférence elle m'a toujours traité: je

n'ignore pas que les femmes n'ont pas besoin d'un sentiment bien vif pour se livrer à la jalousie; mais aussi, il nous est permis de ne pas leur passer ce petit caprice.

Adieu, mon cher Baron; écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez; et soyez bien sûr que tous les plaisirs que vous avez sacrifiés, et qui me restent, ne valent pas pour moi celui de m'entretenir avec vous.

---

## LETTRE XVIII.

### *Réponse du Baron.*

OUI, mon ami, le bonheur de mon fils est *mon premier devoir et mon seul but*; cet intérêt cher et sacré est le seul qui m'anime; je vais satisfaire votre amitié, et je me flatte éclaircir vos doutes. Je suis persuadé qu'un homme froid ou borné n'est jamais parfaitement heureux; il n'est pas à plaindre, puisqu'il n'a pas d'idée d'un bonheur plus grand; mais il n'en est pas moins vrai que son état n'est qu'une végétation ennuyeuse, uniforme et privée de ces jouissances vives et multipliées, réservées à l'homme que son ame et son esprit lui rendent supérieur. Ce sont bien moins nos sensations qui nous rendent heureux, que nos idées et nos réflexions; durant le sommeil, les songes ont le pouvoir de nous affecter physiquement, autant et souvent davantage que ne le pourroit faire la réalité; mais

remarquez que c'est particulièrement la terreur qui, dans les rêves, produit les plus fortes impressions, parce que la stupidité rend sur-tout susceptible de ce mouvement, tandis que les choses agréables ne l'affectent que médiocrement. Des songes vous ont sûrement représenté mille fois des palais enchantés, des trésors trouvés, etc. toutes ces choses vous ont-elles ravi, ou vous ont-elles seulement causé le plaisir que vous éprouvez à la première représentation d'un opéra? Non, sûrement. Pourquoi? C'est que, dans votre sommeil, votre imagination étoit sans activité; et que vous n'aviez ni votre esprit ni la faculté de réfléchir. On dit tous les jours : *Le bonheur est dans l'opinion, ainsi celui qui se croit heureux, l'est donc en effet.* Le sauvage, réduit à vivre dans un désert, sans société, sans plaisirs, sans idées, est donc aussi heureux que le sage éclairé, dont la vie est enchantée par l'amitié, la bienfaisance et l'étude? Il seroit absurde de le croire et de le soutenir. Le bonheur, comme je l'ai

déja dit, est offert à toute ame honnête et raisonnable; mais il n'est réservé, aussi parfait qu'il peut l'être, qu'à une très-petite classe d'hommes; et pour cette classe même, il est encore difficile à trouver; c'est qu'un seul chemin y conduit, et que la diversité d'opinions, les préjugés et les faux systêmes font presque toujours prendre la route opposée. Sans chaleur, sans activité, point de bonheur; le philosophe dans sa retraite, détrompé, désabusé de tout, n'est heureux que par ces deux principes; il réfléchit profondément, il est occupé d'une manière forte; la sagesse a tempéré ses goûts, et n'a point affoibli sa sensibilité; mais s'il n'avoit point éprouvé ces passions qu'il a su vaincre, ou si son ame eût été privée de l'énergie qui peut en rendre susceptible, il n'auroit qu'une connoissance imparfaite du cœur humain; il ne goûteroit pas la plus douce de toutes les jouissances, celle que nous offrent la paix et le repos, après un combat glorieux et opiniâtre; enfin, il ne seroit ni philosophe, ni sage, ni

faitement heureux. Le voilà donc, cet état de bonheur que je conçois, lorsqu'après une jeunesse impétueuse, après avoir connu tous les transports que peuvent inspirer la gloire, l'ambition et l'amour, l'âge et le temps modérant enfin cette ivresse et cet enthousiasme d'un cœur neuf, ardent et sensible, on goûte avec délice la tranquillité qui succède à tant d'agitations. C'est ainsi que le voyageur, emporté loin de sa patrie par l'intérêt et la curiosité, à travers les écueils et les dangers, se fatigue, s'amuse et s'instruit, fortifie son courage, et parcourt avec plaisir tant de pays nouveaux pour lui; enfin, de retour au port, il bénit le jour qui l'y ramène; il trouve un charme inexprimable à conter ses longs voyages; il en garde un souvenir agréable; mais il ne voudroit pas les recommencer. Il faut une ame vertueuse pour trouver, après le calme des passions, cette paix si précieuse et si chère. Celui qui s'est laissé entraîner à de véritables égaremens, ne doit point l'attendre; son ame épuisée

et flétrie ne connoîtra que le remords : inaccessible aux émotions douces, aux tendres sentimens de l'humanité, il gémira vainement de la perte de ses jouissances ; rien ne pourra les remplacer ; il deviendra misanthrope ; sa haine et son fiel s'étendront sur la nature entière ; et consumé de regrets, de dégoûts et de désespoir, peut-être avancera-t-il lui-même le terme de sa vie déplorable. Mais, me direz-vous, vous voulez une grande énergie, et vous voulez qu'elle n'égare jamais ! cela est-il possible?.... Oui, sans doute ; et voilà l'ouvrage d'une excellente éducation, ouvrage qui consiste à savoir donner à son élève un grand fond de religion, de l'empire sur lui-même, et à lui inspirer le desir de se distinguer, et l'amour de la gloire. Ces idées, fortement gravées dans une tête jeune et vive, formeront la base de toute sa conduite ; l'amour, loin de l'avilir, ne pourra qu'élever son ame et ajouter à sa délicatesse ; l'ambition ne lui fera jamais faire de bassesses. Brûlant d'illustrer son nom, il regardera le monde

entier comme son juge, il sacrifiera facilement, s'il le faut, ses penchans, ses plaisirs, à ce desir dominant de mériter et d'obtenir une réputation éclatante (*): peut-être ne sera-t-il d'abord vertueux que par systême et par vanité; mais il le deviendra dans la suite par habitude et par inclination. On confond aujourd'hui toutes les idées: n'avez-vous pas vu, à la cour, donner le nom d'ambitieux à des gens qui n'étoient sûrement conduits que par l'intérêt le plus bas et le plus vil? L'avarice et la cupidité, voilà le mobile secret et honteux d'une partie des courtisans de notre siècle. La véritable ambition fait les héros et les grands hommes; elle méprise l'argent et dédaigne même les honneurs, s'ils ne sont pas la récompense des actions et du mé-

(*) Si son premier choix est légitime et vertueux, c'est-à-dire, si la tendresse et la prévoyance d'un bon père le dirigent, ce qui est beaucoup plus facile qu'on ne le croit, lorsque les parens ne sont guidés ni par la cupidité, ni par l'ambition.

rite; elle travaille pour la gloire, pour la postérité; et dans l'âge où l'on n'aime pas encore la vertu pour elle-même, elle conduit à ces sacrifices étonnans, à ces actions inouies, dont l'histoire consacre à jamais la mémoire. Ainsi donc, si vous voulez faire de votre élève un homme distingué, *exaltez sa tête*, *échauffez son imagination* (*); mais s'il est absolument borné, ou s'il est né sombre, farouche, s'il annonce de la bizarrerie, de la férocité, gardez-vous bien de suivre cette méthode; vous ne feriez qu'un extravagant ou qu'un monstre. Par exemple, l'éducation du dernier Czar (**), qui ne tendoit qu'à lui inspirer des idées militaires, eût pu faire un conquérant d'un souverain né avec du courage et de l'esprit, et ne servit qu'à rendre ce prince plus ridicule et plus in-

---

(*) Et si vous voulez qu'une jeune personne devienne une femme vertueuse, faites tout le contraire, *refroidissez sa tête et son imagination*.

(**) C'est-à-dire, aujourd'hui le père de l'avant-dernier czar.

sensé. Il falloit à ce fameux roi de Suède, Charles XII, dont la valeur a rendu les folies si brillantes, une tête moins ardente, ou plus de génie : s'il eût eu moins d'enthousiasme, son nom ne seroit pas aussi célèbre, mais seroit beaucoup plus solidement grand. Il faut donc (si l'on peut parler ainsi) *assortir l'éducation* au caractère et à l'esprit de son élève ; ne songer qu'à adoucir ses mœurs et à refroidir sa tête, s'il est absolument borné, et n'enflammer son imagination qu'en proportion du mérite et des talens qu'on peut lui prévoir : voilà le point délicat et difficile, et qui demande véritablement du discernement et une observation continuelle. Au reste, on peut devenir un grand homme sans être doué d'un esprit et d'un génie supérieur, pourvu qu'on ait du courage, de l'élévation, un jugement sain et une tête bien organisée. Je le répète, je crois qu'un jeune homme a besoin, pour réussir, d'un grand degré d'exaltation, lorsque par sa naissance et sa fortune, il doit jouer un rôle dans le monde ; sur-tout s'il se destine

à l'état militaire ; sans enthousiasme on ne devient point un héros, car l'enthousiasme est le vrai génie des batailles ; c'est au champ d'honneur qu'il se communique et qu'il fait des prodiges. On loue beaucoup de nos jours, *le courage froid et tranquille* ; j'avoue que je ne le conçois guère à la tête d'une armée, et que je n'en attendrai jamais de victoire éclatante. Duguesclin, Bayard, Henri IV, Crillon, le Grand Condé, et tous nos anciens preux, n'avoient point du tout un *courage froid et tranquille* ; ils étoient au contraire bouillans d'ardeur, et se battoient comme des lions. Lorsque notre grand Henri, au milieu de la mêlée, crioit à ses amis qui l'entouroient : *ne m'offusquez pas, je veux paroître*, croyez-vous qu'il eût un *courage froid ?* Le calme et les réflexions philosophiques ne sont certainement pas très-utiles lorsqu'il faut, sans nul ressentiment, attaquer, sabrer, poursuivre, égorger des gens qui ne nous ont fait aucun mal. Comme cette lettre n'est déjà que trop longue, je vous expliquerai dans une

autre la manière dont je crois qu'on doit étudier un enfant, et à quel âge on peut commencer à juger de ce qu'il fera par la suite.

Je vois avec peine, mon cher Vicomte, que vous allez renouer avec madame de Gerville; vous savez que votre femme sera véritablement affligée de ce raccommodement, et vous ne pouvez lui sacrifier une liaison déjà rompue et qui est si peu nécessaire au bonheur de votre vie!.... Ainsi, l'habitude a sur vous autant d'empire qu'en pourroit avoir la passion la plus violente! Combien il est donc important de n'en prendre que de bonnes! Adieu, mon cher Vicomte; je ne veux pas là-dessus me permettre plus de réflexions, car je sens qu'elles seroient toutes à vos dépens.

---

## LETTRE XIX.

*Du même au même.*

VOTRE dernière lettre détruit si bien les craintes que je pouvois avoir de vous ennuyer quelquefois par des détails toujours relatifs à l'éducation, que je ne vous ferai plus d'apologie à cet égard. Je vous ai déjà montré de quelle importance il étoit d'avoir une parfaite connoissance du caractère, des inclinations, et de l'étendue de l'esprit de son élève, afin de corriger les défauts qu'il a reçus de la nature, et afin d'être en état de prévoir, au moins à-peu-près, jusqu'à quel point de mérite il peut parvenir. A présent je vais vous détailler les moyens par lesquels on peut acquérir cette connoissance; il est nécessaire d'abord d'étudier l'enfant aussi-tôt qu'il commence à parler; s'il ne témoignoit aucun attachement aux gens qui le soignent; s'il étoit taciturne, indolent, il

offriroit bien peu de motifs d'espérance ; mais on doit beaucoup attendre d'un enfant qui montre de la sensibilité, et un goût vif pour les amusemens qu'on lui procure. Suivez-le dans ses jeux ; s'il y porte de l'ardeur, de la constance ; s'il ne s'en dégoûte pas facilement ; soyez sûr, si vous vous y prenez bien, que vous lui trouverez un jour de l'application, et que vous lui inspirerez aisément le goût de l'étude. Quand il aura cinq ans, faites-le causer souvent, non pour l'instruire, mais pour le connoître ; faites-lui des questions ; gardez-vous bien qu'il puisse soupçonner votre intention, car il ne vous répondroit pas naïvement ; ayez l'air de ne songer qu'à faire la conversation ; écoutez négligemment en apparence ce qu'il vous dira, et à travers tout son enfantillage, vous découvrirez sans peine s'il a quelque suite dans les idées, et s'il doit avoir de la justesse dans l'esprit ; enfin, comme dit Montaigne, en parlant d'un instituteur :

« Je ne veux pas qu'il invente et parle » seul, je veux qu'il écoute son disciple

» parler à son tour.... Il est bon qu'il le
» fasse trotter devant lui, pour juger de
» son train ».

Je n'ai guères vu d'enfant né avec de l'esprit, qui ne se plût à comparer les choses nouvelles qui le frappent, à celles qu'il connoissoit déjà; quelque minutieuses que puissent être ces comparaisons, si elles sont justes, elles annoncent infailliblement de l'imagination et de l'esprit. Presque tous les enfans sont naturellement bavards; ce défaut, suivant la manière dont il se manifeste, prouve également, ou qu'ils auront de l'esprit, ou qu'ils en manqueront; un enfant que la timidité même ne peut empêcher de parler, qui s'entretient sans choix avec tout le monde, et qui n'écoute jamais, sera vraisemblablement un jour aussi médiocre qu'il est importun; mais celui qui n'aime à parler qu'avec les personnes qui ont sa confiance, celui qui se tait devant les étrangers, qui ne bavarde qu'avec ses parens et ses compagnons, et qui trouve en même-temps un grand plaisir à écouter les autres, cet enfant

aura certainement beaucoup d'esprit; et enfin, je crois qu'après avoir fait toutes ces différentes observations, si l'on n'a jamais quitté son élève, et si le développement de la raison de l'enfant n'a pas été retardé par des maladies, ou par la foiblesse de sa constitution, on peut, lorsqu'il a six ou sept ans, commencer à porter un jugement presque certain sur l'esprit et le caractère qu'il aura.

Rousseau a dit fort éloquemment que l'homme naît essentiellement bon, et qu'entièrement livré à lui-même, il le seroit toujours, &c. Je crois cette idée fausse; l'homme *livré à lui-même* seroit nécessairement vindicatif, et par conséquent il n'auroit ni grandeur d'ame ni générosité. Montaigne est d'un sentiment bien opposé à celui de Rousseau, lorsqu'il dit: « Nature a, ce crains-je,
» elle-même attaché à l'homme quelque
» instinct d'inhumanité; nul ne prend
» son ébat à voir des bêtes s'entre-jouer
» et caresser, et nul ne faut de le prendre
» à les voir s'entre-déchirer et démem-

» brer ». Ce n'est point parce que l'homme est cruel, c'est au contraire parce qu'il est pitoyable : il veut être ému, et pour échapper à l'ennui, il recherche des agitations violentes. Voilà ce qui conduit le peuple aux exécutions publiques, et ce qui nous guide à la tragédie ; si nous étions insensibles, nous n'irions pas. L'homme naît avec des défauts et des vices, mais il naît sensible ; si la nature forme rarement un cœur tendre et passionné, du moins jamais elle n'en produit d'absolument impitoyable. Il n'y a point d'exemple qu'un enfant auquel on a donné une nouvelle nourrice, n'ait pas vivement regretté et pleuré la première ; ainsi, dès que ce germe de sensibilité se trouve dans tous les hommes, celui qui, sans avoir un vice particulier d'organisation ou la tête dérangée, devient dur et cruel, cet infortuné est évidemment corrompu par l'éducation. Enfin, une réflexion bien consolante pour les instituteurs, c'est que tout ce que les enfans annoncent de mauvaises qualités peut n'être d'aucune conséquence pour l'ave-

nir, parce qu'une bonne éducation peut les rectifier, tandis qu'au contraire, par la même raison, on doit entièrement compter sur toutes les vertus qu'ils promettent.

---

## LETTRE XX.

*Du même au même.*

Vous me demandez, mon cher Vicomte, comment je m'y prendrai pour donner à mon fils un vrai courage, qualité si nécessaire à tous les hommes, et sur-tout à un militaire ! L'habitude familiarise avec les choses les plus effrayantes et les plus dangereuses ; si l'usage du feu, nous étoit inconnu, si nous en voyions pour la première fois, à quel point ne serions-nous pas épouvantés de ses qualités destructives, en apprenant qu'une seule étincelle suffit pour embraser et détruire une ville entière ; quelles précautions nous prendrions pour en conserver dans nos maisons ! et quelle terreur nous causeroit un tison enflammé roulant sur un plancher, ou une bougie allumée, sur une table de bois, couverte de papiers ! Tout cela cependant n'inspire de frayeur à personne, parce que

l'usage en est trop habituel; tandis que nous en éprouvons de très-vives pour mille autres choses infiniment moins dangereuses. Par exemple, presque toutes les femmes ont une horreur invincible pour les araignées, les crapauds, les couleuvres, etc., et la vue de ces insectes ne fait nulle impression sur la paysanne la plus timide, parce qu'elle est accoutumée à les rencontrer souvent. Les pays où l'on a le moins de peur du tonnerre, sont précisément ceux où il cause le plus d'accidens. Je me souviens qu'en allant de Rome à Naples, je couchai dans un couvent où le tonnerre tombe presque régulièrement deux ou trois fois par an; le soir même il y eut un orage affreux, et je remarquai que tous ces moines ne paroissoient pas y faire plus d'attention que s'ils eussent été totalement sourds. J'ai vu tous les environs du Vésuve dépouillés de verdure et couverts de lave, traces effrayantes et mémorables du plus terrible des fléaux; eh bien! sur cette même lave, j'ai vu une infinité de maisons exactement au pied du Vésuve, et

touchant cette montagne formidable qui porte la mort dans son sein ! Les propriétaires de ces terres foulent aux pieds les cendres des malheureux habitans de Pompéïa, ils ont sous les yeux les tristes débris de leur ville détruite et ensevelie, et cependant ils sont encore eux-mêmes plus près du Vésuve ! .... D'après toutes ces réflexions, j'ai donc tâché, autant qu'il est possible, de familiariser mes enfans avec toutes les choses qui peuvent naturellement inspirer du dégoût et de la frayeur. Dans leur première enfance on les accoutumoit à voir et même à toucher des grenouilles, des araignées et des souris ; il ne falloit pour cela que leur en donner l'exemple, aussi-tôt ils vouloient en avoir, en élever, et j'ai vu Adèle pleurer la mort de sa grenouille favorite avec autant d'amertume que si elle eut perdu le plus charmant serin du monde. Lorsqu'il tonnoit, tout le monde, autour d'eux, s'écrioit en regardant les nuages et les éclairs ; *ah ! le beau spectacle !* et les enfans alloient s'asseoir devant les fenêtres pour con-

templer le beau spectacle, et s'en amusoient véritablement. Depuis que je suis ici, j'ai fait placer dans un corridor, qu'Adèle et Théodore traversent sans cesse, une grande armoire vitrée à travers laquelle on voit un squelette et quelques pièces d'anatomie; mais je n'ai pas voulu que mes enfans vissent cet objet sans quelques préparations que j'ai jugées nécessaires pour empêcher qu'ils n'en fussent frappés, car une première impression fâcheuse est toujours difficile à détruire; voici donc comment je m'y suis pris. Un jour à dîner j'ai dit tout haut que j'avois mis en ordre les différentes pièces d'anatomie qu'on m'avoit envoyées de Paris; là-dessus M. d'Aimeri, auquel nous avions fait sa leçon, prit la parole pour dire que l'étude de l'anatomie étoit bien intéressante et bien curieuse; il ajouta qu'il avoit eu pour cette science une telle passion, que, pendant deux ans, sa *chambre à coucher avoit été entièrement remplie de squelettes*; alors les enfans demandèrent ce que c'étoit que l'anatomie et des squelettes;

après une courte explication, Adèle dit qu'un squelette devoit être une bien vilaine chose : « Pas plus laide, reprit » madame d'Almane, que mille autres; » par exemple, que le magot de la » Chine que vous avez dans votre cabi- » binet. » Alors, sans s'appesantir davantage là-dessus, on changea de conversation. Après le dîner, on me demanda à voir mon armoire; nous fûmes dans le corridor; mes enfans y vinrent aussi d'eux-mêmes, et ne témoignèrent, en voyant le squelette, ni surprise, ni dégoût. Depuis ce moment, ils passent continuellement dans ce corridor sans imaginer seulement qu'on puisse avoir la moindre frayeur d'un squelette.

Très-souvent, devant eux, je conte des histoires de voyageurs, pour lesquelles les enfans ont un goût particulier; je fais de superbes descriptions de tempêtes, de manière à exciter beaucoup plus la curiosité que la crainte; j'ajoute que les naufrages mêmes ne sont jamais véritablement dangereux pour ceux qui savent nager, et Théodore dit qu'il veut

apprendre à nager, et qu'il seroit bien fâché, quand il fera un voyage sur mer, s'il ne voyoit pas une tempête. Il n'est pas possible de cacher aux enfans les dangers qui environnent l'homme presque à chaque pas de sa carrière ; le mensonge ne peut jamais être utile, et si votre élève découvre que vous lui avez déguisé la vérité dans une seule occasion, vous perdrez sa confiance sans retour. Je veux donc que mon fils sache qu'on peut se noyer sur mer, qu'on est tué à la guerre, etc. ; mais je desire du moins qu'il n'envisage aucune sorte de danger avec l'exagération que donnent la crainte et une imagination frappée : quand on ne voit jamais le péril plus grand qu'il ne l'est en effet, on trouve en soi toutes les ressources qui peuvent en tirer. Tout homme que l'éducation n'aura pas gâté, aura cette espèce de courage qu'il reçut avec la vie, comme un instinct nécessaire à sa conservation ; le lâche qui perd la tête et la raison dans le danger, n'est qu'un être dégradé et corrompu ; la nature donna donc à votre élève tout le

courage et toute la présence d'esprit dont il aura besoin pour se défendre si on l'attaque ; eh bien ! vous, donnez-lui de la générosité, et il défendra son semblable; donnez-lui de l'honneur, et il défendra sa patrie. Locke a dit, et Rousseau après lui, qu'il ne faut, en aucune manière, plaindre les enfans quand ils tombent ou se blessent : cette méthode, suivant moi, n'est bonne que jusqu'à trois ou quatre ans; à cette époque elle demande des adoucissemens, sans quoi l'on risqueroit d'endurcir le cœur des enfans et de le fermer pour jamais à la pitié. Ainsi je pense que lorsqu'ils souffrent on doit les plaindre, s'ils ne se plaignent pas, en louant le courage qu'ils témoignent; mais s'ils crient ou s'ils pleurent, parroissez sans pitié, et persuadez-leur que le mépris étouffe en vous la compassion.

Comme dans tout le reste, il faut à cet égard que la leçon soit appuyée par votre exemple; si vous ne pouvez supporter une migraine ou un accès de fièvre sans parler de votre souffrance

vingt fois par jour, tout ce que vous direz sur le courage fera peu d'impression sur votre élève. Madame d'Almane a donné à ses enfans, il y a quatre jours, une leçon sur ce sujet, qui vaut mieux mille fois que tous les sermons du monde. Vous aimez madame d'Almane et tous les détails qui peignent sa tendresse passionnée pour ses enfans, ainsi dans mon récit, je n'omettrai aucune des circonstances de cette scène qui fut véritablement aussi effrayante que touchante. M. d'Aimeri, madame de Valmont et son fils étoient chez moi depuis quelques jours; après le dîner nous étions tous dans le salon; madame d'Almane, assise à côté de madame de Valmont sur un canapé, tenoit Adèle sur ses genoux, lorsque Théodore voulant avoir sa part des caresses de sa mère, se glisse doucement derrière elle, et lui saisit brusquement un bras qu'il tire à lui: au même moment un jet de sang, élancé du bras de madame d'Almane, couvre le visage et la robe d'Adèle, qui, à cette vue, pousse un cri affreux et tombe évanouie

sur le sein de sa mère. Le pauvre Théodore, baigné de larmes, se précipite à genoux; nous courons tous à madame d'Almane, qui s'écrioit; *Adèle, Adèle, c'est Adèle qu'il faut secourir*, et elle refusoit de me donner son bras, en répétant toujours, d'un air égaré, *Adèle, Adèle!* Le fait est, que sans en rien dire à personne, elle s'étoit fait saigner le matin, et que Théodore, en lui saisissant et lui étendant le bras, avoit dénoué la ligature et causé cet accident; cependant madame de Valmont s'empara d'Adèle, et M. d'Aimeri et moi nous rattachâmes la bande du bras de madame d'Almane, non sans peine, car elle avoit perdu la tête: pâle et tremblante, agitée des mouvemens convulsifs les plus effrayans, les yeux fixement attachés sur sa fille, elle ne remarquait ni les soins que nous lui rendions, ni même Théodore toujours sanglottant à ses pieds et serrant étroitement ses genoux. Enfin, Adèle recouvre l'usage de ses sens, ouvre les yeux et appelle sa mère, qui aussi-tôt vole vers elle, la reprend dans ses bras et l'embrasse

mille fois en versant un déluge de pleurs ; nous entourons tous la mère et l'enfant, et nous écoutions leur entretien avec autant d'attendrissement que de plaisir, lorsque tout-à-coup remarquant que Théodore n'étoit point dans notre groupe, je tourne la tête et je le vois seul à la place que sa mère venoit de quitter, non plus à genoux et en pleurs, mais debout, immobile, les yeux secs, et avec un visage sur lequel l'embarras, la tristesse et le dépit se peignoient également ; son cœur, jusqu'alors si pur et si paisible, recevoit dans cet instant les premières et funestes impressions de la jalousie et de l'envie. Ce n'est déjà plus cet enfant plein d'innocence et de candeur, si doux, si ouvert, si sensible ; l'injustice, la dissimulation ( la haine peut-être ! ) viennent d'entrer à-la-fois dans son ame, et si elles n'en sont promptement bannies, elles y prendront de profondes racines !.... Sans perdre un moment, je me penchai vers l'oreille de madame d'Almane, et je lui fis comprendre aisément, en deux mots, le sujet de mes

craintes ; aussi-tôt elle pria toute la compagnie de la laisser seule, et lorsque tout le monde fut retiré, elle s'approcha de Théodore, et sans paroître remarquer son trouble et sa confusion, elle l'embrassa tendrement et le fit asseoir à côté d'elle; alors mettant les mains de ses deux enfans dans les siennes et s'adressant à moi : N'est-il pas vrai, mon ami, dit-elle, que je suis une heureuse mère, et bien véritablement aimée !.... Mon pauvre Théodore, tout ce qu'il a souffert !.... mais reprends ta gaîté, cher enfant, ajouta-t-elle en le baisant, ta mère et ta sœur se portent bien maintenant. A ces mots Théodore, triste encore, mais attendri, se penche sur l'épaule de sa mère, et regarde sa sœur avec des yeux remplis de larmes, qu'il baisse aussi-tôt en soupirant.... Et toi, ma fille, continue madame d'Almane, j'espère que lorsque tu seras moins enfant, dans un an par exemple, tu sauras, comme ton frère, réunir le courage à la sensibilité.... Ici Théodore lève la tête, et d'un air surpris regarde sa mère, comme cherchant à pé-

nétrer si elle parle sérieusement ; ensuite il l'embrasse avec transport, et ses pleurs redoublent..... Il est vrai, ajoutai-je en riant, qu'on reproche depuis long-temps aux femmes cette facilité qu'elles ont de s'évanouir, et non sans raison, car c'est une preuve de foiblesse..... Mais, papa, reprit Adèle d'un ton chagrin, c'est parce que j'aime maman...... Et moi, interrompis-je, j'aime votre maman tout autant que vous pouvez l'aimer, Théodore la chérit ainsi que vous, et cependant nous ne nous sommes évanouis ni l'un ni l'autre. Comme j'achevois ces paroles, Théodore se jeta au col de sa sœur, en s'écriant: *O papa, vous la chagrinez !* Dans cet instant, madame d'Almane me regarda en me tendant une main que je baignai des plus douces larmes que j'aie jamais répandues de ma vie.... Après que nous eûmes consolé Adèle que j'avois véritablement affligée, les enfans demandèrent à madame d'Almane pourquoi elle s'étoit fait saigner; parce que, répondit-elle, j'avois, depuis quinze jours, des maux de tête

insupportables. — Depuis quinze jours, maman! et vous n'en parliez pas!... — A quoi m'eût servi de répéter sans cesse: *J'ai bien mal à la tête?* J'aurois montré une foiblesse inexcusable, ennuyé tout le monde, et cette plainte ne m'eût pas guérie. — Mais, maman, vous n'aviez seulement pas l'air de souffrir; vous m'avez donné mes leçons tout comme à l'ordinaire. — Jamais, mon enfant, je ne quitterai, pour si peu de chose, des occupations aussi chères. Vous voyez, mon ami, quelle excellente leçon de courage étoit renfermée dans ce peu de mots! et celles de ce genre sont seules véritablement profitables. Après cette conversation, madame d'Almane en eut une avec madame de Valmont et M. d'Aimeri, pour les prier de ne point louer Adèle sur son évanouissement, car en effet ces sortes de louanges peuvent, par le desir d'en obtenir encore, donner dans d'autres occasions de l'affectation et de l'hypocrisie. Il faut louer les enfans, non sur des démonstration vives et passagères de sensibilité, mais sur des té-

moignages habituels et constans, comme la douceur et l'obéissance soutenues. Adieu, mon cher Vicomte; il est minuit, c'est une heure indue dans le château de B.... Je vous quitte pour me coucher, car il faut que je sois levé demain avec le jour.

---

## LETTRE XXI.

*La Baronne à madame d'Ostalis.*

Vous me faites grand plaisir, mon enfant, en me détaillant tous les soins que vous prenez de votre santé; dans l'état où vous êtes, c'est un devoir bien indispensable, et qui malheureusement n'est plus regardé comme tel aujourd'hui. N'oubliez jamais ce que vous avez pensé d'une femme qui, condamnée, par son médecin, à garder sa chambre quatre mois, ou à faire une fausse couche, déclara que de tels ménagemens *ne pouvoient s'accorder avec sa vivacité*, et tua son enfant par cette aimable vivacité. Vous trouvâtes alors qu'il falloit avoir un bien mauvais cœur, pour être capable d'une semblable légèreté, et bien peu d'esprit pour l'afficher; je suis charmée que vous ayez conservé cette opinion, et que malgré la mode et l'exemple, vous ne vouliez ni veiller, ni vous fatiguer par

des visites continuelles, ni faire de longues courses en voiture. A l'égard du desir que vous témoignez de nourrir votre enfant, j'ai quelques observations à vous soumettre qui demandent un peu de détail. Vous me paroissez très-frappée de toutes les déclamations de Rousseau sur ce sujet; il dit entr'autres choses: « Celle » qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu » du sien, est une mauvaise mère; com- » ment sera-t-elle une bonne nourrice ? » Cette phrase vous inspire la plus grande répugnance à confier *votre enfant aux soins intéressés d'une femme mercenaire*, &c. mais cette femme ne prive son enfant de son lait que pour lui assurer du pain, ou du moins l'aisance dont il manqueroit un jour sans ce sacrifice; ainsi loin d'être une *mauvaise mère*, elle a au contraire une tendresse très-bien entendue pour ses enfans. La nature nous imposa sans doute la douce obligation d'allaiter nos enfans, et nous ne pouvons nous en dispenser que lorsque nous y sommes forcées par d'autres devoirs plus essentiels encore. Si votre mari ne s'y op-

pose pas ouvertement; si vous pouvez, sans nuire à ses intérêts, à sa fortune, vous renfermer dans l'intérieur de votre famille pendant un an, dix-huit mois, et peut-être deux ans, vous ne devez pas balancer; vous seriez très-coupable alors de ne pas nourrir votre enfant. Mais, me direz-vous, je vois toutes les femmes qui nourrissent, aller dans le monde, à Versailles, et sevrer leur enfant au bout de huit ou neuf mois. J'en conviens, et j'en connois même plusieurs qui alloient aux bals d'après dîner, et qui y dansoient; je les rencontrois sans cesse aux spectacles ou faisant des visites, bien parées, avec des paniers, des corps, etc. Croyez-vous que les enfans de ces élégantes nourrices n'eussent pas été beaucoup plus heureux dans le fond d'une chaumière avec une bonne paysanne assidue à son ménage? Vous connoissez une de mes parentes, madame d'Ar.... si vous voulez nourrir, voilà le modèle que vous devez suivre; soyez comme elle retirée, occupée de votre santé, ne sortant que pour vous promener, ne rece-

vant que vos parens ou vos amis intimes, et décidée à ne sevrer votre enfant que lorsque l'état de sa santé, l'avancement de ses dents et sa force pourront vous le permettre. Je me souviens que pendant un hiver je dînois souvent dans une maison où je rencontrois toujours une jeune femme qui nourrissoit son enfant; elle arrivoit coiffée en cheveux, mise à peindre, et à peine étoit-elle assise, qu'elle avoit déjà trouvé le secret de parler deux ou trois fois de son enfant; nous entendions les cris aigus d'un petit maillot qu'on apportoit dans une barcelonnette bien ornée, et sa mère, devant sept ou huit hommes, lui donnoit à teter; je voyois ces hommes rire entr'eux et parler bas, et tout cela ne me paroissoit qu'indécent et importun. En sortant delà, j'allois quelquefois chez madame d'Ar.... qui remplissoit alors le même devoir, mais avec cette simplicité que la vraie vertu porte toujours dans ses actions les plus sublimes; car on n'est orgueilleux de faire le bien qu'à proportion des efforts qu'il en coûte et du peu de

plaisir qu'on y trouve. Je voyois madame d'Ar.... au milieu de sa famille et de ses amis, et j'éprouvois l'émotion la plus douce en la contemplant, tenant son enfant dans ses bras, cet enfant auquel elle sacrifioit sans effort, comme sans vanité, et le monde et tous les plaisirs qu'il peut offrir! Il est certain qu'il n'y a rien de plus respectable et de plus touchant qu'une jeune et jolie personne qui remplit ainsi le premier devoir que la nature lui impose; par ce qu'elle fait déjà pour un enfant qui ne peut même la connoître, elle prouve tout ce qu'elle sera capable de faire un jour pour lui, lorsqu'elle jouira du bonheur d'en être aimée, et elle s'assure un droit de plus à sa tendresse. Mais, ma chère fille, réfléchissez bien à l'étendue des obligations que vous contracterez en vous décidant à nourrir votre enfant, et songez qu'il vaut infiniment mieux ne pas vous imposer un tel devoir, que de le remplir imparfaitement.

## LETTRE XXII.

*La Baronne à la Vicomtesse.*

Non, ma chère amie, je ne vois point approcher l'hiver *avec tristesse, avec effroi*, tout au contraire, je me dis : grace au ciel, je ne serai point obligée d'aller me morfondre sur le chemin de Versailles ou dans les rues de Paris ; je ne recevrai point une foule de gens aussi ennuyeux que désoeuvrés ; je n'entendrai point déchirer alternativement Gluck et Piccini, que j'aime tant l'un et l'autre, &c. &c. Au lieu de cela, je ne sortirai que pour mon plaisir et ma santé ; je ne porterai qu'un habit commode, et je ne vivrai qu'avec des personnes que j'aime.... Ah ! si vous étiez ici, qu'y pourrois-je desirer encore, et que manqueroit-il à mon bonheur ! Je vous assure que depuis huit mois que j'ai quitté Paris, je n'ai point passé de jour sans me féliciter du parti que j'ai pris ; et sans penser avec peine que je serai forcée,

par le même devoir qui m'a conduite ici, à retourner dans trois ans dans le monde.

J'ai un service à vous demander, ma chère amie; je crois vous avoir dit que madame de Valmont avoit une sœur religieuse; mais avant de vous expliquer ce que je desire de vous, je veux vous conter l'histoire de cette malheureuse religieuse; madame de Valmont me la confia hier au soir, et je suis sûre que vous partagerez le vif intérêt qu'elle a su m'inspirer. M. d'Aimeri a eu trois enfans; Cécile, la plus jeune, n'avoit que trois ans lorsqu'elle perdit sa mère, elle fut élevée dans un couvent de province, et n'en sortit qu'à treize ans pour se trouver au mariage de sa sœur aînée, madame d'Olcy, qui partit aussi-tôt pour Paris; Cécile resta dans la terre qu'habitoit son père, avec sa seconde sœur plus âgée qu'elle de trois ans, et qui, peu de temps après, épousa M. de Valmont. Au bout de deux ans, elle fut obligée de se fixer en Languedoc; elle s'étoit vivement attachée à Cécile, également intéressante par son caractère, sa figure, son esprit, et le malheur de

n'être point aimée de son père. La veille du départ de madame de Valmont, les deux sœurs passèrent la nuit ensemble à s'affliger; quand le jour parut, Cécile, baignée de pleurs, se jeta dans les bras de sa sœur, et la pressant contre son sein : « O mon unique soutien, s'écria-t-elle, » ma seule amie, dans une heure je vais » donc vous perdre! Que deviendrai-je » sans vous; qui m'excusera auprès de » mon père; qui tâchera de vaincre son » aversion pour moi! Vous seule au mon- » de aimiez la pauvre Cécile; ô ma sœur, » ma sœur, vous m'abandonnez, quelle » sera ma destinée!...». La malheureuse Cécile n'avoit en effet que trop de raisons de redouter le sort qu'on lui préparoit! A peine sa sœur fut-elle partie, que son père la renvoya dans le couvent où elle avoit été élevée; elle n'avoit que seize ans lorsqu'elle y rentra, et pour n'en sortir jamais!... M. d'Aimeri, uniquement occupé de l'établissement de son fils unique, partit pour Paris, et quelques mois après on déclare à Cécile qu'elle n'a d'autre parti à prendre que celui de se faire reli-

gieuse. Trop douce et trop timide pour s'opposer aux volontés d'un père absolu, elle obéit sans résistance et sans murmure. Cependant déjà son cœur n'étoit plus libre, elle aimoit, elle étoit aimée!... Elle s'aveugloit encore sur l'espèce de sentiment qu'elle éprouvoit; en renonçant au monde, elle croyoit ne regretter véritablement que sa sœur, elle pensoit n'accorder des pleurs qu'à la seule amitié, et l'amour sur-tout les faisoit répandre. Un jeune homme nommé le chevalier de Murville, proche parent de M. d'Aimeri, étoit l'objet d'un sentiment si malheureux, et il possédoit toutes les vertus et tous les agrémens qui pouvoient le justifier. Sa mère, retirée du monde depuis plusieurs années, vivoit dans une petite terre qui n'étoit qu'à dix lieues du couvent de Cécile. Cependant l'année du noviciat de Cécile est presque écoulée, et bientôt le jour arrive où Cécile va prononcer le vœu terrible qui doit l'engager à jamais! Ce jour même son père inhumain célébroit à Paris les noces de son fils, et se livroit aux transports de la joie, tandis

que sa fille infortunée consommoit, à dix-sept ans, son affreux sacrifice!... Enfin, c'en est fait, Cécile n'existe plus pour le monde, et les tristes murs qui la renferment sont désormais pour elle les limites de l'univers!...

Le soir même de sa profession, un homme à cheval fit demander à lui parler de la part de madame de Murville, pour affaire de la plus grande importance; elle fut au parloir, et cet homme lui présenta une lettre, en lui disant qu'un laquais de madame de Murville étoit parti la veille, avec ordre exprès de remettre cette lettre le jour même; mais qu'à deux lieues du couvent ce domestique avoit eu le malheur de se casser la jambe en tombant de cheval; qu'un long évanouissement avoit suivi cet accident; qu'enfin des paysans l'avoient porté chez le fermier qui faisoit ce récit; que le domestique n'avoit recouvré sa tête que le lendemain dans l'après-midi, et qu'alors il avoit remis la lettre au fermier qui s'étoit chargé de l'apporter. En achevant ces mots, le fermier donna la lettre à Cécile, qui, au même

moment, fut s'enfermer dans sa chambre pour la lire : elle l'ouvrit avec une extrême émotion, mais qui devint bien plus vive encore, lorsqu'elle apperçut la signature du chevalier de Murville. Cette lettre, que Cécile crut devoir donner à sa soeur, et que madame de Valmont m'a permis de copier, étoit conçue en ces termes :

Du château de S.... ce 15 mai.

« Quoi, demain !.... c'est demain..... Je
» ne puis achever..... ma bouche ne peut
» prononcer ces mots affreux..... Cécile,
» il n'est plus temps de dissimuler; eh
» quoi! n'auriez-vous jamais lu dans mon
» coeur?.... Hélas ! dans des temps plus
» heureux, j'osai me flatter quelquefois
» que le vôtre n'étoit point insensible ;
» j'ouvris mon ame au barbare qui vous
» sacrifie, il m'ôta tout espoir, et je me
» condamnai moi-même au silence. Ah !
» si j'avois pu prévoir l'horrible tyrannie
» qu'on devoit exercer contre vous, non,
» Cécile, non, vous n'en auriez point été
» la victime; malgré le père cruel qui vous

» proscrit, malgré la famille qui vous
» abandonne, malgré vous-même enfin,
» j'aurois su vous arracher au destin qu'on
» vous préparoit..... Mais loin de vous,
» dans un pays étranger, j'ignorois ce
» comble d'horreur, et ne pouvois le
» soupçonner..... Enfin une lettre m'an-
» nonce que ma mère est dangereusement
» malade; je quitte aussi-tôt l'Espagne,
» j'arrive: quels malheurs accablans m'at-
» tendoient à mon retour! je trouve ma
» mère à l'extrémité, et j'apprends que
» Cécile est à la veille de prononcer ses
» voeux... Cet instant seul m'a fait con-
» noître à quel excès je vous aime..... O
» victime intéressante autant que chère,
» la nature et l'amitié vous trahissent,
» mais l'amour vous reste! Seul, je vous
» tiendrai lieu de père, d'ami, de frère; je
» serai votre défenseur, votre libérateur,
» ô ma Cécile, votre époux.... Puisque
» vous êtes libre encore, vous êtes à moi;
» vos parens ont brisé tous les liens qui
» vous unissoient, vous n'êtes plus qu'à
» moi.... Oui, je fais le serment de vous
» consacrer ma vie... scrment, n'en dou-

» tez pas, aussi sacré et plus agréable à
» l'Etre Suprême que le voeu inhumain
» que vous prétendiez faire.... Ah ! plai-
» gnez-moi de ne pouvoir voler auprès
» de vous.... Si vous saviez ce qu'il en
» coûte à mon coeur !.... Mais ma mère
» est expirante ; si j'étois capable de l'a-
» bandonner, serois-je encore digne de
» vous ? Cependant.... si cette lettre ne
» pouvoit vous persuader, si vous per-
» sistiez dans votre affreux dessein !... je
» frémis, cette seule idée déchire mon
» ame et trouble ma raison. Écoutez-moi,
» Cécile.... Je respecte encore le cruel au-
» teur de vos jours, vous êtes libre... mais
» si vous aviez la foiblesse de lui obéir,
» de cet instant je ne le reconnois plus
» pour votre père, je ne vois plus en lui
» qu'un tyran détestable.... et du moins
» je ne mourrai pas sans vengeance. Pour
» son intérêt même osez donc lui résister ;
» ou cette main tremblante qui vous écrit,
» cette main guidée par la haine et par
» le désespoir, ira percer le cœur du
» monstre qui veut vous immoler. Qu'il
» réserve pour son fils et sa fortune et sa

» tendresse; qu'il vous déshérite, que
» m'importe, je ne veux que Cécile, et
» je serai le plus soumis, le plus recon-
» noissant et le plus heureux de tous ses
» enfans. Hélas! Cécile, je vous ai fuie,
» j'ai tenté de vous oublier, et ces vains
» efforts n'ont servi qu'à me faire mieux
» connoître que je ne puis vivre sans vous.
» J'ose croire que vous m'estimez assez
» pour remettre avec confiance entre mes
» mains le soin de votre honneur et de
» votre réputation; je ne vous demande
» que le courage de déclarer que vous ne
» pouvez vous résoudre à prononcer vos
» vœux; je me charge du reste, et je ne
» vous verrai que pour vous conduire à
» l'autel, où le nœud le plus saint et le
» plus doux nous unira pour jamais!....
» Je suis sûr de l'homme que je charge de
» cette lettre, je suis bien certain que
» vous la recevrez ce soir; je ne puis croire
» que vous soyez insensible à ce qu'elle
» contient; cependant un poids affreux
» oppresse mon cœur, des larmes amères
» inondent mon visage... O Cécile, ma
» chère Cécile, prenez pitié de l'état où

» je suis, ne vous préparez point des re-
» grets éternels ; songez, hélas ! que vous
» n'avez que dix-sept ans. Ah ! conservez
» votre liberté, dussiez-vous ne jamais
» vivre pour moi !..... J'attends votre ré-
» ponse comme l'arrêt qui doit fixer ma
» destinée.

» Le Chevalier DE MURVILLE ».

Imaginez, s'il est possible, l'état où dut être la malheureuse Cécile, après la lecture de cette lettre. Elle n'apprend qu'elle est aimée, et d'une manière si touchante et si passionnée, elle ne découvre ses propres sentimens que lorsqu'elle est irrévocablement engagée ; quelques heures plutôt cette lettre eût pu changer son sort, et assurer la félicité de sa vie ; et maintenant elle met le comble à ses maux ! .... La surprise, le saisissement et le désespoir rendent Cécile immobile et stupide ; une pâleur affreuse couvre ses traits, un froid mortel semble glacer son cœur ; privée de la faculté de réfléchir, elle sent cependant confusément toute l'horreur de sa destinée, elle

sent qu'elle n'a plus d'espoir qu'en la mort. Enfin, sortant par degrés de cette espèce de léthargie, elle jette autour d'elle des regards égarés. Hélas! tout ce qui l'environne ne peut que lui retracer son sacrifice et son malheur; ses yeux tombent sur une table où l'on avoit posé ses longs cheveux, coupés le matin même (*). A cette vue elle frémit, un sentiment inexprimable, mêlé d'effroi, de regret et de fureur, déchire son ame et trouble sa raison; elle se lève impétueusement: Eh quoi donc, s'écria-t-elle, n'est-il aucun moyen de sortir de l'abîme affreux où l'on m'a précipitée?... Ne puis-je m'échapper, ne puis-je fuir? Mais que dis-je? grand Dieu, quel horrible transport!...... O malheureuse Cécile, c'est ici que tu dois mourir! En achevant ces paroles elle retombe sur sa chaise en versant un torrent de larmes; bientôt elle reprend la funeste lettre de

(*) On sait qu'une novice, le jour de sa profession, se fait couper les cheveux un moment avant de prononcer ses vœux.

son amant, et la relit encore; chaque mot, chaque expression de cet écrit touchant est pour son cœur un trait mortel : comment pourra-t-elle triompher d'une passion dont la reconnoissance la plus juste accroît encore la violence !.... Son imagination lui représente à-la-fois tout ce qui peut porter au comble ses regrets et son désespoir; elle voit son amant furieux, ne respirant que la vengeance, et ne desirant que la mort; elle voit son père tombant sous ses coups, ou lui arrachant la vie; ces funestes tableaux la pénètrent d'horreur: moins aimée, elle auroit moins à craindre.... Cependant elle ne sauroit supporter l'idée que le chevalier de Murville pourra sans doute se consoler un jour !.... Enfin elle se décide à lui répondre, et elle lui écrivit un billet qui ne contenoit que ce peu de mots :

« Votre lettre est arrivée trop lard....
» Cécile déjà n'existoit plus pour vous!...
» Oubliez-moi..... Vivez heureux..... et
» respectez mon père ».

Le malheureux chevalier de Murville reçut ce billet dans le moment même où

sa mère venoit d'expirer; il ne put supporter tant de maux à-la-fois; une fièvre brûlante, suivie d'un délire affreux, le mit en peu de jours au bord du tombeau; sa maladie fut extrêmement longue, et à peine étoit-il hors de danger, qu'il s'occupa du soin de terminer ses affaires, dans le dessein de partir incessamment, et de quitter pour jamais la France. En passant en Languedoc, il s'arrêta chez madame de Valmont, qui lui avoit toujours témoigné la plus vive amitié; il demanda à la voir en particulier: on le fit entrer dans un cabinet, où il la trouva seule. Aussi-tôt qu'elle le vit, elle courut à lui, et l'embrassa en versant un torrent de larmes: il comprit qu'elle étoit instruite de ses sentimens par Cécile même, il ne se trompoit pas; il la conjura avec tant d'instances de lui montrer sa lettre, qu'elle ne put le refuser. Vous allez juger si cette lettre dut augmenter la passion et les regrets du chevalier de Murville. La voici.

De l'abbaye d,.... ce 12 juin.

« J'existe encore..... Mais j'ai cru tou-

» cher au terme de mes souffrances. J'ai
» vu de bien près ce port si desiré! Des
» cierges funèbres entouroient mon lit,
» un prêtre m'exhortoit à la mort.....
» Hélas! un tel soin étoit peu nécessaire,
» que ne m'enseignoit-on plutôt à sup-
» porter la vie!.... O ma sœur, dans
» quel moment j'ai connu mon cœur!....
» Le jour même.... Je frémis!... Lisez
» la lettre que je vous envoie, elle vous
» instruira de tout.... Cette lettre, que
» je remets entre vos mains, est le der-
» nier sacrifice qui me restoit à faire....
» Qu'il est cruel!... Cette écriture chérie,
» je ne la reverrai plus!... Mais chaque
» mot des sentimens qu'elle exprime est
» gravé pour jamais dans le fond de mon
» ame.... Si vous m'aimez, ma sœur,
» conservez toujours cet écrit; puisqu'il
» ne m'est pas permis de le garder,
» que du moins je puisse penser qu'il
» existe.... Qu'il vous soit cher.... Son-
» gez que sa privation est pour moi ce
» que seroit pour vous l'absence de l'objet
» que vous aimez le mieux.... Si vous
» saviez combien il m'est douloureux de

» m'en détacher !... Hélas ! maintenant
» tout est crime pour votre malheureuse
» sœur, jusqu'à l'aveu des regrets qui la
» dévorent ! Insupportable contrainte
» qui ne peut produire que les derniers
» excès du désespoir ! Vous avez connu
» mon caractère et mon ame, vous savez
» si j'étois née pour chérir la vertu. Eh
» bien ! vous frissonneriez d'horreur, si
» je vous détaillois toutes les funestes
» idées qui, depuis trois semaines, trou-
» blent et noircissent mon imagination !
» Le crime me poursuit et m'environne....
» Je trouve dans les objets les plus com-
» muns, dans les actions les plus indiffé-
» rentes, les sujets des plus affreuses ten-
» tations.... A la promenade dans nos
» tristes jardins, mon œil mesure, en
» frémissant, la hauteur des murailles,
» et mille fois mon esprit osa concevoir
» l'insensé, le coupable projet d'essayer
» de les franchir !... Dans les premiers
» jours de ma convalescence, à table,
» pendant ce morne silence qu'on nous
» prescrit, quelle horrible pensée a sou-
» vent égaré ma raison !.... Le couteau

» posé près de moi.... Je ne puis achever.... O ciel, est-il possible que ce cœur, jadis si pur, ait pu se livrer à ce délire affreux!.... Ah! croyez que le plus cruel de mes tourmens est le remords qui me déchire!.... Quelquefois baignée de pleurs, j'implore avec confiance la miséricorde et le secours de l'Éternel: ne pouvant lui faire le sacrifice du sentiment qui me domine, je lui offre les peines qu'il me cause, et je lui demande la résignation de les supporter sans murmure.... J'éprouve alors la seule consolation dont je sois susceptible; une voix céleste semble, au fond de mon cœur, prononcer ces paroles divines: *Ne renonce point au bonheur, les passions le ravissent ou le troublent, la religion et la vertu peuvent seules l'assurer.* Mais dans d'autres momens, je me trouve trop coupable pour espérer le pardon de tant d'offenses.... et je retombe dans toutes les angoisses que le découragement et la terreur peuvent causer. Pardonnez, ma sœur, ces tristes plaintes, vous n'en

» entendrez plus, je vous le promets; je
» respecterai désormais le rigoureux de-
» voir qui me condamne au silence; je ne
» vous entretiendrai plus ni de mes
» peines, ni de l'objet.... Vous-même,
» ma soeur, oh! jamais ne me parlez de
» lui!... Vous le verrez sans doute, et
» peut-être le verrez-vous consolé....
» Cependant sa lettre est si passionnée!
» Pensez-vous que le temps, le monde et
» la dissipation puissent détruire un sen-
» timent si profond et si vrai?.... Ah!
» si vous le croyez, ne me le dites point,
» vous déchireriez mon coeur sans le
» guérir!... L'espoir d'occuper quelque-
» fois son souvenir, est le seul bien qui
» m'attache à la vie.... Le plus grand
» de mes maux, vous l'avouerai-je, c'est
» de penser qu'il ignore à quel excès je
» l'aime.... Oui, s'il connoissoit mon
» coeur, j'en suis sûre, il ne m'oublieroit
» jamais.... Peut-être me croit-il insen-
» sible, ingrate.... Ah! cachez-lui la
» passion qui m'égare!.... Mais, ma soeur,
» souffrirez-vous qu'il m'accuse d'ingra-
» titude?.... Dieu, qu'entends-je!....

» La cloche m'appelle et m'annonce l'a-
» gonie d'une de nos compagnes.....
» Qu'elle est heureuse ! elle va mourir....
» Adieu.... Je joins à ce paquet les che-
» veux que vous m'aviez demandés, ces
» cheveux que vos mains jadis ont tressés
» tant de fois.... Vous ne les verrez point
» sans attendrissement.... Puisse cette
» triste dépouille, en vous rappelant mon
» sort et ma tendre amitié, m'obtenir
» votre indulgence et votre compassion,
» les seuls biens qui restent désormais à
» l'infortunée Cécile ».

Le chevalier de Murville, après avoir lu cette lettre, se jeta aux pieds de madame de Valmont, en lui demandant de lui donner les cheveux de Cécile; et pour obtenir cette grace, il se servit du même moyen qu'il avoit employé déjà pour décider madame de Valmont à lui communiquer la lettre; il protesta que si elle lui refusoit cette dernière consolation, il ne quitteroit pas la France sans se venger de M. d'Aimeri: ses transports et ses menaces effrayèrent tellement madame de Valmont, qu'elle se décida à lui

accorder ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, et elle remit entre ses mains la cassette qui renfermoit les cheveux de sa sœur. Le chevalier de Murville la reçut à genoux, il l'ouvrit en tremblant, il desiroit et craignoit également de voir cette longue et belle chevelure qu'il avoit tant de fois admirée sur la tête de la malheureuse Cécile...... Il pâlit et tressaillit en y jetant les yeux; ensuite, refermant la cassette et la prenant dans ses bras: Adieu, madame, dit-il, adieu pour toujours; je quitte sans retour une patrie que j'abhorre; vous n'entendrez parler de moi que pour recouvrer le précieux trésor que vous me confiez, et je ne m'en détacherai qu'à la mort. Quand je ne serai plus, il vous sera rendu. A ces mots, il sortit précipitamment sans attendre la réponse de madame de Valmont. Depuis ce temps, on n'a point reçu de ses nouvelles, on ignore absolument sa destinée. Mais comme les cheveux de Cécile n'ont point été renvoyés à madame de Valmont, il est vraisemblable que le chevalier de

Murville existe encore, et vit ignoré dans quelque coin du monde.

A l'égard de M. d'Aimeri, le ciel ne tarda point à le punir de sa barbarie; son fils, égaré par la passion du jeu et le goût de la mauvaise compagnie, en peu de temps perdit sa réputation, détruisit sa santé, dérangea ses affaires, et mourut au bout de trois ans de mariage sans laisser d'enfans. M. d'Aimeri paya scrupuleusement toutes ses dettes, et se retira en Languedoc auprès de sa seconde fille, avec une fortune jadis considérable, aujourd'hui très-médiocre, et qu'il destine, dit-on, au jeune Charles, fils de madame de Valmont, qu'il paroît aimer passionnément. Pour Cécile, le temps et la raison ont insensiblement triomphé d'une passion si fatale ; et goûtant aujourd'hui toutes les consolations sublimes que la religion peut offrir, elle recueille enfin les doux fruits d'une piété véritable, la résignation et la paix, et elle est devenue l'exemple et le modèle de toutes ses compagnes. Telle est maintenant sa situation; mais les chagrins violens qui si long-

temps déchirèrent son ame, ont cruellement altéré sa santé; les austérités de son état achevèrent de la détruire, et depuis six mois sur-tout, on commence à craindre pour sa vie. Madame de Valmont desire vivement qu'elle puisse faire un voyage à Paris, afin d'y consulter les médecins les plus célèbres. Cette permission n'est pas difficile à obtenir; et voici, ma chère amie, le service que j'attends de vous: c'est que vous alliez voir madame d'Olcy, et que vous la déterminiez à garder chez elle sa sœur pendant deux ou trois mois. Il vous paroîtra sans doute extraordinaire que madame d'Olcy, étant sœur de Cécile et de madame de Valmont, cette dernière vous charge de cette négociation; il est donc nécessaire de vous donner une idée du caractère de madame d'Olcy. La fortune immense qu'elle possède n'a pu la consoler encore du chagrin d'être la femme d'un financier; n'ayant point assez d'esprit pour surmonter une semblable foiblesse, elle en souffre d'autant plus, qu'elle ne voit que des gens de la cour, et que sans cesse tout lui rappelle le malheur

dont elle gémit en secret : on ne parle jamais du roi, de la reine, de Versailles, d'un grand habit, qu'elle n'éprouve des angoisses intérieures si violentes, qu'elle ne peut souvent les dissimuler qu'en changeant de conversation. Elle a d'ailleurs pour dédommagement toute la considération que peuvent donner beaucoup de faste, une superbe maison, un bon souper, et des loges à tous les spectacles. Au reste elle n'aime rien, s'ennuie de tout, ne juge jamais que d'après l'opinion des autres, et joint à tous ces travers de grandes prétentions à l'esprit, beaucoup d'humeur et de caprices, et une extrême insipidité. Quoique fort orgueilleuse d'être une fille de qualité, elle n'a pas montré le moindre attachement pour son père, parce qu'il a quitté le service et le monde, et qu'elle n'en attend rien ; elle n'aime point madame de Valmont, qu'elle ne regarde que comme une provinciale, et elle a sans doute oublié qu'elle eût une sœur religieuse. Ainsi vous voyez bien que votre secours nous est très-nécessaire. Je vous envoie une lettre de madame de

Valmont, vous la porterez à madame d'Olcy; vous paroîtrez vous intéresser vivement aux deux sœurs, et je suis certaine que vous obtiendrez de la vanité de madame d'Olcy, tout ce que nous aurions vainement attendu de son cœur. Adieu, ma chère amie; il est temps de finir ce volume, que vous me pardonnerez sûrement en faveur de l'histoire de l'intéressante et malheureuse Cécile.

---

## LETTRE XXIII.

*Réponse de la Vicomtesse.*

OH! cette infortunée, cette charmante Cécile, que je la plains, que je l'aime! et ce pauvre chevalier de Murville, que je l'aime aussi! Je suis fâchée pourtant qu'il ne soit pas mort; il me semble qu'il n'avoit rien de mieux à faire : je m'attendois au *renvoi des cheveux*, avec une belle lettre écrite en mourant; j'ai trouvé que cela manquoit à l'histoire. Cet amant si désespéré, si passionné, vivre si longtemps! Malgré moi je suis tourmentée de l'idée qu'il vit consolé *dans son coin du monde*, et peut-être amoureux d'un autre objet.... Et s'il avoit sacrifié les cheveux?... ô le monstre!... il ne peut se justifier auprès de moi qu'en les renvoyant sans délai. Mais au vrai, n'avez-vous pas la plus vive curiosité de savoir ce qu'il est devenu? J'ai déjà composé, sur ce sujet, dix romans plus touchans les uns

que les autres : Cécile va sortir du couvent pour quelques mois, ils se reverront ; évanouissemens, reconnoissance.... ou bien c'est elle qui recevra les cheveux avec la lettre la plus pathétique !..... Moi je crois qu'il n'a point quitté la France : comment s'arracher du séjour habité par Cécile ! il y vit caché, déguisé ; il est peut-être à la Trappe, peut-être hermite !... Enfin j'ai le pressentiment que nous découvrirons bientôt quel est son sort.

Mais revenons à la commission dont vous m'avez chargée. Le jour même où j'ai reçu votre lettre, j'ai écrit à madame d'Olcy pour lui demander un entretien particulier, et le lendemain j'ai été chez elle ; on m'a fait traverser une longue et superbe enfilade de pièces, au bout de laquelle j'ai trouvé, dans un charmant petit cabinet, madame d'Olcy nonchalamment assise sur un canapé, et plus nonchalamment encore lisant une brochure qu'elle ne prend, j'imagine, que lorsqu'elle entend un carrosse entrer dans sa cour : elle s'est avancée vers moi avec l'air le plus obligeant ; et les premiers

complimens finis, j'ai tiré de ma poche la lettre de madame de Valmont, et je la lui ai donnée en la priant de la lire sur-le-champ. Vous connoissez ce sourire forcé et cette fausse douceur que la politesse imprime sur le visage; eh bien! au seul nom de sa sœur, madame d'Olcy a quitté subitement cette expression factice, et la froideur et l'embarras ont obscurci sa physionomie d'une manière aussi prompte que marquée. Je n'ai pas fait semblant de prendre garde à ce changement, et pendant qu'elle lisoit la lettre de madame de Valmont, j'ai beaucoup parlé de votre amitié pour elle, et du vif intérêt que nous prenons l'une et l'autre à la malheureuse Cécile. Madame d'Olcy m'a répondu, *qu'elle connoissoit bien peu ses deux sœurs, qu'elle en avoit été fort négligée, mais qu'elle n'en conservoit pas moins le desir de pouvoir leur être utile; cependant qu'il lui paroissoit infiniment difficile, dans sa position, de garder chez elle une religieuse pendant deux mois; que d'ailleurs elle n'imaginoit pas où elle pourroit la loger*.... Ici

j'ai pris la parole. — Mais, madame, cette maison me paroît assez grande pour y pouvoir loger une personne qui, depuis dix ans, se contente d'une cellule. — Madame, je dois loger ma sœur convenablement, ou ne point m'en charger. Elle a pensé que cette réponse étoit si noble et si spirituelle, qu'elle a pris, en la faisant, un air de satisfaction qui a achevé de m'ôter le peu de patience que je conservois. — En vérité, madame, ai-je repris, la chose du monde qui me paroîtroit le moins *convenable*, ce seroit de laisser mourir madame votre sœur faute des secours dont elle a besoin. A ces mots, madame d'Olcy a prodigieusement rougi; cependant elle a cru devoir dissimuler son dépit, elle s'est radoucie, a dit deux ou trois phrases sur *sa sensibilité naturelle, son sentiment* pour ses sœurs, et elle a fini par m'assurer que si M. d'Olcy n'y mettoit point d'obstacles, elle enverroit chercher Cécile aussi-tôt qu'elle auroit obtenu les permissions nécessaires. Nous nous sommes quittées assez froidement; en sortant de son cabinet, je me

suis avisée de demander si M. d'Olcy étoit chez lui ; il m'a reçue, et j'en ai été parfaitement contente ; je lui ai fait part de ma commission, et il m'a témoigné autant de bonne volonté que sa femme m'a montré de sécheresse. Madame d'Olcy a été, je crois, médiocrement satisfaite lorsqu'elle a su que j'avois pris la précaution de m'assurer du consentement de M. d'Olcy ; mais enfin elle m'a écrit aujourd'hui, et me mande que Cécile pourra venir au commencement de l'hiver habiter l'appartement qu'on lui prépare. Elle fait bien de se décider de bonne grace, car, moi, j'étois absolument déterminée, pour peu qu'elle différât encore, à me charger de notre aimable Cécile, et j'aurois joui du double plaisir d'obliger la plus intéressante personne du monde, et d'humilier l'orgueil d'une femme aussi dure que vaine.

Je n'ai d'ailleurs nulle nouvelle à vous mander, sinon que le chevalier d'Herbain revient enfin de ses longs voyages ; il sera sûrement bien affligé de ne pas vous trouver à Paris, mais je ne doute pas qu'il

n'aille vous faire quelques visites si vous le permettez; car deux cents lieues ne doivent paroître qu'une promenade à un homme qui a fait deux fois le tour du monde.

Adieu, ma chère amie; je vous envoie une lettre de mon frère pour le baron; comme ses lettres passent par Paris pour aller en Languedoc, il trouve plus simple de les mettre dans mon paquet que de les envoyer séparément; et si vous voulez m'adresser les réponses du baron, je m'en chargerai de même.

## LETTRE XXIV.

*Le comte de Roseville, frère de la Vicomtesse, au Baron.*

Vos lettres, mon cher Baron, m'instruisent et m'intéressent également; vous élevez votre fils, j'élève un prince fait pour régner : la passion du bien public pouvoit seule m'engager à me charger de cette noble et pénible entreprise; mais les réflexions d'un bon père, et d'un homme tel que vous, me seront d'une grande utilité; car l'amour paternel doit être le plus éclairé de tous les sentimens.

Oui, mon cher Baron, j'ai lu tous les ouvrages qui traitent de l'éducation en général, et de celle des princes en particulier; et puisque vous voulez absolument connoître toutes mes opinions, je vous en ferai part avec la sincérité qui m'est naturelle. Rousseau doit à Sénèque, à Montaigne, à Locke et à M. de Fé-

nélon (*), tout ce qu'il y a de véritablement utile dans son livre (**), à l'excep-

(*) Rousseau a pris une foule d'idées de l'ouvrage de M. de Fénélon, intitulé : *Education des Filles ;* entr'autres celles-ci : « Le premier âge, » dit M. de Fénélon, qu'on abandonne à des » femmes indiscrètes, et quelquefois déréglées, » est pourtant celui où se font les impressions » les plus profondes, et qui par conséquent a un » grand rapport à tout le reste de la vie. Avant » que les enfans sachent entièrement parler, on » peut les préparer à l'instruction, &c. (chap. 3). » Il ne faut pas presser les enfans ; je crois même » qu'il faudroit souvent se servir d'instructions » indirectes, qui ne sont point ennuyeuses » comme les leçons et les remontrances, seule- » ment pour réveiller leur attention sur les » exemples qu'on leur donneroit, &c. (chap. 5.) »

Sur les défauts naturels aux femmes, la manière de les en corriger, les talens qui leur conviennent, les qualités qui doivent les caractériser, Rousseau n'a presque fait que répéter tout ce que dit M. de Fénélon.

(**) L'idée même de faire apprendre un métier à son élève n'est pas de lui : une loi de l'Alcoran le prescrivoit, et Locke conseille de faire apprendre aux garçons le jardinage et le métier de charpentier.

tion d'un principe bien important, et qu'il a eu la gloire de développer le premier : *C'est que la plus grande faute qu'on puisse commettre dans l'éducation, est de trop se presser, et de tout sacrifier au desir de faire briller son élève* (*). Il est fâcheux qu'après avoir

(*) C'est-à-dire, avec détail et avec génie; car cette idée n'étoit pas nouvelle, non plus que celle de s'occuper principalement à former le cœur et les mœurs, au lieu de ne s'attacher qu'à surcharger la mémoire d'un nombre infini de choses, pour la plupart inutiles. Montaigne a dit : « Notre institution a pour fin de nous faire, » non bons et sages, mais savans.... Nous sa- » vons décliner vertu, si nous ne savons l'ai- » mer ».

L'auteur de l'*Education d'un Prince*, par Chantercsne, après avoir tracé le portrait d'un bon précepteur, ajoute : « L'homme dont nous par- » lons n'a point d'heure de leçon, ou plutôt il » fait à son disciple une leçon à toute heure, » car il l'instruit souvent autant dans les jeux, » les visites et les entretiens, que lorsqu'il lui » fait lire des livres; parce qu'ayant pour prin- » cipal but de lui former le jugement, les divers » objets qui se présentent y sont souvent plus » avantageux que les discours étudiés. Comme

donné un conseil si utile et si sage, Rousseau n'ait pas senti les inconvéniens qui résultoient de tomber dans l'extrémité contraire. Il veut qu'Emile n'apprenne ni à lire, ni à écrire, &c. et il propose dans un genre opposé, un plan d'éducation tout aussi défectueux que celui qu'il proscrit. Au reste, son ouvrage, rempli de morceaux d'une éloquence sublime, de déclamations de mauvais goût, et de principes dangereux, manque d'action et d'intérêt, et offre presqu'à chaque page les inconséquences les plus révoltantes (*). Mais on devoit,

---

» cette manière d'instruire est insensible, le » profit qu'on en tire est aussi en quelque sorte » insensible; et c'est ce qui trompe les personnes » peu intelligentes, qui s'imaginent qu'un en- » fant instruit en cette manière, n'est pas plus » avancé qu'un autre, parce qu'il ne sait pas » peut-être mieux faire une traduction de latin » en français, ou qu'il ne répète pas mieux une » leçon de Virgile, &c. » Toutes ces idées se retrouvent dans Emile.

(*) La profession du vicaire savoyard, par exemple, qui, après avoir exposé ses opinions,

sans doute, en oublier les défauts en faveur des beautés supérieures qui s'y trouvent. Cependant c'est aux femmes qu'Emile a dû ses plus grands succès; toutes les femmes en général ne louent Rousseau qu'avec enthousiasme, quoiqu'aucun auteur ne les ait traitées avec moins de ménagemens. Il a nié formellement qu'elles pussent avoir du génie, et même des talens supérieurs; il les accuse toutes, sans exception, d'artifice et de coquetterie; enfin, il ne les estimoit pas, mais il les aimoit. Il a, mieux que personne, rendu justice à leurs agrémens; il a parlé d'elles avec mépris, mais avec le ton de la passion, et la passion fait tout excuser. Avant de quitter Rousseau, je ne puis m'empêcher de citer un petit

convient qu'il pourroit être dangereux de les répandre, et qu'on doit toujours respecter la croyance des autres, &c. Cette profession, comme on sait, étoit celle de Rousseau; et en détaillant les inconvéniens qui peuvent résulter de l'imprudence de la rendre publique, il la fait imprimer: il n'est guère possible de pousser plus loin l'inconséquence.

paragraphe d'Emile, qui m'a toujours prodigieusement choqué, même avant que j'eusse embrassé l'état que j'ai choisi. Rousseau nous apprend qu'un prince lui fit proposer d'élever son fils, et qu'il le refusa. « Si j'avois accepté son offre, » ajoute-t-il, et que j'eusse erré dans ma » méthode, c'étoit une éducation man- » quée. Si j'avois réussi, c'eût été bien » pis ; son fils auroit renié son titre, il » n'eût plus voulu être prince ». Et pourquoi auroit-il renoncé à une condition qui donne la possibilité de faire tant de bien, tant d'heureux, et d'offrir de si grands exemples, pour vivre libre et inutile ?... Quelle fausse philosophie !

Je ne sais si vous connoissez un petit ouvrage fait avant Émile, et dont Rousseau n'a pas dédaigné de prendre quelques idées. Il est de Moncrif, et il a pour titre : *Essais sur la nécessité et les moyens de plaire*. Cet ouvrage n'est pas très-purement écrit, mais il est plein d'esprit, de raison et de vérité, et l'on y trouve beaucoup d'idées neuves. « On » remarque, dit l'auteur, que deux idées

» qui n'ont naturellement aucune liaison
» entre elles, deviennent cependant inti-
» mement unies quand elles ont été pré-
» sentées en même temps à un enfant.
» Dans combien de gens l'idée d'un fan-
» tôme et l'idée des ténèbres restent-elles
» inséparables ? &c. Qu'un enfant de-
» mande, continue-t-il, à quoi sert de
» l'argent, on lui répondra qu'il en aura
» des dragées, des jouets et une belle
» robe. De-là, se placent dans son ima-
» gination ces idées étroitement liées :
» l'argent est fait pour me procurer ce
» qui me divertit et ce qui me pare. En
» coûteroit-il davantage de lui dire : l'ar-
» gent sert à faire du bien aux autres, et
» à nous en faire aimer (*) ». Moncrif dit
d'excellentes choses sur la première édu-

(*) Cette réponse ne vaudroit rien, elle donneroit trop de prix à l'argent. D'ailleurs, cette expression, *faire du bien aux autres*, est trop vague ; l'enfant doit penser, d'après cela, que tout le monde peut recevoir de l'argent avec plaisir. Il est impossible de renfermer dans une seule réponse l'explication qu'exige cette question ; une conversation entière seroit à peine suffisante.

cation des princes, entr'autres celle-ci;
« Veut-on inspirer aux enfans nés dans
» un rang supérieur, les qualités qu'ils
» doivent apporter dans la société, on se
» sert de termes qui réveillent leur vani-
» té, on leur dit qu'il faut être *affables*,
» qu'ils doivent *de la bonté*, &c. Il fau-
» droit au contraire n'employer que des
» termes propres à les rendre modestes,
» leur recommander à titre de devoir
» l'estime, la vénération (*) pour les
» hommes vertueux, leur parler d'égards,
» de déférence, de reconnoissance, d'a-
» mitié, &c. »

J'ai été particulièrement frappé de cette remarque, et je trouve quelquefois l'occasion de donner une excellente leçon sur ce sujet à mon jeune prince. Nous possédons ici un ministre qui réunit à des talens supérieurs toutes les qualités les plus rares du cœur et de l'esprit; on ne

(*) Et même le *respect*, l'enfant dût-il être un jour le maître de l'univers; car plus son rang est élevé, plus il est important de l'accoutumer à respecter les hommes véritablement distingués par la vertu.

peut mieux louer son génie qu'en le comparant à sa vertu sublime. Méprisant l'intrigue et tous les petits intérêts qui font agir les hommes ordinaires, il ne voit que la gloire, et ne travaille que pour elle ; enfin, il ne dut sa place qu'à sa réputation ; il ne l'accepta que pour le bien public ; il ne s'y maintient que par ses services, son mérite, l'estime de son souverain et celle de la nation. Ce foible éloge ne peut être suspect, il n'est dicté ni par la reconnoissance ni par l'amitié ; je ne connois ce grand homme que par ses actions, et j'en parle d'autant plus librement, que je n'aurai jamais rien à lui demander. Il vient rarement faire sa cour au jeune prince, et ne paroît chez lui que des instans. Dans les premiers jours de mon arrivée, il y vint un soir, et trouva le prince jouant aux quilles : ce dernier, après avoir fait un petit sourire, une petite révérence, et marmoté quelque chose entre ses dents, se remit à sa partie ; alors je m'approchai du ministre, et lui dis très-haut : « Monsieur, je vous » supplie d'excuser Monseigneur. Quand

» il sera moins enfant et mieux élevé, il » vous témoignera sûrement le *respect* » qu'il doit avoir pour votre personne ».

Je ne puis vous exprimer l'étonnement que ce mot *respect* causa à tout ce qui étoit dans la chambre : les uns trouvèrent que je manquois essentiellement au prince ; les autres crurent que, faute d'usage, ou comme étranger, j'ignorois la valeur des termes ; tous me jugèrent incapable de soutenir la dignité de l'emploi dont j'étois honoré. Pour le prince, la surprise lui fit tomber sa boule des mains, et je vis que je n'accoutumerois pas, sans quelque peine, son oreille délicate à cette rude expression. Lorsque nous fûmes seuls, je crus qu'il m'alloit demander une explication ; mais il étoit piqué, et il s'obstina à garder le silence ; enfin, je pris la parole : Monseigneur, lui dis-je, ayez la bonté de me définir ce que c'est que le respect. Cette question le fit rougir ; et après un moment de réflexion, il répondit : Le respect est ce qu'on doit à mon papa. — Vous croyez donc qu'on ne doit du respect qu'aux princes ? — Mais....

— Apprenez, Monseigneur, qu'il est deux sortes de respect; l'un ne consiste que dans des petites choses de convention, des manières extérieures; par exemple, tout ce que prescrit l'étiquette à l'égard des princes: l'autre respect vient du coeur, c'est-à-dire, de l'estime de l'admiration qu'on éprouve naturellement pour tout homme vertueux. Ce respect, loin d'abaisser celui qui le témoigne, l'ennoblit et l'élève, parce qu'il prouve qu'on sent tout le prix de la vertu, et parce qu'enfin les grandes ames seules sont susceptibles de ce beau mouvement. — Mais on doit aussi ce respect à mon papa. — Oui, parce qu'il est bon, qu'il aime ses peuples, et les rend heureux, sans quoi l'on n'auroit pour lui que le *respect d'étiquette*, le seul qu'on doive à la naissance. Ainsi, l'autre espèce de respect n'étant dû qu'à la vertu, les princes eux-mêmes y sont donc assujettis comme le reste des hommes. Et voilà celui que je vous demandois pour M******, parce qu'il le mérite, et plus de vous que de tout autre, puisqu'il contribue par ses travaux et ses talens à

la gloire et à la prospérité de la nation que vous devez gouverner un jour. Je me flatte, Monseigneur, que vous connoîtrez par la suite combien il est doux d'éprouver cette espèce de sentiment, et combien il est glorieux de l'inspirer.... — Oh! déjà je ne fais plus aucun cas du *respect d'étiquette*. — Vous avez raison; car il ne tient qu'à votre rang, et point du tout à votre personne : lorsque vous n'aviez qu'un an, vous receviez dans votre bercelonnette la plupart des honneurs qu'on vous rend aujourd'hui; les différens ordres de l'Etat venoient en corps vous complimenter, vous haranguer, &c. Il faudroit que vous fussiez bien borné pour vous enorgueillir maintenant de toutes ces choses qui ne sont absolument que des formules, et qu'on vous prodiguoit au maillot; mais si vous cultivez votre esprit, si vous acquérez des connoissances solides, si vous devenez vertueux, et si vous savez honorer et récompenser le mérite dans les autres, tous ces hommages cesseront d'être de vaines et de frivoles représentations, et deviendront

l'expression fidelle des sentimens qu'on aura pour vous. Cette conversation a produit les meilleurs effets, et elle a détruit tout le charme dangereux attaché à ces démonstrations de respect dont les princes sont accablés dès l'enfance.

Pour revenir aux ouvrages sur l'éducation, je ne vous parlerai point de Télémaque, chef-d'oeuvre immortel, également au-dessus des éloges et de la critique. Je ne vous dirai rien de Bélisaire dont nous avons parlé tant de fois, et dont nous sentons si bien l'un et l'autre le mérite (*) ; mais puisque vous ne connoissez point l'*Education d'un prince, par Chanteresne* (**), *et l'Institution d'un prince, par l'abbé Duguet,* je vous en citerai quelques passages (***) à mesure

---

(*) En retranchant qnelques pages.

(**) On croit généralement que ce nom de *Chanteresne* est un nom supposé. Quelques personnes attribuèrent cet ouvrage à M. Pascal ; mais la plus commnne opinion est que M. Nicole en fut l'auteur.

(***) L'abbé Duguet fit cet ouvrage pour le fils aîné du duc de Savoie.

que j'en trouverai l'occasion. Ce dernier ouvrage eut beaucoup de réputation dans le temps de sa nouveauté; et quoiqu'il soit fort estimable, il est maintenant tombé dans l'oubli, parce qu'il est ennuyeux (*); si quelqu'un prenoit la peine de le réduire en deux volumes, on en feroit un livre très-utile. L'auteur a pris beaucoup d'idées de Télémaque; mais il en a souvent de belles qui lui appartiennent, telles que celles-ci, par exemple: « La prudence, quand elle est » parfaite, connoît l'artifice, et n'en est » pas connue. Sa lumière s'élève au-dessus » de tout ce que la fraude médite dans

(*) Et parce qu'on y trouve plusieurs déclamations ridicules. Sur les poésies, qui comparent les rois et les héros aux dieux du paganisme, l'abbé Duguet s'écrie: « Il n'y a rien de plus » froid que ces chimères, ni de plus impie et de » plus scandaleux.... Cependant les théâtres en » retentissent, la musique s'exerce sur ces in» dignes fictions; les peuples s'infectent de cette » espèce d'idolâtrie, et les châtimens pleuvent » en foule du ciel sur une nation qui s'est fait » un jeu d'un si grand mal ».

» les ténèbres, et elle découvre de loin le » nuage où la dissimulation se cache tel- » lement, que, de peur d'être vue, elle » ne voit presque rien ».

L'abbé Duguet peint les courtisans avec autant de finesse que de vérité; il parle aussi parfaitement bien sur la flatterie : « L'unique moyen, dit-il, de s'en » défendre, est de fermer l'oreille à des » paroles agréables que le cœur ne re- » jette jamais quand les oreilles les ont » souffertes; d'avoir une timidité sur ce » point qui conserve le courage, et de ne » se croire point au-dessus des tenta- » tions d'une flatterie grossière, si l'on » ne repousse avec sévérité celles qui » sont plus délicates et moins visibles; » car il en est de l'orgueil comme de toutes » les passions; c'est en lui refusant tout, » qu'on le peut vaincre; on l'irrite par » les ménagemens, et l'on se met dans » la nécessité de lui tout accorder en pré- » tendant composer avec lui ».

Mon élève a déjà pris l'habitude de ne souffrir aucune espèce de louange; je lui ai si bien persuadé qu'à huit ans l'on ne

peut avoir d'autre mérite que celui d'être docile et appliqué, je lui fais si bien remarquer l'exagération et le ridicule des éloges qu'on lui donne, il est enfin si bien convaincu qu'on ne loue les princes qu'avec l'intention de les séduire, que, par orgueil même, il a pour la flatterie toute l'horreur qu'elle mérite, et qu'il se défie du plus simple témoignage d'approbation, si ce n'est pas des personnes qui possèdent sa confiance, qu'il le reçoit. Il y a quelque temps que le prince son père fit une action qui montroit une justice et une bienfaisance qu'on pouvoit assurément louer sans flatterie; je fus le seul de ceux qui l'approchent qui ne lui dis rien sur ce sujet; le jeune prince en fit la remarque, et m'en demanda la raison: c'étoit précisément ce que je desirois. Je n'ai point loué cette action, répondis-je, parce que j'ai une haute idée du prince votre père, et que je le respecte véritablement. — Comment? — Oui, tout ce qu'il fait de bien ne peut me surprendre; c'est pourquoi vous ne me voyez point cet air d'enthousiasme que vous remar-

quez dans les autres, et qui n'est que de l'affectation ou le signe d'un étonnement, au fond très-désobligeant pour le prince, puisque c'est témoigner qu'ils ne s'attendoient pas à le trouver si vertueux : d'ailleurs, quand l'action seroit la plus éclatante qu'on eût jamais faite, le respect m'auroit encore empêché de la louer devant le prince. — Pourquoi donc ? — La modestie est une si belle vertu, que sans elle la gloire la plus brillante perd une partie de son éclat : ainsi, je dois supposer que la personne que je respecte, possède une qualité aussi indispensable, et si j'osois la louer en face, c'est comme si je lui disois : « Je n'ai nulle espèce de » respect pour vous, et je vous le prouve » ouvertement, parce que je vous crois » le plus orgueilleux et le plus vain de » tous les hommes ». Il est si vrai que la louange, quelque fondée qu'elle soit, devient une insulte lorsqu'elle est donnée directement, qu'on ne diroit point sans détour à la plus charmante personne, qu'elle est belle, ni au plus sage des hommes, qu'il est vertueux. Si l'on s'expri-

moit ainsi crûment, on choqueroit trop visiblement la modestie, et l'on ne seroit que grossier ; mais puisque c'est s'avilir que de souffrir des louanges déclarées et sans art, on ne doit pas mieux recevoir celles qui sont présentées avec finesse ; car il n'y a de différence que dans les mots, le fond est toujours le même.

Tels sont les moyens dont je me sers, non-seulement pour armer mon élève contre la flatterie, mais pour la lui faire trouver véritablement injurieuse : il étoit nécessaire de commencer par-là, puisque sans cela, tout ce que j'aurois pu faire d'ailleurs eût été superflu. Dans ma première lettre, je vous dirai, comme vous le desirez, mon opinion sur les idées principales qu'un instituteur doit graver d'abord dans la tête d'un jeune prince. Adieu, mon cher Baron ; faites-moi part de vos réflexions avec la franchise que je suis en droit d'attendre de votre amitié, et que je mérite par l'extrême confiance que j'ai en vous.

# LETTRE XXV.

*La Vicomtesse à la Baronne.*

Je ne vous apprendrai point, ma chère amie, que madame d'Ostalis est heureusement accouchée ce matin, 4 janvier, d'un garçon; car je sais qu'avant de se remettre dans son lit, elle a voulu vous écrire un petit billet pour vous mander cette nouvelle ; mais du moins vous saurez par moi que notre charmante religieuse Cécile est arrivée hier au soir ; et je l'ai vue, et j'ai pleuré, et j'ai passé une heure et demie tête à tête avec elle. A présent, il vous faut des détails : écoutez donc. Je reçois aujourd'hui, en sortant de table, une lettre d'une écriture inconnue ; je regarde la signature, et je vois *Cécile :* aussi-tôt je sonne, je demande mes chevaux, et puis je lis cette lettre, qui ne contient que des remercîmens, mais qui est écrite avec autant de noblesse que de politesse et de simplicité.

Je me rappelle cette lettre si touchante qu'elle écrivit jadis à sa sœur dans les premiers momens de son désespoir. J'oublie que dix ans se sont écoulés depuis; j'oublie qu'elle est maintenant raisonnable et consolée; mon cœur s'émeut et se serre; et dans cette disposition, je monte en voiture. Durant le trajet, ma tête s'échauffe tellement, que j'arrive à l'appartement de Cécile, avec l'émotion et l'attendrissement que j'aurois éprouvés si je l'eusse vue le lendemain de sa profession. J'entre précipitamment, et je la trouve seule, assise vis-à-vis d'une petite table, et écrivant: aussi-tôt qu'elle entend prononcer mon nom, elle se lève, vient à moi, je l'embrasse de toute mon ame, et je suis un moment sans pouvoir parler; car j'avois véritablement un saisissement inexprimable. Je trouve que les grands malheurs attirent presque autant le respect et l'admiration, que le peuvent faire les grandes vertus; pour moi, rien ne me paroît plus auguste qu'une personne persécutée par la fortune, et qui se soumet avec courage à

sa destinée; et je vous assure que peu de choses dans ma vie m'ont semblé plus imposantes que la première vue de Cécile. Il est vrai que sa figure est aussi noble qu'intéressante, elle est grande, faite à peindre, et elle a des yeux qu'il est impossible que le chevalier de Murville ait pu oublier; il y a dans ces beaux yeux une mélancolie douce, mais profonde, de l'esprit, du sentiment, de tout enfin: d'ailleurs, ils sont d'un bleu foncé, et ornés des plus longues paupières noires que j'aie jamais vues: enfin, pour achever de me tourner la tête, elle est d'une pâleur extrême, et elle a un son de voix charmant. Autant que j'en ai pu juger par ses discours, qui sont très-réservés, elle a reçu de madame d'Olcy un bien froid accueil; mais elle parle de madame de Valmont avec une tendresse touchante: elle vous aime sans vous connoître, et elle m'a témoigné personnellement beaucoup plus de reconnoissance que mes soins n'en méritent; mais tout cela avec une grace, une mesure que le seul usage du monde ne pourroit donner, car,

sans un bon naturel, on ne sera jamais polie d'une manière véritablement obligeante et distinguée.

Vous voulez donc, ma chère amie, que je vous parle de ma petite Constance; je ne demande pas mieux. Vous n'avez pas d'idée de la passion que j'ai pour cet enfant; elle a une douceur de caractère qui seule suffiroit pour la faire aimer: aussi n'est-il jamais question de *punition*, de *pénitences;* quand elle fait quelques fautes, je me contente de lui dire: *Vous m'affligez, vous me rendez malade:* enfin, je ne cherche qu'à émouvoir sa sensibilité, et je ne veux point exciter sa crainte. Mandez-moi ce que vous pensez là-dessus, j'ose croire que vous serez de mon avis. Constance est adorée dans la maison, je n'ai pas un domestique qui n'ait pour elle une véritable tendresse, parce qu'elle est accoutumée à les bien traiter tous, et que je lui répète sans cesse ce beau mot d'un ancien, que *nous devons regarder nos domestiques comme des amis malheureux.* Adieu, mon cœur; d'après vos conseils, j'apprends sérieuse-

ment l'anglais; il m'ennuie à la mort, cependant je commence à lire assez joliment la prose : *Farewell my dear friend.*

---

## LETTRE XXVI.

*Réponse de la Baronne.*

Si vous êtes charmée de Cécile, je vous assure qu'elle ne l'est pas moins de vous ; elle a écrit à madame de Valmont une très-longue lettre, et l'éloge de votre grace, de votre esprit, de votre figure, y tient au moins trois pages.

Je vois avec un plaisir extrême, ma chère amie, que vous continuez l'anglais, et sur-tout que vous vous occupez sérieusement de l'éducation de notre chère petite Constance. Vous me demandez mon avis sur la manière dont vous vous y prenez pour la corriger de ses défauts, et sans préambule je vous répondrai avec ma franchise ordinaire. Cette manière de prendre toujours les enfans, comme on dit, *par la sensibilité*, ne vaut rien, lorsqu'on en abuse, ou, pour mieux dire, il ne faut presque jamais l'employer. En répétant toujours pour toute correction

à votre fille, *qu'elle vous afflige, qu'elle vous rend malade*, vous la familiarisez avec une idée qui devroit lui faire horreur, celle de vous rendre malheureuse; et elle finira par vous entendre dire cette phrase sans éprouver la moindre émotion : ainsi, loin d'augmenter sa sensibilité, vous l'émoussez et vous la détruirez sans retour, si vous ne changez de méthode. Imposez-lui donc les punitions faites pour son âge, la privation d'un joujou favori pendant quelques jours, celle des choses qu'elle aime à manger, &c. et pour les grandes fautes, exilez-la de votre chambre, si vous êtes bien sûre que sa gouvernante ne l'amusera pas dans la sienne; car si elle se divertit pendant cette disgrace, tout seroit perdu. Pour moi, quand je livre Adèle à miss Bridget, je suis certaine qu'on ne lui dira pas un mot, qu'on daignera à peine lui répondre, et qu'enfin miss Bridget aura l'air du plus profond mépris pour elle. Au reste, Adèle est bien persuadée que je souffre en la punissant; mais en même temps elle est convaincue

que je suis toujours capable de cet effort, parce que je le regarde comme un devoir, et que rien ne peut m'empêcher de le remplir avec la plus exacte justice. Lorsqu'elle rentre en grace, je lui montre la plus grande satisfaction; par-là j'excite sa reconnoissance et sa sensibilité, sans diminuer cette crainte salutaire qui me donne sur elle tant d'ascendant. La crainte est l'estime des enfans, s'ils ne craignent pas ceux dont ils dépendent, ils les méprisent et ne les aiment point véritablement: cette espèce de crainte ne détruit en aucune manière la confiance. Que votre présence n'en impose jamais dans les choses indifférentes ou innocentes; qu'elle ne puisse jeter la plus légère contrainte dans les jeux: elle ne doit réprimer que le mal, et non la gaîté; et alors soyez sûre que la tendresse de l'enfant égalera son respect pour vous. Mais si vous êtes fâcheuse, si vous gênez votre fille dans ses amusemens, dans ses plaisirs, vous lui causerez la crainte qu'inspirent les tyrans, et celle-là ne peut produire que l'aversion.

Tout être subordonné par sa nature à

un autre, et qui n'a point pour lui le respect qu'il doit avoir, non-seulement ne s'élève pas, mais se rabaisse encore. Nous ne sommes véritablement nobles qu'autant que nous savons rester à notre place; l'insolence, loin de nous rendre plus grands, ne peut que nous avilir, même lorsqu'elle paroît nous réussir le mieux. Cela est si vrai, qu'une femme qui conduit son mari, un fils qui gouverne son père, se rendroient méprisables s'ils ne cachoient pas avec soin l'empire qu'ils exercent, parce que toute usurpation nous est naturellement odieuse, et que l'amour de l'ordre et de la justice se trouve dans tous les cœurs qui ne sont pas entièrement corrompus. Ainsi, n'anéantissez donc point dans l'ame de votre fille la crainte telle que je viens de vous la dépeindre; elle doit l'éprouver, vous devez l'entretenir. Respectons, reconnoissons les droits des autres, mais n'ayons jamais la bassesse de reconcer à ceux que la nature nous a donnés, puisque cette lâcheté nous ôteroit tout le mérite de la modération à l'égard de ceux auxquels nous

sommes subordonnés, et d'ailleurs renverseroit l'ordre que nous devons maintenir autant qu'il nous est possible.

Locke veut qu'aussi-tôt que les enfans avouent une faute, quelle qu'elle soit, on les loue au lieu de les punir, ce qui ne me paroît pas raisonnable. Lorsque Adèle s'accuse elle-même d'une petite faute, elle en est quitte pour une courte exhortation toujours accompagnée de l'éloge de sa candeur et de sa confiance en moi; si c'est simplement un aveu, c'est-à-dire, une réponse à mes questions, je la punis en proportion de ce qu'elle a fait; si elle vient me confier une faute grave, elle subit une pénitence, mais infiniment plus douce que si j'eusse découvert ce qu'elle a eu la sincérité de m'apprendre de son propre mouvement. Nous sortons des mains de nos instituteurs avec des idées si fausses, qu'il n'est pas étonnant que nous ayons besoin de l'usage du monde pour nous rectifier. Si l'éducation étoit bonne, l'expérience ne feroit que nous démontrer la vérité des principes qu'elle nous a donnés, et alors

nous conserverions ces principes, et nous en ferions la règle de notre conduite : au lieu de cela, en entrant dans le monde, la première chose que nous apprenons, c'est que tout ce qu'on nous a enseigné relativement à la morale, étoit ou faux ou exagéré. Cette découverte met fort à l'aise, car elle autorise à ne regarder tous les principes que comme des préjugés, et elle permet de se livrer à toutes ses passions. Lorsqu'un enfant qui avoue son tort reçoit plus d'éloges que s'il n'avoit point fait de fautes, il doit en conclure très-naturellement qu'on peut impunément faire mal, pourvu qu'on ait la bonne-foi d'en convenir. C'est pourquoi nous voyons tant de personnes se glorifier de leurs défauts mêmes, et dire avec une ridicule vanité : *j'avoue que j'ai de l'humeur, des caprices, de la violence ;* comme si ces phrases devoient tout excuser, tout réparer. Persuadez à votre enfant qu'il est bien, qu'il est noble de savoir reconnoître ses fautes avec franchise et avec grace ; mais qu'il est encore mille fois plus beau de n'en point com-

mettre. Lorsqu'une jeune personne est tout-à-fait sortie de l'enfance, quels contes ne lui fait-on pas, avec la louable intention de lui inspirer l'horreur du vice! On croit faire des merveilles en lui disant « qu'une femme qui n'est pas ver- » tueuse, *n'est regardée de personne,* » *qu'elle est bannie de la bonne compa-* » *gnie*, &c. » Cependant, quand on voit *dans la bonne compagnie* tant de femmes *si peu vertueuses* et *si regardées*, on en conclut que les mères et les gouvernantes sont menteuses, et qu'il est tout simple d'avoir un amant. Voilà tout ce qu'on gagne à n'être pas vraie. La vertu est si belle, qu'il n'est pas nécessaire d'employer l'artifice pour la faire aimer. Laissons le mensonge et la dissimulation au vice, il en a besoin pour cacher sa difformité; mais si nous voulons instruire, soyons vrais.

Passez-moi dans cette seule lettre un peu *de pesanteur*, parce qu'avant tout il faut être clair. J'entends par principes, des idées justes sur ce qui est bien et sur ce qui est mal; j'entends par vertu, le

goût des choses honnêtes, fondé sur les principes, et fortifié par l'habitude de bien faire. Il est évident que l'éducation peut donner les principes, et je crois vous avoir prouvé dans mes autres lettres, qu'elle peut donner aussi les vertus. Mais vous me direz sans doute que tout cela ne suffit pas pour rendre véritablement vertueux, et qu'il faut encore que l'expérience nous ait appris à connoître toutes nos forces, et à savoir les employer. *Avoir de l'expérience*, c'est sur-tout avoir éprouvé, dans un certain espace de temps, à-peu-près toutes les tentations dont on est susceptible; c'est savoir que nous ne pouvons être heureux et estimés qu'autant que nous sommes vertueux, et que nous avons le courage de résister à nos passions. Si vous vous contentez de dire cela à votre élève, vous ne lui donnerez qu'une leçon, et non de l'expérience, qui ne peut s'acquérir que par des faits. Produisez donc des événemens, offrez-lui des tentations, multipliez les épreuves, redoublez-en l'attrait à mesure que sa raison se fortifie; quand

elle succombe, que la punition naisse de la chose même; par exemple, si elle faisoit un mensonge, imposez-lui une pénitence comme mère, pour la corriger; mais en outre qu'elle sente, long-temps après le pardon, les inconvéniens de ce vice; affectez d'avoir perdu toute confiance en elle, doutez de tout ce qu'elle vous dira, &c. enfin, que tout soit en action, en situation, et votre fille à seize ans aura plus d'expérience que la plupart des femmes n'en ont communément à vingt-cinq.

Il faut que je vous réponde encore, ma chère amie, sur une chose que je considère comme fort importante; vous dites à votre fille *qu'elle doit regarder les domestiques comme des amis malheureux*. Je n'ai jamais admiré cette idée, parce qu'elle manque de vérité; nous ne pouvons regarder une personne, sans aucune éducation, comme notre amie; au reste, l'exagération qu'il y a dans cette maxime, est bien excusable, car elle ne vient que d'un bon cœur. Je ne connois rien de plus dangereux pour une jeune

personne, que la familiarité avec les domestiques. Il faut lui recommander la politesse avec eux, mais lui défendre expressément toute espèce de conversation, quelque courte qu'elle puisse être, car elle ne prendroit, dans de tels entretiens, que des expressions triviales et ridicules, des sentimens bas, et le goût de la mauvaise compagnie, qui vient principalement de ne pouvoir supporter nulle sorte de contrainte, et de préférer la société des personnes subalternes, à celle où l'on est obligé d'avoir des déférences et des égards qui paroissent gênans lorsqu'on a pris l'habitude de dominer.

En ceci comme en toutes choses, la meilleure leçon est l'exemple. Si nous voulons que nos enfans soient humains, doux, honnêtes avec les domestiques, ne soyons nous-mêmes ni durs, ni impérieux. Ne grondons jamais pour un oubli, pour une maladresse, pour des petites négligences, je dirai plus, ne grondons point du tout; si la faute est involontaire ou légère, il est ridicule, il est

honteux de se fâcher ; si elle est grave, il faut en reprendre en particulier et sans colère ; si elle est impardonnable, il faut renvoyer. On doit exiger de ses domestiques, des mœurs, de la fidélité, du respect, et leur passer tout le reste. Nous nous faisons très-mal à propos les instituteurs de nos domestiques, nous avons la prétention de les corriger de tous leurs défauts, de les rendre parfaits, et toujours en les maltraitant, en les accablant de reproches, et souvent d'injures ; ils ont pris leur pli, tous nos efforts seront inutiles, nous n'obtiendrons avec cette douce méthode que de la dissimulation et de la haine, nous serons détestés et trompés, tel est le sort des tyrans en tout genre. Mais d'ailleurs, quelle puérilité de se mettre en fureur, de faire des scènes pour l'oubli d'une bagatelle, pour une inexactitude, une négligence, une gaucherie, &c. Combien la douceur est plus commode et plus utile ! on ne s'agite point, on ne se tourmente point, on ne rend personne malheureux, on est aimé, et l'on n'est bien servi que par l'affection.

Adieu, ma chère amie; je crains bien que cette lettre ne vous paroisse *ennuyeuse à la mort*; mais si vous voulez y réfléchir, vous sentirez qu'elle étoit nécessaire pour achever de vous faire connoître mon plan d'Education.

---

## LETTRE XXVII.

*Réponse de la Vicomtesse.*

EH bien ! ces idées sur l'Education, que je croyois si lumineuses, ne valent donc rien ? Il n'y a même pas moyen de le nier, car l'expérience me l'a déjà prouvé. Il y avoit trois mois que je travaillois à corriger Constance de l'impolitesse de répondre toujours *oui*, *non*, sans ce *monsieur* ou *madame*, pour lequel les enfans ont tant d'aversion. Toutes mes *souffrances* et toutes mes *maladies* n'y faisoient rien ; enfin votre lettre m'a décidée au grand parti de mettre ma pauvre petite Constance en pénitence pour cette même cause, et depuis quatre jours elle n'a pas manqué une seule fois de dire bien distinctement, *oui*, *Monsieur*, *oui*, *Madame*, ce qui m'a persuadé qu'en effet votre méthode est préférable à la mienne.

J'ai eu hier une très-vive dispute à

votre sujet ; c'étoit à souper chez madame de B.... On a parlé de vous et de madame d'Ostalis, et l'on a trouvé fort mauvais que vous ne soyez pas venue aux couches d'une nièce que vous *prétendez* aimer comme si elle étoit votre fille ; j'ai eu beau dire que madame d'Ostalis ayant vingt-un ans, la plus brillante santé, et n'accouchant point pour la première fois, il étoit assez simple que vous n'eussiez pas abandonné vos enfans et fait deux cents lieues pour venir être témoin d'un événement qui, raisonnablement, n'avoit pas dû vous causer la plus légère inquiétude ; on s'est obstiné à soutenir que vous n'aviez point de sensibilité, et que vous n'aimiez point madame d'Ostalis ; que vous ne l'aviez élevée avec tant de soin, et que vous n'aviez fait tant de sacrifices pour l'établir avantageusement, que par vanité. Dans ce pays-ci on compte pour rien tous les procédés essentiels, et l'on ne donne des éloges qu'aux petites choses ; c'est qu'on loue à regret ce qu'on ne voudroit pas imiter, et par cette raison on admire la sensi-

bilité, non quand elle fait de grands sacrifices, mais quand elle se manifeste par des attentions, des visites, des *petits soins*, parce que toute personne bien minutieuse et bien désœuvrée, peut en donner de semblables témoignages.

Eh bien! mon cœur, malgré vos prédictions, M. de Limours est plus que jamais rengagé dans ses premiers liens! Madame de Gerville a repris tout l'empire qu'elle avoit perdu un moment; M. de Limours passe sa vie chez elle, et ce dernier raccommodement, par l'humeur qu'il m'a causée, n'a fait que nous éloigner l'un de l'autre infiniment davantage que nous ne l'étions avant la brouillerie. J'ai deux filles, l'aînée sera vraisemblablement établie avant deux ans, puisqu'elle en a quinze, et j'ai la douleur de penser que c'est la femme la plus intrigante et la plus malhonnête qui lui choisira un mari!.... Car M. de Limours, méprisant madame de Gerville autant qu'elle le mérite, est entièrement subjugué par elle; il a d'ailleurs une telle insouciance et une si grande indolence,

qu'il est charmé que quelqu'un ait pris la peine de le gouverner, afin de lui épargner celle de réfléchir et de se décider; cependant il ne manque point d'esprit, il a naturellement de la pénétration, de la finesse, et un bon cœur. Ah! si j'avois voulu!.... si j'avois suivi vos conseils!.... je ne serois pas aussi malheureuse.... oui malheureuse, je le suis. Connoissez toute mon inconséquence, toute ma bizarrerie. J'ai passé quatorze ans sans songer un moment à l'avantage qui pouvoit résulter de trouver son ami dans son mari; ce n'est guère que depuis dix-huit mois que je me suis avisée d'y penser; tout-à-coup j'ai vu M. de Limours avec d'autres yeux, ou, pour mieux dire, je l'ai regardé, je l'ai écouté, et j'ai connu, avec une surprise inexprimable, que si je ne l'avois pas aimé jusqu'alors, c'étoit uniquement par distraction, et parce que je m'étois occupée de toute autre chose. Quand on a passé trente ans, qu'on a renoncé à la coquetterie, qu'on est fatiguée de la dissipation, on n'a rien de mieux à faire que d'aimer

son mari si l'on peut. Tandis que je me livrois à ces sages réflexions, M. de Limours se brouille avec madame de Gerville ; j'en ressentis une joie qu'il dut facilement pénétrer, je crus même qu'il en étoit flatté ; il dînoit plus souvent chez lui, il n'avoit plus l'air de s'y ennuyer, tout alloit au gré de mes desirs, quand tout-à-coup il revoit madame de Gerville, se raccommode, et, comme autrefois, abandonne sa maison, de manière que je passe souvent quinze jours sans l'appercevoir. Cette conduite m'a causé un chagrin que j'ai d'abord témoigné naïvement ; mais quand j'ai vu que M. de Limours en étoit plus embarrassé que touché, j'ai changé de manière, et je lui ai montré le plus profond mépris ; alors l'aigreur a succédé aux reproches ; enfin, nous sommes mille fois plus mal ensemble que vous ne nous avez jamais vus. Combien je sens, dans cet instant surtout, la privation d'une amie telle que vous !....

Adieu, j'ai trop de noir pour m'entretenir davantage avec vous, je ne veux

pas troubler la paix dont vous jouissez.... Quelle différence dans nos situations!.... Vous, vous avez épousé l'homme du caractère le plus décidé, et même le plus impérieux : il méprisoit les femmes ; il vous fit éprouver toutes les injustices de la jalousie la plus absurde, en même temps il prit pour une autre femme la plus violente passion ; vous avez trouvé le moyen de le détacher de votre rivale, d'obtenir son estime, sa tendresse, et toute sa confiance ; et moi, l'on m'a donné pour mari l'homme le plus facile à gagner, à conduire, et je n'ai jamais eu le moindre pouvoir sur son esprit, et je ne puis parvenir à l'éloigner d'une femme qu'il n'aime point et qu'il méprise. Ah ! je ne le vois que trop à présent, nous faisons nous-mêmes notre destinée. A ma place, vous eussiez trouvé le bonheur ; à la vôtre, j'eusse été la plus infortunée de toutes les créatures. Adieu, ma chère amie ; du moins plaignez-moi, écrivez-moi ; retracez-moi toutes les fautes que j'ai faites, montrez-moi les conséquences des étourderies qui m'ont causé

tant de chagrins; je ne sens tout cela que confusément, je voudrois en avoir des idées plus claires, non pour moi, mon sort est fixé, mais afin de mieux dépeindre à mes filles de si terribles inconvéniens : que du moins la triste expérience que j'ai acquise, puisse leur être utile, et je serai consolée des peines qu'elle me coûte.

Le chevalier d'Herbain est enfin arrivé; il est toujours aussi gai et aussi aimable que vous l'avez vu; il prétend qu'en cinq ans nous avons absolument changé de manières, de mœurs, d'usage, et qu'il se trouve aussi étranger ici qu'il pouvoit l'être à Constantinople. Au reste, l'étonnement qu'il affecte pour tout ce qu'il voit est fort drôle, et lui sied très-bien. Il m'a chargée de le *mettre à vos pieds*, et il compte écrire au Baron la semaine prochaine.

## LETTRE XXVIII.

*Réponse de la Baronne.*

Que vous m'affligez, ma chère amie, par le détail de votre situation ! et vous voulez que j'aie la cruauté de remettre sous vos yeux toutes les petites fautes qui ont produit de si grands malheurs ! Ne m'auriez-vous point demandé des reproches, seulement afin de me toucher, et pour m'ôter la force de vous en faire ? Ce ne seroit pas la première fois que vous auriez employé avec moi cette petite ruse ; mais, ma chère amie, ne savez-vous pas qu'il m'est impossible de laisser échapper une occasion de vous *prêcher* ; d'ailleurs, je suis très-persuadée que vous pouvez encore, si vous le voulez sincèrement, changer votre sort et le rendre parfaitement heureux ; mais il faut, pour cela, de la persévérance et une volonté ferme et décidée. Votre premier tort fut de croire, jadis, que c'étoit un très-bon air

que celui de paroître froide et dédaigneuse pour son mari ; il avoit à-peu-près la même idée, et cette conformité d'opinions ne devoit pas vous rapprocher. A l'égard des chagrins que vous cause sa liaison avec madame de Gerville, il n'est encore que trop vrai que vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. J'ai conservé toutes vos lettres. J'ai, ce matin, cherché et trouvé celle que vous m'écrivîtes, à ce sujet, il y a douze ans ; elle est là sur ma table, je vais la copier fidèlement ; la voici.

« Enfin, ma chère cousine, tous mes » voeux sont accomplis, je n'ai plus de » craintes, d'inquiétudes pour l'avenir ; » je suis sûre maintenant d'être à jamais » libre et paisible ; M. de Limours est » amoureux d'une femme de la société, » on assure que c'est *une passion véri-* » *table*, qu'elle est partagée, et que *l'en-* » *gagement*, de part et d'autre, *est pris* » *pour la vie*. A présent, si vous voulez » savoir le nom de l'*objet*, c'est madame » de Gerville, et comme vous ne la con- » noissez point, je vais vous faire son

» portrait. Elle est plus âgée que moi de
» quatre ans, par conséquent elle en a
» vingt-quatre ; elle est du nombre de
» ces personnes qui ne sont jolies que
» trois ou quatre heures dans la journée,
» c'est-à-dire, aux lumières et avec de
» la parure ; elle a une coquetterie de
» mauvais ton, toute en mines et en
» fausse gaîté ! Sa réputation est *au moins*
» équivoque, car on prétend que M. de
» Limours n'est pas son premier *enga-*
» *gement pour la vie* ; au reste, elle a
» ce qu'on appelle *beaucoup d'amis*, ce
» qui signifie seulement qu'on reçoit
» beaucoup de monde chez soi. C'est en-
» fin la personne la plus *agissante*, la
» plus *visitante* et la plus *intrigante*
» qu'il y ait au monde. A considérer ceci
» *politiquement*, une femme de ce ca-
» ractère et de cette tournure peut être
» utile à la fortune de M. de Limours,
» elle intriguera pour lui, et lui donnera
» l'activité qui lui manque ; et enfin,
» elle m'assure une parfaite liberté. Il est
» vrai que M. de Limours n'a pas été,
» jusqu'ici, fort gênant ; mais ne pou-

» voit-il pas, d'un moment à l'autre,
» par désoeuvrement, s'aviser de s'oc-
» cuper de moi ?.... Graces au ciel, ma-
» dame de Gerville me délivre de cette
» crainte ; aussi, par reconnoissance, je
» lui donne à souper, je lui prête mes
» loges, et je ne laisse pas échapper une
» occasion de louer sa figure, sa manière
» de se mettre, sa grace et son esprit.
» Oh ! elle n'a pas obligé une ingrate !...
» Adieu, mon cœur ; quittez donc votre
» triste Champagne, revenez bien vîte,
» car il n'est point de joies parfaites sans
» vous ».

Eh bien ! ma chère amie, que dites-vous de cette lettre? quelle étonnante révolution douze ans ont sû produire dans vos idées et dans votre cœur ! Quand notre bonheur n'est pas fondé sur la raison, qu'il est fragile ! Ce qui nous transporte aujourd'hui, demain peut-être fera notre tourment (*). Vous avez connu

(*) Il me semble que l'on peut tirer de ceci l'un des plus forts argumens contre le divorce. Combien d'époux ont fini par s'aimer, après

cette pauvre comtesse de L..... qui se rendit, par sa jalousie, si insupportable à son mari; elle avoit tort, sans doute, mais ce tort ne pouvoit nuire à sa réputation, et n'étoit même pas fait pour lui ravir, sans retour, l'amitié de son mari; au lieu de cela, ma chère amie, en montrant tant de joie de ce qui devoit naturellement vous affliger en secret, en accueillant, en recherchant votre rivale, vous avez resserré les nœuds que vous voulez en vain rompre aujourd'hui. Cette conduite imprudente blessoit toutes les bienséances, et vous savez quels prétextes elle fournit par la suite à madame de Gerville même, pour vous noircir et vous calomnier auprès de M. de Limours. Mais ne parlons plus du passé, c'est du présent et de l'avenir que nous devons nous occuper; il s'agit d'obtenir de M. de

---

avoir mal vécu ensemble dans les premières années de leur mariage! Ils auroient divorcé dans leur jeunesse, s'ils l'avoient pu, et ils ont fait leur bonheur mutuel durant l'âge mûr et la vieillesse!....

Limours le sacrifice d'une liaison indigne de lui, et dans laquelle il n'a pas même trouvé, pour sa fortune, les avantages que vous en attendiez, car son attachement pour une femme aussi intrigante et aussi dangereuse, n'a servi qu'à l'engager dans beaucoup de fausses démarches, à le rendre suspect, souvent injustement, et enfin, à diminuer l'estime qu'il méritoit personnellement. Se peut-il, ma chère amie, qu'avec le desir de le ramener, vous ayez pris le parti de lui montrer *le plus profond mépris!* On peut excuser l'emportement, l'humeur, l'injustice même, mais le dédain et le mépris ne se pardonnent point. Laissez-lui voir de la tristesse, du chagrin; saisissez la première occasion de vous expliquer, alors avouez vos torts avec franchise, c'est le seul moyen de lui faire sentir les siens; vous ne le rapprocherez pas de vous en un jour; mais en persévérant dans cette conduite, soyez sûre qu'avant un an, il vous accordera toute sa confiance et toute sa tendresse, puisqu'il n'a rien de véritablement essentiel à vous reprocher, et

qu'au fond il vous estime. Adieu, ma chère amie; ne me laissez rien ignorer de ce qui vous intéresse, et sur-tout les détails relatifs à M. de Limours.

---

## LETTRE XXIX.

### *De la même à la même.*

Je vous envoie, ma chère amie, une lettre d'Adèle; vous serez sûrement contente de l'écriture, et peut-être étonnée d'y trouver plusieurs fautes d'orthographe; mais, en permettant à Adèle de vous écrire une fois par mois, je l'ai prévenue que je ne corrigerois ni son style, ni son orthographe; elle vient de m'apporter sa lettre, je lui en ai fait remarquer les fautes: elle vouloit en écrire une autre, ce que je n'ai pas permis; de manière qu'elle voit partir celle-ci avec beaucoup de chagrin, et elle attend avec impatience *le 12 du mois d'avril*, dans l'espérance de pouvoir prendre sa revanche, en vous envoyant une lettre parfaite, et c'est justement cette émulation que je veux entretenir. A propos d'écriture, je veux vous dire ici la manière dont j'ai fait enseigner Adèle, et que je

vous conseille d'employer pour Constance. J'ai remarqué que la plus fatigante de toutes les leçons, pour les enfans, est celle d'écriture, parce qu'en effet rien n'est plus ennuyeux que de remplir une grande page, en répétant toujours une ou deux phrases qui forment en tout deux lignes. J'ai donc fait écrire, par un excellent écrivain, la valeur de neuf ou dix volumes d'extraits instructifs et amusans, pour servir d'exemples à mes enfans; les uns en grande et en moyenne écriture, pour la première enfance, et les autres en petit caractère, pour l'âge de douze, treize, quatorze et quinze ans. Tous ces exemples sont sur des feuilles détachées, et lorsqu'un volume est fini, on passe à un autre. De cette manière, Adèle trouve sa leçon agréable, s'instruit en écrivant; et comme elle écrit, dans le même espace de temps, une plus grande quantité de mots différens, que les autres enfans qui ne copient qu'une seule ligne, il est certain qu'elle apprendra l'orthographe beaucoup plus promptement.

Non, ma chère amie, Adèle n'est point *une petite personne déjà parfaite ;* la nature lui a même donné de très grands défauts, et je n'ai pu encore que les réprimer, et non les détruire entièrement. Elle est violente, étourdie, légère, et par conséquent indiscrette, inconsidérée, et peu capable d'une application suivie. Avec les personnes qu'elle ne craint pas, elle est impatiente, *raisonneuse*, emportée ; mais comme tous les enfans, elle sait parfaitement se soumettre à la nécessité, et n'ignorant pas que j'ai également le droit et la volonté de la punir quand elle fait mal, elle est avec moi d'une extrême soumission. Elle s'est échappée deux ou trois fois avec miss Bridget ; mais enfin ayant reconnu que miss Bridget est tout aussi inflexible que je puis l'être, elle la respecte maintenant, et lui obéit ainsi qu'à moi. Nous la croirions parfaite en effet, si je ne l'examinois pas attentivement, lorsqu'elle croit que je ne prends pas garde à elle. Pendant sa leçon de dessin, j'écris ou je lis, et souvent je la surprends se moquant de Dainville,

ou faisant des mines d'impatience, et je vois clairement que si je n'étois pas présente, elle seroit avec lui aussi impertinente qu'indocile. Rien n'est plus facile que d'en imposer à un enfant; mais quand on a su forcer à la soumission un esprit naturellement impérieux, il ne faut plus l'abandonner à lui-même un seul instant; car, si vous perdez de vue l'enfant que vous avez dompté, soyez sûre qu'il se dédommagera, à la première occasion, de la contrainte que vous lui imposez; plus il sera soumis avec vous, plus il sera intraitable avec les autres; alors, loin de lui ôter un vice, vous ne ferez que lui en donner de nouveaux: la douceur qu'il vous témoignera ne sera que de la souplesse, et deviendra de la fausseté et de l'hypocrisie. Ainsi, ne le quittez donc que pour le remettre en des mains aussi sûres que les vôtres; ayez toujours les yeux sur lui jusqu'à ce que le temps, la raison et l'habitude aient absolument changé son caractère. Au reste, Adèle a d'excellentes qualités, elle est d'une extrême sensibilité, elle est généreuse, in-

capable d'envie, elle n'a jamais d'humeur, et elle aura sûrement beaucoup d'esprit.

Il est essentiel d'accoutumer les enfans à traiter tous leurs maîtres, non-seulement avec politesse, mais avec respect, car il faut leur persuader qu'ils doivent de la reconnoissance à toute personne qui leur donne une connoissance utile ou un talent agréable; ce sentiment de reconnoissance rejaillira sur le père et la mère qui dirigent l'éducation, et les leçons en seront prises avec bien plus de fruit. Adèle, hier, croyant que je ne la voyois pas, arracha des mains de Dainville un crayon, qu'il ne tailloit pas assez vîte à son gré; je l'obligeai à lui faire des excuses, que je dictai moi-même dans les termes les plus humbles, ce qui lui coûta beaucoup. Quand nous fûmes seules, elle me dit qu'elle ne croyoit pas devoir *tant de respect à un jeune homme comme M. Dainville.* Mais, répondis-je, il veut vous donner un talent charmant, il vous consacre son temps et ses soins; il est un de vos bienfaiteurs. —

Bienfaiteur !.... Un maître !... — Eh bien ! ne voulez-vous pas dire qu'il est payé pour cela, et qu'il ne fait que son devoir ? Si cette raison vous dispense de la reconnoissance, vous serez ingrate avec tout le monde : par exemple, moi, en vous élevant, en vous corrigeant, en vous récompensant, je ne fais que remplir mon devoir, ainsi vous ne m'en avez donc aucune obligation.... — Oh ! Maman, pouvez-vous comparer.... — Je sais bien que vous me devez beaucoup plus qu'à M. Dainville, mais il est différens degrés de reconnoissance ; et si l'on ne sent point du tout les petites obligations, l'on est incapable de ressentir fortement les grandes : enfin, si vous n'avez nulle reconnoissance pour M. Dainville, vous n'en aurez sûrement qu'une très-foible pour moi. Ce raisonnement a fait une très-vive impression sur Adèle, et je suis bien certaine qu'elle se piquera de montrer beaucoup de reconnoissance à Dainville, afin de me convaincre qu'elle en a une sans bornes pour moi. Elle a parfaitement compris que toute personne

qui ne manque à aucun de ses devoirs relativement à nous, contribue autant qu'il est en elle à notre félicité, et par-là mérite de nous inspirer un sentiment de gratitude proportionné au bonheur qu'elle nous procure, et elle a même senti que si ces devoirs sont remplis avec affection, notre affection seule pouvoit en être le prix.

A présent, ma chère amie, il faut que je vous dise un mot de nos plaisirs, nous en avons eu de très-brillans ce mois-ci : par exemple, nous avons joué la comédie, et mes enfans étoient nos principaux acteurs ; je vois d'ici votre surprise. *Comment ! Adèle a joué un rôle d'amoureuse ! Adèle sait déjà ce que c'est que l'amour, un amant, des passions violentes !* Rassurez-vous, Adèle ne sait rien de tout cela ; nous avons joué deux comédies dans lesquelles il n'y a ni amour, ni passions violentes, ni hommes ; il est nécessaire de vous expliquer cette énigme ; en voici le mot : J'ai fait un *théâtre à l'usage des enfans et des jeunes personnes ;* il faut aux enfans,

comme nous l'avons déjà dit, des tableaux, des images vives et naturelles qui puissent frapper leur imagination, toucher leur cœur, et se graver dans leur mémoire. Voilà le principe qui a produit cet ouvrage; toutes ces petites pièces forment un recueil de leçons sur tous les points de la morale; j'ai peint des travers, des défauts, des ridicules; mais, en général, j'ai évité de présenter des personnages véritablement odieux; ce sont des rôles dangereux à faire jouer, les enfans peuvent oublier le dénouement et la morale qu'on en tire, et les traits de malignité restent dans leurs têtes: ils s'approprient, pour ainsi dire, ce qu'ils apprennent par cœur et ce qu'ils représentent. J'ai fait des pièces pour Adèle et pour mon fils. Dans les premières, tous les personnages sont des femmes, et tous ceux des secondes sont des hommes; ce qui m'étoit facile, puisque je bannissois l'amour de mon théâtre; et d'ailleurs, la familiarité que les répétitions établissent nécessairement entre les acteurs, ne peut s'accorder avec l'exacte décence

qui convient à de jeunes personnes. Il m'a paru que ce nouveau genre de pièces pouvoit être utile à l'éducation de la jeunesse. De cette manière, un enfant, en s'amusant, exerceroit sa mémoire, formeroit sa prononciation; il acquerroit de la grace, et perdroit l'embarras et la niaiserie de l'enfance: après avoir joué un rôle rempli de bonté, de délicatesse, de générosité, il rougiroit d'être indocile ou insensible; enfin, il chériroit la vertu qu'il verroit aimable et applaudie. Mais, je le répète, il est absolument nécessaire que les pièces soient faites exprès pour ce dessein; car la meilleure de nos pièces de théâtre seroit dangereuse, et en même temps au-dessus de l'intelligence de l'enfant de dix ans le plus spirituel.

Nous avons joué, le premier de mars, deux pièces; la première ayant pour titre: *Les Flacons;* et la seconde, *La Colombe*. Madame de Valmont et moi, avons pris *l'emploi* de mère et de fées; Adèle joue les grands rôles, et deux jolies petites filles d'une femme-de-chambre de madame de Valmont forment le reste de

notre troupe. Quatre jours après, il y eut une représentation où nous ne fûmes que spectatrices ; c'étoit le tour des hommes, qui jouèrent *le Voyageur* et *le Bal d'Enfans* : les acteurs étoient M. d'Almane, Théodore, M. de Valmont et son fils Charles, qui a treize ans et qui est d'une figure charmante, M. d'Aimeri, Dainville et deux valets-de-chambre. Charles eut le plus grand succès dans le Voyageur, et Théodore joua fort joliment dans la seconde pièce. Il y a beaucoup d'émulation entre nos deux troupes; mais nos acteurs les plus distingués sont Charles et Adèle, qui est véritablement surprenante pour son âge. Nos spectacles ont si bien réussi, que nous donnerons les mêmes représentations encore une fois dans le courant du mois. Nous avons un très-joli théâtre, et une salle qui contient deux cents personnes et qui est parfaitement remplie par nos voisins, nos gens et des paysans, ce qui forme pour nous un auditoire très-imposant, quoiqu'il nous ait traités jusqu'ici avec beaucoup d'indulgence. Adieu, ma chère

amie ; si vous desirez des billets pour la première représentation, mandez-le-moi... Oh ! que je voudrois que vous pussiez voir ce petit spectacle ! J'en jouirois doublement si vous y étiez, et peut-être vous intéresseroit-il plus que vous ne l'imaginez, car les graces touchantes et naïves de l'enfance prêtent un charme inconcevable à ces foibles productions.

---

## LETTRE XXX.

*Réponse de la Vicomtesse.*

*Si je veux des billets pour aller à vos comédies, vous m'en enverrez!* Croyez que ce soit-là une jolie plaisanterie, et qu'il soit généreux d'insulter ainsi au chagrin que j'éprouve d'être séparée de vous? Je suis bien sûre que je préférerois vos spectacles d'enfans à la plupart de ceux que je vois ici; par exemple à celui auquel j'ai été hier. M. de Blesac a donné une très-jolie fête à sa maison de campagne; il avoit rassemblé environ quinze femmes de la meilleure compagnie, et excepté cinq ou six, toutes extrêmement jeunes. La fête commença par une illumination charmante dans le jardin, et finit par un spectacle fort différent des vôtres; on joua deux pièces dont vous avez pu entendre parler, parce qu'elles passent pour être fort jolies dans leur genre; mais elles sont si indécentes que

sûrement *de notre temps*, c'est-à-dire, il y a dix ans, il n'existoit pas une seule femme de bonne compagnie qui eût avoué les avoir lues. Eh bien! au milieu de cent hommes, nous les avons vu jouer sans aucun embarras, et l'on a même demandé à M. de Blesac une seconde représentation de ce spectacle. Pour moi, je vous avoue que je n'avois pas d'idée d'un tel excès de licence, et que j'ai admiré l'intrépidité de toutes ces jeunes personnes pendant tout le temps qu'a duré la comédie, elles qui d'ailleurs paroissent si timides et quelquefois affectent tant d'embarras en entrant dans une chambre. Si j'avois pu, sans pruderie, me dispenser d'aller à la seconde représentation, je n'aurois certainement pas pris l'engagement d'y retourner; car, au vrai, je n'ai pas l'esprit et le goût assez corrompus pour préférer de semblables pièces à celles de la comédie française. Madame d'Ostalis étoit priée de cette fête et n'a point voulu y venir, ce que j'ai fort approuvé; et certainement, si j'avois vingt ans, j'aurois fait comme elle,

en dépit de la mode et du pouvoir de l'exemple.

Je vous dirai, ma chère amie, que je fais beaucoup de progrès dans la langue anglaise, je commence à lire la prose fort joliment. A propos de cela, connoissez-vous un livre anglais sur l'éducation, qui a pour titre : *Lord Chesterfield's letters to his son* (*). C'est un impertinent auteur que ce lord Chesterfield ! Écoutez, je vous prie, comment il nous traite, et voyez si vous vous reconnoîtrez dans ce galant portrait, que je traduis littéralement (**) : « Les femmes

---

(*) Lettres de mylord Chesterfield à son fils.

(**) Women are only children af a larger growt; they have an Entertaining tattle, sometimes wit; but for solid, reasoning good sense, J never in my life knew one that had it, or who reasone or acted consequentially for four and twenty hours together.... A man of sense only triffles with them plays with them humours and flatters them as he does with a sprightly forward child: but he neither consults them about nor trust them with serious matters.

» sont seulement de grands enfans ; elles
» ont un amusant babil et quelquefois
» de l'esprit. Mais depuis que j'existe
» (et il étoit très-vieux), je n'en ai ja-
» mais connu une seule qui eût un solide
» bon sens, ou qui sût agir et raisonner
» conséquemment pendant vingt-quatre
» heures.... Un homme de bon sens doit
» seulement les flatter et s'amuser d'elles,
» comme il feroit avec un joli enfant ;
» mais il ne doit jamais les consulter ou
» leur confier de sérieuses affaires ».
Approuvez-vous, ma chère amie, qu'un père donne à son fils une telle opinion des femmes ? outre qu'elle est injuste et fausse, elle me paroît dangereuse ; car l'homme qui méprise les femmes n'est pas plus qu'un autre à l'abri de leurs séductions, et s'avilit en les aimant. Au reste, moi, qui suis plus juste que milord Chesterfield, je conviendrai qu'il y a beaucoup d'esprit dans ses lettres ; mais il me semble qu'en général, il attache trop de prix à ce qu'il appelle *les graces et le bon ton.* Quand son fils débute à Paris dans le grand monde, milord

Chesterfield est principalement tourmenté par la crainte qu'il n'y paroisse gauche. Il s'occupe beaucoup moins de son caractère et de son cœur que de ses manières; toutes ses lettres sont remplies des détails les plus minutieux relativement aux usages du monde; il lui enseigne comment on doit se moucher de bon air; il l'exhorte à ne pas répandre de sauce en servant à table, à ne point cracher en parlant, à ne point rire aux éclats, &c.; enfin, il a une telle passion de voir son fils à la mode, qu'il sacrifie même les mœurs à cette frivole fantaisie et qu'il lui conseille de prendre deux maîtresses à la fois. D'ailleurs, cet homme qui se piquoit d'avoir un si bon ton, en avoit un très-mauvais; il y a souvent dans ses lettres des pages entières écrites en français; je ne vous en citerai qu'un passage; il conte à son fils qu'une femme de *très-bonne compagnie* entreprit de le former, et qu'un jour, dans un cercle, elle dit à plusieurs personnes: « Savez-» vous que j'ai entrepris ce jeune homme? » Il faut que vous m'aidiez à le dérouil-

» le , il lui faut nécessairement une pas-
» sion ; et s'il ne m'en juge pas digne,
» nous lui en chercherons quelqu'autre.
» Au reste, mon novice, n'allez pas vous
» encanailler avec des filles d'Opéra, qui
» vous épargneront les frais du senti-
» ment et de la politesse, mais qui vous
» en coûteront bien plus à tout autre
» égard. Je vous le dis encore, si vous vous
» encanaillez, vous êtes perdu, mon ami.
» Ces malheureuses ruineront et votre
» fortune et votre santé, corrompront
» vos mœurs, et vous n'aurez jamais le
» ton de la bonne compagnie (*) ».

Je sais bien qu'on a trouvé quelquefois dans la bonne compagnie, des femmes qui ont *entrepris* de former des jeunes gens, mais je ne crois pas qu'on en ait jamais vu s'exprimer d'une semblable manière. Ces lettres de milord Chesterfield sont en quatre volumes, et je les ai finies; vous voyez que je travaille sérieusement. Je commence aussi à donner beaucoup de temps à l'éducation de Cons-

---

(*) Vol. 2.

tance, je la fais lire, je lui apprends par cœur les petits contes que vous m'avez envoyés, je la garde presque toute la journée avec moi; enfin, j'imite de mon mieux tout ce que vous faites pour Adèle. Je recueille déjà les fruits de ces soins si doux, ma maison me devient plus agréable; la dissipation m'est moins nécessaire, et ma santé est meilleure. Constance est également sensible, douce et soumise; mais depuis que je la mets en pénitence, elle m'a fait plusieurs mensonges, afin de se soustraire à la *demi-correction* que je lui fais subir, suivant votre méthode, quand elle m'avoue une faute un peu grave. Comment remédier à cela? Comment empêcher un enfant de mentir, lorsqu'il se croit parfaitement sûr de n'être point découvert? Comment s'y prendre enfin pour lui donner *de la conscience?* Répondez-moi là-dessus avec le plus grand détail, car cet article me paroît le plus important de tous.

J'ai passé avant-hier toute la matinée avec Cécile, dont la santé est presque

entièrement rétablie ; elle nous dit, à madame d'Ostalis et à moi, que ce qu'elle avoit vu du monde ne le lui feroit pas regretter ; qu'elle s'en étoit fait dans sa solitude une idée bien différente, et que sa chimère étoit beaucoup plus séduisante que la réalité. « Je rencontre tou-
» jours, dit-elle, l'image de la contrainte
» et de la dépendance ; je cherche vaine-
» ment celle du bonheur et de la liberté ;
» je ne vois que des chaînes ridicules, des
» travers et des bizarreries révoltantes ».
Elle ajouta qu'elle retourneroit dans son couvent sans éprouver d'autre regret que celui de nous quitter, car elle a véritablement une amitié sincère pour madame d'Ostalis et pour moi, et ce sentiment est bien partagé. Depuis deux mois, madame d'Olcy se conduit fort bien avec elle, et se pique même de l'aimer beaucoup. Quand elle a vu que nous lui rendions des soins, et que nous allions déjeûner avec elle au moins trois ou quatre fois par semaine, elle a commencé à s'en occuper, et l'a fait connoître à plusieurs personnes de ses amies. Cécile est si inté-

ressante par sa figure, son esprit et ses graces naturelles, que tout ce qui la voit est charmé d'elle; aussi est-elle à la mode autant qu'on peut l'être dans sa situation; c'est-à-dire, que toutes les femmes qui ne peuvent être jalouses d'une religieuse, veulent la voir, la connoître, et parlent d'elle avec enthousiasme. Tous ces succès ont décidé madame d'Olcy à afficher dans le monde un *grand sentiment* pour elle, qui lui fait beaucoup d'honneur, et qui ne l'a cependant point empêchée de faire entendre à Cécile qu'elle desiroit que son séjour à Paris ne se prolongeât pas davantage. Cécile vouloit partir sur-le-champ; mais comme les médecins demandent encore cinq semaines, j'ai exigé sa parole qu'elle resteroit ici jusqu'au mois de mai; ce qu'elle m'a promis, quoiqu'avec beaucoup de répugnance.

Adieu, ma chère amie; n'oubliez pas, en rendant ma réponse à la charmante petite Adèle, de l'embrasser de ma part aussi tendrement que si c'étoit pour vous. A propos (et c'est en effet bien à propos

d'Adèle), mandez-moi donc avec un peu plus de détail ce que vous pensez de Charles, fils de madame de Valmont; je sais déjà qu'il a treize ans, qu'il est d'une figure charmante, qu'il joue la comédie à merveille, ce qui suppose de l'esprit et de la grace; et d'ailleurs, quel est son caractère, quelle est sa naissance, que sera sa fortune? J'ai la plus vive impatience d'être instruite positivement de tout cela; car je prévois que ce petit Charles, si joli, si près de vous, si souvent avec Adèle, pourroit bien par la suite jouer un rôle encore plus intéressant que ceux que vous lui donnez. Adieu; songez que si votre réponse à cet égard n'est pas claire et détaillée, je croirai que vous avez des projets que vous voulez me cacher.

---

## LETTRE XXXI.

*Réponse de la Baronne.*

Je ne suis pas surprise, ma chère amie, que Constance, accoutumée à ne jamais recevoir de punitions, ait recours au mensonge pour s'en affranchir. Qui peut nous empêcher de commettre une mauvaise action qui nous est utile et agréable, lorsque nous sommes moralement sûrs qu'elle ne sera jamais découverte, et quand elle ne fait de tort à personne? La conscience! Mais qu'entend-t-on par *la conscience?* Un sentiment intérieur, qui, par le remords qu'il nous cause, nous punit de nos fautes. Ce sentiment n'existeroit point, si la vertu n'étoit qu'une chose de convention; c'est-à-dire, si dans une autre vie, des récompenses immortelles ne lui étoient pas préparées; enfin, si tout mouroit avec nous, le héros qui se dévoue au bien public, qui sacrifie ses propres intérêts aux intérêts

des autres, ne seroit qu'un insensé; tandis que le plus sage des hommes seroit celui qui se livreroit à toutes les passions qu'il pourroit satisfaire, sans encourir les peines établies par les loix. La conscience n'est qu'un guide peu sûr sans la religion; donnez donc à votre élève des sentimens religieux, persuadez-lui bien que dans tous les momens de sa vie, Dieu la voit et l'entend; frappez son imagination de cette importante et sublime idée; donnez-lui l'exemple de la piété; qu'elle vous surprenne souvent priant Dieu, qu'elle soit convaincue que vous trouvez dans ce devoir toutes les consolations dont vous avez besoin, et que vous le remplissez avec joie. Faites-lui admirer les ouvrages de Dieu, les cieux, la terre, la verdure, les fleurs; que le fruit qu'elle mange, la rose qu'elle cueille, tout serve à lui rappeler la bonté et la puissance de l'Être suprême qui a tout créé. Apprenez-lui des prières courtes, simples et touchantes, qu'elle puisse comprendre et sentir. J'en ai composé exprès pour Adèle, et elle les dit avec un

respect et une expression qui m'attendrissent toujours. Je lui parle souvent de son *ange tutélaire ;* je le lui ai peint beau comme il doit être, couronné de fleurs immortelles, ayant des ailes brillantes, et voltigeant toujours autour d'elle ; cette image douce et riante émeut son cœur et séduit son imagination : elle sait que cet être charmant est aussi pur qu'il est beau ; qu'il déteste le mensonge, les détours, la gourmandise, la colère, et que toute bonne action lui plaît et l'enchante ; elle craint d'*affliger son bon ange ;* et lorsqu'elle est bien raisonnable, elle me dit avec une satisfaction inexprimable : « Dieu me protège, et mon » bon ange est content de moi ». Je lui ai parlé aussi de l'esprit malfaisant, perverti par l'orgueil et par l'ingratitude, et que la céleste justice précipita du ciel au fond des noirs abîmes de l'enfer, gouffre affreux, éternelle demeure des méchans et des impies, et qui reçut, pour premiers habitans, des orgueilleux et des ingrats. Adèle sait que cet esprit infernal n'est occupé qu'à nuire, qu'il causa la

chute du premier homme, et que c'est lui qui, pour nous perdre, nous suggère les criminelles tentations de manquer à nos engagemens, à nos résolutions, ou de nous enorgueillir des dons de la nature que nous tenons de Dieu. Enseignez à Constance toutes ces différentes choses en causant avec elle; cette espèce d'instruction doit précéder celle du catéchisme, que vous ne devez lui apprendre que lorsqu'elle aura six ou sept ans. Prévenez-la bien, en lui lisant le catéchisme, que les mystères qu'il explique sont au-dessus de l'intelligence humaine; que Dieu nous a faits *pour l'aimer et non pour le comprendre*; que d'ailleurs, nous sommes trop bornés pour oser soutenir que tout ce que nous ne pouvons conçevoir est faux, puisque dans la nature, tout est presque mystère et prodige pour nous; et qu'enfin, comme dit Montaigne, en parlant de l'incrédulité sur les choses indifférentes: « Que c'est une hardiesse » dangereuse et de conséquence, outre » l'absurde témérité qu'elle traîne quant

» à soi, de mépriser ce que nous ne con-
» cevons pas ».

Telle est la manière que j'ai employée pour inspirer à Adèle une véritable piété, et lui donner, comme vous dites, de la conscience. J'ai mis en usage aussi, pour le même objet, un autre moyen qui vous paroîtra peut-être frivole, mais dont l'effet est sûr. Il est absurde de dire aux enfans qu'un *petit doigt* nous avertit de tout ce qu'ils font en secret, parce que c'est un mensonge et une bêtise ; mais j'ai dit à ma fille que lorsqu'elle ne me répond pas avec sincérité, je le vois clairement dans ses yeux et sur sa physionomie ; et je ne la trompe point, car lorsqu'on connoît les enfans, il est bien facile de lire sur leur visage tout ce qu'ils pensent : ainsi elle n'a jamais la tentation de me déguiser la vérité, sûre que je la pénètre toujours. D'ailleurs, à force de lui répéter que je suis certaine qu'elle ne voudroit pas faire une faute grave, quand elle seroit convaincue que je ne pourrois jamais la découvrir, je le lui persuade ; et il est très-vrai que depuis quelque

temps, elle ne commet point de fautes, sans éprouver un pressant desir de m'en instruire : ce qui est tout simple, puisque, sans compter les raisons que je viens de vous détailler, elle croit que cet aveu sera, aux yeux de Dieu, une expiation, et aux miens une preuve de confiance qui m'attachera davantage à elle. Enfin, ma chère amie, que la religion soit la base de tout ce que vous ferez, ou vous ne ferez rien de véritablement solide. Occupez-vous en même temps de donner à votre élève de l'empire sur elle-même ; vous travaillerez alors sur des fondemens inébranlables, et votre ouvrage ne sera détruit ni par les passions, ni par les mauvais exemples.

Je connoissois les Lettres de mylord Chesterfield, je trouve tous les reproches que vous lui faites, parfaitement fondés ; mais s'il n'avoit pas dit tant de mal des femmes, vous auriez loué plusieurs choses de son ouvrage, dont vous n'avez point parlé. N'est-il pas touchant, par exemple, qu'un homme, dans le ministère et livré aux affaires et à l'ambition, écrive

à son fils, âgé de huit ans, des lettres aussi longues et aussi détaillées qu'instructives, puisqu'elles contiennent des abrégés de mythologie et d'histoire fort bien faits, et que cette correspondance, pendant plus de vingt ans, ait toujours été également exacte et suivie? Je conviens qu'il eût été mieux encore d'élever son fils soi-même, et de ne pas s'en séparer si long-temps; mais ce fils n'étoit pas légitime, ce qui ajoute beaucoup à tout ce que mylord Chesterfield a fait pour lui. D'ailleurs, on trouve dans ces Lettres plusieurs principes excellens, une connoissance assez approfondie du cœur humain, de l'érudition, de l'esprit, de la finesse, de la raison; enfin, il me semble qu'elles doivent être regardées comme un ouvrage estimable à beaucoup d'égards, et comme un monument intéressant de la tendresse paternelle.

Comment se peut-il, ma chère amie, que vous ayez été à la fête qu'a donnée M. de Blésac? et comment avez-vous pu vous résoudre à voir une seconde représentation d'un semblable spectacle, vous

à qui j'ai toujours connu un goût si vrai pour la décence ? Est-il possible que vous ayez sacrifié votre inclination et vos principes à la crainte frivole et ridicule d'être accusée de pruderie par des gens dans la bouche desquels ce reproche est presque toujours un éloge ? *Vous avez trente-deux ans, et votre réputation est faite.* Premièrement, vous n'avez point passé l'âge où l'on peut la perdre ; et d'ailleurs, ne l'avez-vous acquise que pour vous affranchir des bienséances qu'on doit respecter le plus ? Croyez au contraire qu'il faut faire, pour la conserver, tout ce qu'on a fait pour l'obtenir. Songez encore que les mauvais exemples donnés par une personne estimable, sont les seuls véritablement dangereux. Si M. de Blésac n'eût pu rassembler à cette fête que des femmes d'une réputation équivoque, on n'eût certainement pas vu une seconde représentation de ce spectacle ; un cri général se seroit élevé contre une pareille indécence, et elle eût été trouvée ce qu'elle est en effet ; mais quand on a su que quelques personnes

irréprochables étoient à ces pièces, on a porté un jugement différent : ainsi, vous avez contribué à un très-grand mal, celui de rendre l'indécence moins odieuse et moins révoltante, c'est-à-dire, dans l'opinion générale; car il existe encore plusieurs bons esprits qui jugent des actions, non par les personnes qui les font, mais par ce qu'elles sont véritablement. Enfin, quel exemple pour votre fille, prête à entrer dans le monde! Quand vous lui recommanderez la circonspection, la décence la plus exacte et la plus scrupuleuse, de quel poids seront vos exhortations à cet égard?... Pardonnez-moi, ma chère amie, des reproches si peu ménagés; j'envisage avec douleur toutes les conséquences de votre étourderie, et j'en suis trop sincèrement affectée pour songer à mes expressions : l'amitié trahit quand elle flatte dans les choses importantes, et j'aimerois mieux risquer de vous déplaire, que de vous déguiser des vérités utiles.

Maintenant, après vous avoir bien prêchée, je vais, au nom de madame de

Valmont et au mien, vous remercier de toutes vos bontés pour Cécile, et vous demander une nouvelle grace. Nous avons lu à M. d'Aimeri l'article de votre dernière lettre, où vous parlez de Cécile et de l'impression qu'a produite sur elle ce qu'elle a pu entrevoir du monde. Ce détail a fait le plus grand plaisir à M. d'Aimeri, qui, depuis la mort de son fils, se reproche chaque jour d'avoir sacrifié la malheureuse Cécile; il est si cruellement puni par ses remords, qu'il est impossible de ne pas le plaindre presque autant que sa victime, d'autant plus qu'il parle lui-même à ses amis de cette tache ineffaçable dans sa vie, avec une franchise et des regrets qui le rendent aussi intéressant qu'on peut l'être après une semblable faute. Il est, depuis ses malheurs, dans la plus grande dévotion, et sa piété aussi solide que sincère, en lui faisant connoître toute l'atrocité de son injustice, ajoute encore à ses remords. Il n'ignore point que Cécile aimoit le chevalier de Murville. Il pense sans cesse à elle, il se la représente telle qu'elle étoit

lorsqu'il la renvoya dans son couvent, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Cette image touchante le poursuit, m'a-t-il dit, en tous lieux, à toute heure, et lui inspire une compassion si tendre, qu'il m'a protesté souvent qu'il avoit véritablement pour Cécile une affection aussi vive que celle qu'il ressent pour madame de Valmont. Cependant il n'a pu se résoudre à la voir depuis sa profession, quoiqu'il en ait mille fois formé le projet; mais il lui écrit, il a doublé sa pension, et lui envoie chaque année, avec profusion, toutes les petites choses d'agrément qu'une religieuse peut desirer. Cécile, dont le cœur sensible ne demande qu'à s'attacher, a pris pour lui la tendresse la plus vraie, et la lui témoigne de la manière la plus touchante dans des lettres qui ne peuvent qu'aggraver la douleur et le repentir de son malheureux père. Elle lui avoit caché par égard l'altération inquiétante de sa santé, et ne lui manda son voyage à Paris, qu'au moment de partir. Cette nouvelle accabla de douleur M. d'Aimeri, d'abord par

l'inquiétude que lui causoit la maladie de sa fille, et par la crainte affreuse que la connoissance superficielle qu'elle alloit acquérir du monde, le spectacle de l'opulence, de la magnificence et du bonheur de sa sœur, ne lui fissent sentir davantage le malheur de sa situation. Votre lettre, en détruisant toutes ces craintes, a redoublé sa tendresse et son estime pour Cécile ; il n'est plus déchiré de remords depuis qu'il sait que sa fille est enfin satisfaite de son sort, et maintenant il desire avec passion de la voir : ainsi, ma chère amie, si vous pouvez nous obtenir encore pour Cécile cinq ou six mois de liberté, au lieu de retourner dans son couvent, elle viendra ici passer l'été, et vous ferez le bonheur de son père et de madame de Valmont. Adieu, ma chère amie ; répondez-moi là-dessus le plutôt qu'il vous sera possible.

Au moment de fermer cette lettre, je me rappelle heureusement les questions que vous me faites au sujet du fils de madame de Valmont ; puisque je ne vous ait point parlé de lui avec détail, vous

deviez croire que je ne formois aucun *projet pour l'avenir :* ma fille doit naturellement prétendre à un meilleur parti, relativement à la fortune ; au reste, quoique M. de Valmont n'aille point à la cour, il est en état de produire toutes les preuves qu'on exige pour les présentations ; sa famille manque d'illustration, mais elle est très-ancienne, et l'on ne peut lui reprocher de mésalliances, mérite dont bien peu de maisons peuvent se vanter aujourd'hui, et qui prouve du moins que ses ancêtres pensoient noblement (*). Pour revenir à Charles, il est en effet d'une figure distinguée, et dont je puis vous donner une idée, car on dit qu'il ressemble étonnamment à Cécile ; il a d'ailleurs beaucoup d'esprit,

(*) Du temps de Robespierre, on cita ce passage dont on me fit un crime, ce qui étoit absurde comme tant d'autres choses, car j'ai dû peindre les opinions et les mœurs du temps dont je parle. D'ailleurs, je pense encore aujourd'hui que les mésalliances étoient véritablement ignobles, parce qu'on ne les faisoit que pour de l'argent.

une raison au-dessus de son âge, une extrême sensibilité, et une tête très-vive, quoique son extérieur soit froid et sérieux. Il a reçu de son grand-père une très-bonne éducation; mais il a treize ans, il aura des passions violentes, et s'il perdoit M. d'Aimeri avant d'entrer dans le monde, il seroit très-possible qu'il ne répondît à aucune des espérances qu'on a conçues de lui. Adieu, ma chère amie; occupez-vous, je vous en prie, de nous envoyer Cécile, vous m'obligerez véritablement.

---

## LETTRE XXXII.

*Réponse de la Vicomtesse.*

Ah ! ma chère amie, je suis dans un trouble, dans une agitation que je ne puis calmer qu'en vous écrivant ; je viens d'avoir une scène affreuse avec M. de Limours.... Je vous l'avois bien dit, que madame de Gerville marieroit ma fille à son gré.... Et savez-vous qui l'on me propose? le fils de son amie, d'une femme encore plus méprisable qu'elle, s'il est possible, enfin de madame de Valcé, déshonorée par tant d'égaremens. Et voilà cependant la belle-mère qu'on veut donner à ma fille !... M. de Limours a commencé par me vanter le nom de M. de Valcé, qui est en effet très-beau, sa fortune, son personnel, &c. Enfin, j'ai pris la parole : Mais, Monsieur, songez-vous que ma fille a cent fois entendu parler de la conduite abominable de madame de

Valcé ?... — On n'est pas obligé de prendre sa belle-mère pour modèle, et souvent même on feroit fort bien d'en choisir un autre que sa mère. — Cette réponse impertinente m'a choquée au-delà de l'expression ; la conversation s'est échauffée, j'ai déclaré que je ne donnerois jamais mon consentement, et que telle étoit mon irrévocable résolution ; à ces mots, M. de Limours s'est levé froidement en disant : « Je n'étois point décidé » sur ce mariage, à présent je vais donner ma parole ; j'étois venu pour vous » consulter, mais puisque vous avez si » parfaitement oublié que je suis le maître de ma fille, je dois vous le prouver, » et demain vous en serez convaincue ». A ces mots il est sorti, et m'a laissée dans une rage impossible à décrire. O quel tyran qu'un homme ! Comme le plus foible tout-à-coup peut devenir redoutable à la femme la plus impérieuse !... Enfin, après avoir fait beaucoup d'imprécations contre les hommes, après avoir pleuré, sonné toutes mes femmes, et pris

un flacon d'eau de fleur d'orange, je me suis décidée à écrire à M. de Limours, pour reconnoître mon tort, et le conjurer de se donner le temps de réfléchir à une affaire aussi importante; et il vient de me faire répondre par son valet-de-chambre, *qu'il me verroit demain*. Il faut souffrir tout cela; il faudra l'attendre demain avec patience et soumission, et le recevoir avec douceur!.... Je suis humiliée, confondue, et réellement hors de moi.... Mais parlons d'une chose plus agréable. J'ai fait votre commission, j'ai obtenu pour Cécile une prolongation de liberté jusqu'au mois de janvier; elle est transportée de joie. Elle partira pour le Languedoc le 9 de mai, c'est-à-dire, dans douze jours. Adieu, mon cœur; je ne suis pas digne aujourd'hui de m'entretenir plus long-temps avec vous; je vous envoie pour le Baron une lettre du chevalier d'Herbain, qu'il m'a lue hier, et que j'ai trouvée assez drôle, quoiqu'une épigramme de douze pages me paroisse cependant un peu longue. Au

reste, on ne peut disconvenir que sa critique ne soit parfaitement fondée, et il est du moins impossible de lui reprocher de l'exagération.

---

## LETTRE XXXIII.

*Le chevalier d'Herbain au Baron.*

Mes voyages sont enfin finis, mon cher Baron. Après cinq ans de courses et de fatigues, il est doux de se retrouver à Paris : mais je vais peut-être vous surprendre en vous disant que je suis ici tout aussi étranger, tout aussi neuf que je pouvois l'être à Stockholm ou à Pétersbourg; vous en allez juger.

J'avois laissé les hommes uniquement occupés du jeu, de la chasse, et de leurs *petites maisons*. J'avois laissé les femmes ne songeant qu'à leur parure, à l'arrangement de leurs soupers, et je retrouve toutes les femmes savantes et beaux-esprits, et tous les hommes auteurs.

En cinq ans, ce changement n'est-il pas merveilleux? Je ne m'y attendois pas, je vous l'avoue. Pour vous donner une idée de ma première surprise, je vais vous conter l'histoire du lendemain de

mon arrivée. C'étoit un lundi; je cours avec empressement chez madame de Surville, mon ancienne amie, à qui, je ne vous le dissimule pas, j'avois cru jusqu'à présent, beaucoup plus de vertus que d'esprit.

Elle me reçoit fort bien, et me dit: Vous arrivez à propos, nous avons une lecture aujourd'hui. Une lecture! repris-je; et de quoi?... — C'est une comédie.... — Et de qui? — Du Vicomte, répond-t-elle froidement. Or, mon cher Baron, il faut vous dire que ce Vicomte, quand je partis pour l'Italie, savoit à peine écrire une lettre, et qu'il avoit quarante ans.

Comme je réfléchissois profondément là-dessus, je vis arriver successivement une trentaine de femmes et autant d'hommes; alors je dis en moi-même, certainement si le Vicomte avoit eu le malheur de faire une comédie, il pourroit tout au plus risquer de la lire devant cinq ou six personnes de ses amis intimes, mais il n'iroit pas s'exposer à la moquerie de cette nombreuse assemblée; madame de

Surville est gaie, sûrement c'est une plaisanterie qu'elle m'a faite. On s'est donné le mot pour m'attraper. Je vois bien aux plumes et aux habits de caractère de ces dames, qu'il s'agit d'un bal; mais prêtons-nous au badinage, et ne faisons semblant de rien. En effet, toutes les femmes avec leurs panaches, leurs robes étrangères, et leurs longues écharpes, me confirmoient dans cette erreur.

On apporte une grande table sur laquelle étoit posé un énorme sac de taffetas vert. Bon, me dis-je, en attendant les violons on va jouer au biribi. Point du tout, c'étoit le sac à parfiler de madame de Surville.

Bientôt toutes les femmes demandent leurs sacs; voilà les valets-de-chambre en l'air, et un instant après tout le monde parfilant. Enfin, on annonce le vicomte de Blemont; on se lève, on s'empresse, on s'agite, on l'accable de complimens et de caresses; on lui donne un fauteuil, il se place auprès de la table sur laquelle on pose une grande caraffe d'eau. On ferme les fenêtres, les

volets, on arrête les pendules et l'on fait cercle autour de l'auteur.

L'intrépide Vicomte jette un coup d'œil assuré sur l'assemblée, et d'un air imposant et grave, tire son manuscrit de sa poche et commence. Je croyois rêver, mais mon étonnement devoit augmenter encore : j'écoute avec la plus grande attention, malheureusement les bonne places étoient prises, et j'étois séparé du lecteur par une demi-douzaine de femmes, dont les exclamations redoublées et les sanglots m'ôtoient absolument la possibilité d'entendre un seul mot de l'ouvrage ; mais je pouvois facilement juger de son effet prodigieux par le murmure confus d'applaudissemens, et par l'admiration qui se peignoit sur tous les visages. Je vis que la pièce étoit du plus grand pathétique, car tout le monde fondoit en larmes, les femmes particulièrement, et sur-tout celles auprès de qui j'étois placé. Elles se renversoient sur leurs chaises en levant les yeux et les mains au ciel, et la plus jeune de toutes fut si vivement affectée au troisième

acte, qu'elle se trouva mal tout-à-fait.

Madame de Surville, qui étoit elle-même dans un état affreux, la secourut et fut obligée de la délacer. Le Vicomte, accoutumé sans doute à produire de pareils effets, ne fit qu'en sourire, et continua sa lecture. Le reste de l'ouvrage eut le même succès; et, moi, n'entendant rien que les éloges qu'on y donnoit, vous imaginez aisément ce que je dus souffrir. Au désespoir de ne pouvoir partager les transports que je voyois éclater, j'éprouvois véritablement le supplice de Tantale.

Lorsque la lecture fut achevée, toutes les femmes se levèrent et entourèrent le Vicomte. Leurs gestes passionnés, le ton perçant de leurs voix, la volubilité de leurs discours, peignoient parfaitement l'enthousiasme dont elles étoient saisies. Pour moi, qui n'avois rien à dire, puisque je n'avois rien entendu, j'étois fort embarrassé de ma contenance; et n'osant me présenter devant le Vicomte avec un visage froid et des yeux secs, je m'échappai

tout doucement du salon, et j'entrai dans le cabinet de madame de Surville, avec le projet d'y rester jusqu'à ce que le Vicomte fût sorti.

Mais j'étois destiné, comme vous l'allez voir, à ne rencontrer, dans cette journée, que des objets inattendus et surprenans. La première chose qui me frappa en posant le pied dans le cabinet, ce fut un bureau couvert de papiers et de livres. Comment, dis-je, un bureau chez une femme, et chez madame de Surville! Mais, continuai-je, puisque voilà des livres, je ne m'ennuyerai pas tant seul: lisons. A l'instant j'en prends un, je l'ouvre, c'étoit un *Traité de Chimie*: comme je ne suis point chimiste, j'en choisis un autre, c'étoit un *Traité de Physique*: le trouvant encore trop abstrait pour moi, j'en prends un troisième: hélas! mon cher Baron, c'étoit un *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*. Confus et humilié, je vous l'avoue, de ne pouvoir trouver chez une femme et chez madame de Surville, un seul livre qui fût à ma portée, je me levai et m'éloi-

gnai du bureau avec un peu d'humeur.

Mes regards se portèrent sur un petit morceau de sculpture qui se trouvoit à côté de moi. C'étoit un autel élevé à la *Bienfaisance*, et orné de vers sur la *Bienfaisance*, qui me parurent remplis de sentiment.

En me retournant, j'apperçus un autre groupe en marbre plus intéressant encore; je m'en approchai, c'étoit un autel à l'*Amitié*, et une figure, que je reconnus pour être celle de madame de Surville, y posoit une couronne. Eh, mon Dieu! m'écriai-je, j'apprécions bien mal madame de Surville; j'étois bien éloigné de la croire aussi savante, aussi sensible, aussi spirituelle.... Sa modestie lui fait cacher tant d'avantages; car à la voir, à l'entendre, qui se douteroit qu'elle les possède! Comme j'achevois cette exclamation, la porte du cabinet s'ouvrit, et je vis paroître un gros homme vêtu de noir, que j'avois déjà vu à la lecture, et que j'avois même remarqué être le seul, après moi, qui n'eût ni pleuré, ni loué. Il avoit l'air chagrin et de

mauvaise humeur ; cependant nous entrâmes en conversation.

Ce cabinet est charmant, lui dis-je, et sur-tout par l'idée qu'il donne de celle qui l'occupe. Ici l'homme vêtu de noir haussa les épaules, en me disant : D'où venez-vous donc, Monsieur ? — De Moscou, Monsieur. — De Moscou ? Oh bien ! vous êtes mon homme ; écoutez-moi, je vais vous instruire. Ce cabinet, que vous croyez bonnement *un temple consacré à l'amitié, à l'étude et à la méditation*, n'est qu'un lieu de parade ; tous ces livres étalés là sur ce bureau, n'y sont que pour l'ornement, comme des porcelaines sur une cheminée. Molière a peint les femmes savantes de son siècle, qui étoient en effet fort ridicules, mais qui du moins savoient quelque chose ; au lieu que les nôtres joignent les plus grandes prétentions à la plus profonde ignorance. A ce discours, je me doutai que l'homme auquel j'avois affaire, étoit un original, une espèce de fou caustique et bizarre, et je ne me trompai point dans cette conjecture.

Mais, Monsieur, répondis-je, les femmes d'aujourd'hui cultivent les sciences, il est vrai ; mais on ne peut les accuser de pédanterie, elles n'emploient point d'expressions scientifiques, elles n'étalent point ce qu'elles savent.... — Mais, Monsieur, encore une fois ; elles ne savent rien ; l'espèce de pédanterie dont vous parlez, suppose au moins quelques connoissances, tandis qu'il n'en faut aucune pour aller voir des expériences d'électricité, pour dire qu'on fait un cours de chimie, et qu'on s'y amuse infiniment ; enfin, pour écouter d'un air capable, et de temps en temps hasarder un petit mot qui découvre bien clairement qu'on ne sait rien. Elles ont presque toutes reçu l'éducation la plus négligée ; aussi-tôt qu'elles sont leurs maîtresses, elles ne lisent que de mauvaises brochures et des drames qui achèvent de leur gâter le goût, elles mènent la vie la plus dissipée, et elles prétendent à la science universelle. Elles se connoissent en tableaux, en architecture ; elles sont *Glukistes* ou *Piccinistes*, sans savoir un

mot de composition ; elles font des cours, montent à cheval, jouent au billard, vont à la chasse, conduisent des calèches, passent les nuits au bal et au pharaon, écrivent *au moins dix billets* par jour, reçoivent cent visites, se montrent partout. On les voit successivement, dans l'espace de douze heures, à Versailles, à Paris, chez un marchand, à une audience de ministres, aux promenades, dans un atelier de sculpteur, à la foire, à l'académie, à l'opéra, aux danseurs de corde, applaudissant et goûtant également Préville et *Jeannot*, d'Auberval et *le Petit-Diable*. Comment voulez-vous, poursuivit-il, qu'en faisant tant de choses, elles puissent jamais réussir à rien? Cependant elles décident despotiquement; et madame de Surville, par exemple, qui ne sent pas la mesure d'un vers, et qui ne sait ni sa langue ni l'orthographe, n'en juge pas moins les ouvrages de littérature, et s'imagine que les lettres qu'elle écrit à ses amis passeront un jour à la postérité, comme celles de madame de Sévigné.

Pour leur sensibilité; il est vrai qu'elle ont des ajustemens de cheveux, des galeries de portraits, des *autels à l'amitié*, *des hymnes à l'amitié*. Il est vrai qu'elles ne brodent plus que *des chiffres*, qu'elles ne parlent plus que *de sentiment*, *de bienfaisance* et *des charmes de la solitude*, et qu'elles sont toutes *esprits-forts*.

Mais vivent-elles plus retirées que les femmes d'autrefois ? S'occupent-elles davantage de l'éducation de leurs enfans ? Sont-elles plus essentielles, plus sensibles, plus aimables que les des Houlières, les Sévigné ; les Grafigni ? Ont-elles moins de luxe, moins de fantaisies, depuis qu'elles sont devenues si *philosophes* et si *bienfaisantes ?*... On pourroit comparer ces travers à ceux des fausses dévotes, dont toute la religion ne consiste qu'en petites pratiques extérieures ; qui ont un oratoire et des reliques, qui prient les saints sans aimer Dieu, qui sermonent sans se corriger, et qui blâment avec autant d'emportement que d'aigreur ceux qui ne les imitent pas.

Pendant tout ce discours, mon cher Baron, j'étois resté debout, immobile d'étonnement et d'indignation; enfin, je rompis le silence, et je dis d'un ton railleur : Les femmes, Monsieur, sont bien à plaindre; elles ont en vous un ennemi bien éloquent et bien dangereux. Moi, leur ennemi ! interrompit-il vivement ; ah! que vous me jugez mal ! Naturellement je les estime et je les aime. — Vous les aimez, Monsieur, je ne m'en serois pas douté. — Oui, je les aime, et beaucoup plus que ceux qui les encensent et qui les flattent.....

En effet, Monsieur, repris-je, elles ne pourront vous accuser ni d'adulation ni de fadeur. — Je ne hais en elles, répliqua-t-il, que ce qui ne leur appartient pas. Au risque de leur déplaire, je voudrois pouvoir les éclairer sur leurs vrais intérêts. Elles sont faites pour séduire, pour intéresser, pour charmer ; elles tiennent de la nature des graces simples et touchantes ; elles lui doivent en général un genre d'esprit plus fin, plus délicat que le nôtre. Quand elles se donne-

ront le temps de réfléchir et de penser, quand elles ne préféreront pas à des qualités précieuses et naturelles, des prétentions vaines et ridicules, leur société sera la plus agréable de toutes, elles pourront juger sainement de tous les ouvrages de goût, et leur suffrage deviendra la récompense des talens.

Oserai-je, Monsieur, vous faire une question? Vous êtes, dites-vous, partisan zélé des femmes, et vous vous déchaînez contre elles; il me semble que dans votre premier discours, vous avez dit du mal des drames; mais sans doute que vous ne les en aimez pas moins. — Ce n'est pas la même chose, répondit-il, car je suis irréconciliable avec les drames, sur-tout depuis deux ou trois ans; avant ce temps, je prenois patience, et j'en étois quitte pour ne plus aller à la comédie que les *petits jours*, c'est-à-dire, ceux où l'on ne joue que de bonnes pièces. Mais les drames à présent poursuivent par-tout; je les ai retrouvés dans le monde, dans la société, dans ma famille. Comme il n'y a personne qui ne soit en

» vo
» pa
» cu
» da
» cra
» lui
» log
» occ
» de
» Oh
» Ad.
» tris
» car
» vou

El
vous
volu
vos
notr
son
por
not

---

(
l'ui
Co



état de mettre en dialogue un roman ou quelque anecdote particulière, que ces sortes de productions n'exigent ni talent, ni connoissance du cœur humain, ni étude du théâtre, tout le monde s'est mis à faire des drames; et moi qui vous parle, j'ai deux sœurs qui font des drames avec la même facilité qu'elles faisoient des bourses il y a deux ans. — Je croyois, dis-je, que les drames étoient un peu tombés. — Point du tout, répliqua-t-il; cependant, comme on les a fort ridiculisés, le mot est proscrit; mais le genre étant très-commode, il subsiste toujours. On fait plus que jamais des drames, et on leur donne ce *vieux titre de comédie*, qui véritablement s'annonce et promet beaucoup mieux.

Quoi, Monsieur! ce qu'on nous a lu aujourd'hui étoit un drame?... Mais de bonne-foi, répondit-il, pensez-vous qu'un homme du monde qui a les devoirs de son état à remplir, qui, quoique auteur, n'a renoncé ni à la galanterie, ni à l'ambition, ni au jeu, ni aux soupers priés, puisse trouver le temps nécessaire

pour faire une pièce passable? Pourquoi, dans le siècle de Molière, les gens du monde n'avoient-ils pas cette fureur d'écrire? C'est que le drame n'étoit pas né, c'est qu'il faut du génie et une profonde étude pour être en état de faire une bonne comédie, et qu'il ne faut ni l'un ni l'autre pour produire un assemblage informe de petits faits romanesques et rebattus, sans plans, sans caractères, sans vérité: enfin, si Molière lui-même eût été magistrat, militaire ou courtisan, il n'eût point donné d'ouvrages de théâtre; ou si cette carrière l'eût tenté, malgré tout son génie, il n'auroit certainement fait ni le Misanthrope ni le Tartufe. Que produit cette prétention universelle à l'esprit qui nous a gagnés tous? La moitié des gens du monde écrit, et lit à l'autre moitié, qui, séduite par cette confiance, approuve aveuglément. Il faut croire que toutes ces productions sont parfaites, car je n'ai pas encore vu tomber un ouvrage de société, les auditeurs sont toujours contens, et le succès de ces lectures est toujours certain.

Les gens du monde cependant jugent les vrais auteurs, et n'approuvent guère que ce qu'ils sont capables et susceptibles d'imiter ; ce qui conduit insensiblement à la perte du goût : cela est si vrai, que la plupart des ouvrages, fruits heureux du siècle de Louis-le-Grand, ne sont presque plus appréciés aujourd'hui ; et si Télémaque et les poésies de madame des Houlières étoient des productions nouvelles, on les trouveroit insipides.

Nous ne pouvons plus sentir les beautés d'un plan simple et profond, d'un style naturel et pur; et des vers pleins de douceur, d'harmonie et de sentiment, mais dénués de *trait* et de *métaphysique*, ne nous paroîtroient plus que fades et ennuyeux.

Impatienté, mon cher Baron, de toutes ces folles déclamations, j'interrompis encore mon rigide censeur, et je lui dis avec vivacité: Il ne s'agit point, Monsieur, des idylles et des moutons de madame des Houlières; revenons aux nôtres, s'il vous plaît, et dites-moi ce que vous pensez de la pièce du Vicomte ?... Je ne

puis, dit-il, vous parler que du premier acte, car les quatre autres m'ont livré au plus profond sommeil que j'aurai jamais de ma vie. Monsieur, repris-je avec beaucoup d'ironie, voilà une critique bien neuve et bien piquante. — Hélas! ce n'est point une critique, je vous assure, c'est la vérité. J'ai beaucoup de confiance en vos lumières, répliquai-je; cependant j'ai vu soixante personnes s'extasier et fondre en larmes, je ne vois que vous de mécontent: ainsi, Monsieur, vous me permettrez d'en conclure que votre jugement pourroit bien n'être pas le bon: d'ailleurs, je me flatte que le Vicomte fera bientôt imprimer sa pièce, et alors peut-être que l'opinion du public.... Se faire imprimer! interrompit-il; y pensez-vous? un homme de la société se faire imprimer! fi donc, ce seroit s'afficher et se donner un ridicule affreux. — Mais, Monsieur, quand on lit sa pièce à soixante personnes, on est au-dessus de ces préjugés. — Mais, Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire qu'il est tout simple de lire ses ouvrages à ses amis, à cent per-

sonnes, et non de les faire imprimer. — Mais, Monsieur, pourquoi? — Ah! pourquoi, reprit-il en souriant, c'est que nous avons toujours au fond du cœur un instinct secret, qui, malgré les faux jugemens et les vains éloges, nous avertit quand nous faisons mal; et ce sentiment intérieur d'une mauvaise conscience, empêchera le Vicomte de se faire imprimer.

Comme il achevoit ces mots, je sentis que je n'étois plus le maître de me contenir davantage; et ne voulant point céder à mon impatience, je le quittai brusquement. Je fus rejoindre madame de Surville, que je trouvai seule et à sa toilette; elle me croyoit parti, et fut surprise de me voir; je lui contai ce qui venoit de m'arriver; et, comme vous l'imaginez bien, je n'épargnai pas le censeur impitoyable qui m'avoit excédé si long-temps. — *C'est un misanthrope*, me dit madame de Surville, *ennuyeux à la mort*; il est *pesant*, entêté, rempli d'humeur, et d'ailleurs n'a pas *le sens commun*. Mais, ajouta-elle en se levant,

il faut que je sorte; quand vous reverrai-je? — Demain matin, Madame, si vous le permettez. — Ah! demain, cela n'est pas possible. Je vais à l'académie entendre le discours de réception de mon frère. — Comment, le marquis de Solanges est reçu à l'académie française? — Oui, et je vous assure qu'il n'a pas brigué cet honneur; vous connoissez sa *manière d'être*; on ne l'accusera pas d'avoir des prétentions, il est d'une simplicité!... Je crois que vous serez content de son discours. — Eh bien! Madame, repris-je en lui donnant la main, demain dans l'après-dîner.... Non, répondit-elle, j'aurai mon maître de langue anglaise. Mercredi, l'auteur de la pièce nouvelle m'a priée d'aller à une répétition. Jeudi, je vas chez Greuze voir sa Danaé. Vendredi, j'irai voir des expériences sur l'air fixe; mais samedi, je serai libre.... Après m'avoir donné cette espérance, madame de Surville monta dans sa voiture; et moi, confondu, enchanté de tout ce que j'avois remarqué et vu dans

cette journée, je rentrai chez moi, afin d'y réfléchir sans distraction.

A sept heures, je fus à la comédie française, dans la loge de madame de Semur; je la trouvai prête à sortir au moment où le cinquième acte de Rodogune alloit commencer, et elle me dit qu'elle alloit voir jouer *les Battus payent l'amende*, ainsi que trois ou quatre personnes qui étoient avec elle. Je demandai si cette pièce étoit un drame; à cette question, tout le monde s'écria: Comment, vous ne connoissez pas les *Battus payent l'amende?* Venez, venez, vous allez être charmé. A ces mots, on m'emmena, et l'on me conduisit dans une fort vilaine salle, mais dans laquelle nous trouvâmes la meilleure compagnie de Paris. On joua d'abord une petite pièce fort agréable, qui a pour titre, *le Café des Halles*; j'avoue que je n'en pus saisir toutes les plaisanteries, parce que le langage en étoit absolument nouveau pour moi. Cependant, je sentis bien que l'actrice qui représentoit la principale poissarde, avoit des inflexions très-natu-

relles, et jouoit supérieurement; mais *les Battus payent l'amende* me confondirent véritablement; le pot-de-chambre jeté sur Jeannot, le héros de la pièce, produit un des effets de théâtre des plus piquans que j'aie encore vus; et l'instant où Jeannot sent sa manche, et s'écrie: *C'en est*, cet instant ne peut se peindre, et il excita des transports et des applaudissemens qui durèrent un quart-d'heure. Aussi, cette pièce a-t-elle eu déjà cent cinquante représentations, et elle est encore aussi suivie que le premier jour. Qu'on dise après cela que les Français sont légers! J'aurois encore bien d'autres choses à vous conter, mon cher Baron, mais je me réserve le plaisir de vous les dire moi-même, si vous me permettez d'aller vous voir, et croyez que les détails que j'ai la discrétion de ne pas confier à la poste, ne sont pas les moins intéressans ni les moins curieux.

## LETTRE XXXIV.

*La Baronne à la Vicomtesse.*

Il faut, ma chère amie, que je vous conte une singulière invention de madame de Valmont et de M. d'Almane, et qui nous a fait passer ces deux derniers jours d'une manière très-agréable. M. de Valmont a été un peu malade, M. d'Almane fut le voir avant-hier matin, il trouva chez lui une dame de Toulouse, fort aimable, que nous ne connoissions point, et qui devoit partir le soir même; on parla de notre *pavillon d'hospitalité*, et du desir que montroit Théodore de voir casser les essieux des voitures qui passoient sur notre grand chemin, ce qui, dit-il, comme nous l'avons éprouvé deux fois, ne fait aucun mal à ceux qui sont dans la voiture. Madame de Valmont proposa à la dame de Toulouse, qu'on appelle madame de P***, de procurer à Théodore cette sa-

tisfaction, et il fut décidé que madame de P*** passeroit dans notre avenue à six heures du soir, et que sa chaise de poste casseroit à deux cents pas du pavillon de l'hospitalité. Son domestique et sa femme-de-chambre furent prévenus, et promirent une discrétion parfaite; et M. d'Almane, pour son divertissement particulier, voulant *m'attraper* ainsi que les enfans, ne me dit pas un mot de ce complot. Il revint à cinq heures, ne me parla de rien, mais il me conduisit avec Adèle et Théodore, dans le jardin, et comme vous l'imaginez bien, aux environs du pavillon de l'hospitalité. Les enfans couroient, et nous causions tranquillement, lorsque nous entendîmes tout-à-coup des cris perçans; je fus véritablement effrayée; Théodore revint à toutes jambes sur ses pas pour nous avertir qu'une voiture venoit de verser sur le grand chemin. Adèle tout essoufflée survient aussi pour faire le même récit. M. d'Almane charge Adèle d'aller sonner la cloche du pavillon pour avertir les domestiques, et tire de sa poche un

passe-partout, nous nous précipitons vers la petite porte du parc; nous l'ouvrons, et nous voilà sur la grande route. Presque au même moment Adèle vient nous rejoindre, et les domestiques accourent de toutes parts..... Nous trouvons une voiture culbutée, et une jeune et jolie dame *sans pantoufles*, et tout échevelée, au pied d'un arbre, et soutenue par une femme-de-chambre.... Nous l'entourons, nous la questionnons, et je fus assez surprise de lui entendre dire, en souriant, qu'elle *sortoit d'un long évanouissement*, car elle n'avoit eu que le temps de sortir de la voiture. Rassurés sur son état, nous nous livrons à la joie de lui offrir un asyle, et nous la conduisons en pompe au pavillon de l'hospitalité. Nous l'établissons dans un bon fauteuil; les enfans s'empressent et s'agitent autour d'elle, Adèle lui apporte un oreiller, Théodore place un tabouret sous ses pieds, et comme je les écarte dans la crainte que l'étrangère ne soit importunée de leurs soins, ils s'emparent de la femme-de-chambre, et puis au bout

de quelques minutes ils sortent tous deux en courant pour aller chercher des fruits et de la crême. Alors la dame qui me croyoit instruite éclate de rire, ainsi que sa femme-de-chambre, je ne savois que penser; enfin M. d'Almane m'expliqua cette bizarrerie, et je trouvai ce stratagême d'autant plus joli, que la jeune dame est véritablement charmante. Elle a toute la vivacité des languedociennes, unie à beaucoup de douceur et de modestie; elle est musicienne et joue fort bien du clavecin; nous avons fait de la musique et de longues promenades, dans l'une desquelles nos enfans ont vu un exemple d'hospitalité qui vaut mieux que notre pavillon. C'étoit hier, nous fûmes déjeûner chez un riche fermier, à une lieue d'ici, le temps étoit beau, mais la matinée très-fraîche, il faisoit même froid. Le fermier nous fit entrer dans sa belle et grande cuisine, cette pièce sert toujours, aux paysans, de salon et de salle à manger; il y avoit du feu, et nous vîmes auprès de la vaste cheminée un enfant de treize ou quatorze ans,

assis dans un grand fauteuil de cuir; c'étoit un pauvre. Le fermier nous conduit près du feu, et me montrant l'enfant: Je ne puis, me dit-il, vous donner la *place d'honneur, elle est prise*, ce pauvre enfant est malade, *il a les fièvres* (*). Un moment après l'une des filles du fermier apporte un bouillon à l'enfant; une autre délie ses souliers pleins de rosée, les lui ôte, les met sécher devant le feu, tandis qu'une troisième fait chauffer un grand torchon, et ensuite, avec ce linge brûlant, lui enveloppe les jambes et les pieds. Tout cela se faisoit avec cette aisance et cette adresse qui prouvoient une longue habitude de remplir ces pieux devoirs. Nos enfans regar-

(*) Ce trait touchant n'est point d'invention, je le tire de mon journal du voyage d'Auvergne; je l'ai recueilli chez les vertueux Pinons, antique et célèbre famille de laboureurs, qui, en 1790, étoit établie depuis cinq cents ans sur une montagne près de Thiers. J'ai vu là tout ce que je détaille ici, et j'ai retrouvé ces mœurs hospitalières chez tous les paysans d'Auvergne et de Bourgogne.

doient, avec la plus grande attention, cette scène intéressante, ils en jouissoient véritablement, ils pouvoient se dire: *et nous aussi nous sommes hospitaliers.* Mais combien nous le sommes moins que ces bonnes gens ! Il est des vertus qu'il est impossible d'avoir dans toute leur perfection, avec le faste qui nous environne; leur pratique même alors seroit ridicule, nous ne pourrions, sans nous singulariser étrangement, admettre ainsi les pauvres autour de nos foyers. Leurs haillons et leur misère formeroient un contraste choquant avec notre élégance, et nous feroient trop sentir à quel point notre luxe outrage l'humanité: ah ! combien ces réflexions augmentent mon mépris pour la magnificence ! Mais que nous sommes loin encore de cette charité que la nature et la religion nous demandent !....

Adieu, mon amie, nous attendons tous les jours Cécile, et sûrement ma première lettre vous annoncera son arrivée.

## LETTRE XXXV.

### *La Baronne à la Vicomtesse.*

ENFIN, Cécile est arrivée hier, je l'ai trouvée telle que vous me l'avez dépeinte, agréable et intéressante au-delà de l'expression; et il est très-vrai que Charles, son neveu, lui ressemble d'une manière frappante; toute leur famille est rassemblée chez moi pour huit jours. Je desirois vivement être présente à la première entrevue de Cécile et de son père, et je n'ai jamais rien vu qui m'ait affectée davantage. M. d'Aimeri craignoit et desiroit également cet instant; il se leva hier avant le jour; et lorsqu'il entra chez moi, je m'apperçus facilement, à l'altération de son visage, qu'il avoit passé une cruelle nuit. Après le dîner, nous montâmes en voiture, madame de Valmont, M. d'Aimeri et moi, pour aller au-devant de Cécile; M. d'Aimeri étoit pâle, tremblant, il avoit l'air de souffrir la plus

mortelle contrainte ; il évitoit nos regards, et sembloit vouloir cacher le trouble affreux dont il étoit dévoré ; je vis qu'il redoutoit au fond de l'ame l'impression que pourroit produire sur nous la vue touchante de sa victime, et qu'il pensoit que la présence de Cécile alloit détruire toute la compassion qu'il nous avoit inspirée. Tant qu'on peut se flatter d'intéresser vivement en laissant voir ses remords, on en parle avec franchise ; mais on ne cherche plus qu'à les dissimuler, quand on a perdu cet espoir. On se persuade alors qu'en les cachant, on diminue aux yeux des autres une partie de ses fautes. Nous avions à peine fait deux lieues, lorsque tout-à-coup madame de Valmont, appercevant de loin une voiture, s'écria : *Voilà ma sœur !* M. d'Aimeri pâlit et rougit ; et voyant que madame de Valmont pleuroit, il lui dit avec une colère concentrée et une voix tremblante : *Eh bien ! Madame, allez-vous faire une scène ?* Surprise de sa sévérité, et plus encore de son air égaré, sombre et farouche, madame de Valmont essuya

ses pleurs, sans pouvoir comprendre la raison d'un semblable caprice. Cependant la voiture que nous avions vue s'approche et s'arrête, je tire le cordon de la mienne; M. d'Aimeri, pouvant à peine se soutenir, descend; dans ce moment, j'entends un cri touchant, qui sans doute retentit jusqu'au fond de l'ame de M. d'Aimeri; et presqu'au même instant, Cécile, la charmante Cécile paroît, s'élance vers son père, et tombe évanouie dans ses bras. À ce spectacle, M. d'Aimeri ne voit plus dans l'univers que Cécile, il oublie jusqu'à ses remords, la nature reprend tous ses droits dans son cœur, un déluge de larmes inonde son visage; il appelle sa fille par les plus tendres noms, il la presse contre son sein, ses genoux tremblent et fléchissent sous lui, il est prêt à perdre lui-même l'usage de ses sens. Madame de Valmont et moi, nous voulons l'aider à supporter Cécile; il nous repousse, il arrache des mains de madame de Valmont le flacon qu'elle fait respirer à sa sœur, il veut seul la soigner, il épie l'instant où elle ouvrira les yeux,

il écarte tout ce qui s'approche d'elle, il semble craindre enfin qu'on ne lui dérobe le premier regard de Cécile....

Je n'entreprendrai point de vous dépeindre la scène touchante qui suivit celle-ci, lorsque Cécile reprit sa connoissance : c'est un tableau que vous vous représenterez sûrement mieux que je ne pourrois vous le tracer. Vous concevrez facilement la joie, les transports de Cécile, en se trouvant entre son père et sa sœur, le profond et douloureux attendrissement de M. d'Aimeri, la sensibilité de madame de Valmont, l'intérêt que m'inspiroient ces trois personnes, et la curiosité avec laquelle j'observois tous leurs mouvemens. J'ai sur-tout admiré la délicatesse de notre aimable Cécile; elle lit sans doute au fond du cœur de son malheureux père, et voit aisément les remords dont il est déchiré; et depuis hier, elle n'est occupée qu'à le consoler indirectement, en montrant la plus grande gaîté, en parlant de son goût pour la solitude; goût, dit-elle, fortifié encore par tout ce qu'elle a pu entrevoir

du monde; enfin, en faisant l'éloge de son couvent et des amies qu'elle y a laissées. M. d'Aimeri écoute avidement tous ces discours; on voit qu'il cherche lui-même à se persuader de leur sincérité, et alors il est mille fois plus tendre pour Cécile, comme pour la remercier de le justifier à nos yeux et aux siens.

Pour moi, je suis convaincue que Cécile, en effet, a pris son parti, et qu'elle est entièrement résignée à son sort; cependant, elle n'a que vingt-sept ans: si belle et si jeune encore, avec une ame si passionnée, une imagination si vive; comment espérer qu'elle soit pour jamais à l'abri de toute espèce de regrets!...... Je me suis promenée seule avec elle un moment ce matin; nous parlions de choses indifférentes, entr'autres, de la beauté du mois où nous sommes; elle a soupiré et m'a dit: Aujourd'hui, 16 de mai, il y a dix ans que j'ai prononcé mes vœux. Ces paroles ont été accompagnées d'un regard qui m'a pénétrée, sur-tout la manière dont elle a appuyé sur ces mots: *Seize de mai!* Cette manière avoit véri-

tablement quelque chose de frappant et de tragique. Cependant elle a changé de conversation, et elle m'a semblé reprendre sur-le-champ sa tranquillité ordinaire. Mais nous avons décidé, madame de Valmont et moi, qu'il falloit sur-tout aujourd'hui s'occuper de lui procurer quelque amusement, afin de bannir de son imagination, s'il est possible, ce terrible souvenir du *seize de mai*. En conséquence nous irons tous, après le dîner, chez Nicole, cette jeune fermière dont je vous ai déjà parlé tant de fois: c'est une de nos promenades favorites. La maison de Nicole est charmante par sa situation et la propreté singulière qu'on y trouve, et réellement son jardin mérite d'être vu dans cette saison; vous qui aimez les sources naturelles, les fleurs et le gazon, je vous assure que vous le trouveriez cent fois plus agréable que tous les jardins anglais, renfermés dans les murs de Paris.

Mes enfans sont bien fiers l'un et l'autre des éloges que vous donnez à leurs dessins, et vous pouvez être bien sûre qu'en effet ces deux petites têtes n'ont point

été retouchées par leur maître. Nous avons établi, depuis cinq ou six mois, une petite académie de dessin, qui a singulièrement augmenté l'émulation d'Adèle et de Théodore. Un de nos voisins, qui ne demeure qu'à une demi-lieue d'ici, m'envoie tous les jours ses trois enfans, auxquels Dainville s'est chargé de montrer le dessin ; une petite fille d'un de mes gens apprend aussi, et Charles vient à nos leçons au moins trois fois par semaine ; tous ces enfans avec les miens travaillent ensemble sous les yeux de Dainville, qui dessine lui-même très-sérieusement. Nous avons, depuis cet établissement, consacré une chambre à cet usage ; la société a pris le titre *d'Académie* ; j'y préside, et j'en ai composé les statuts, qui recommandent particulièrement *l'application*, *la docilité* et *le silence*. Les séances sont publiques ; tout ce qui est dans le château peut venir voir dessiner ; mais il est expressément défendu aux académiciens de regarder les personnes qui entrent, et de dire un seul mot.

Adèle ne viendra point avec nous chez Nicole, elle est en pénitence aujourd'hui, et en voici le sujet. Dainville prétend que miss Bridget ressemble à Vespasien, un des médaillons de la tapisserie de l'Histoire romaine. En effet, la ressemblance est assez frappante, mais miss Bridget n'a pas goûté cette plaisanterie, et s'est même fâchée très-sérieusement contre Dainville, qui, pour se venger, a copié l'empereur Vespasien, sur la tête duquel il a seulement posé un grand bonnet de femme; ce qui a produit un portrait de miss Bridget si singulièrement ressemblant, qu'il a été reconnu de toute la maison. Adèle a demandé ce dessin, et l'a attaché à sa tapisserie. Miss Bridget, en entrant ce matin dans la chambre d'Adèle, a vu ce fatal profil pour lequel elle a tant d'aversion, elle l'a déchiré en mille pièces; et prenant Adèle par la main, elle l'a sur-le-champ amenée chez moi. Elle étoit si hors d'elle-même, et elle balbutioit d'une si étrange manière, qu'elle n'a pu me faire comprendre, ni en anglais, ni en français, le sujet de sa

colère; je l'ai priée de me laisser seule avec ma fille, et alors Adèle m'a expliqué le fait. Après ce récit, j'ai pris la parole: « Etoit-ce par sentiment pour miss Brid» get, ai-je dit, que vous aviez mis ce » dessin dans votre chambre?... ». A cette question, Adèle a rougi, baissé les yeux, en répondant bien bas: *Non, maman.* — Dans ce cas, c'étoit donc par malignité. — Mais pourquoi miss Bridget est-elle si fâchée de ressembler à Vespasien, qui étoit un si bon empereur? Vous m'avez dit, maman, que tout ce qu'on disoit sur notre figure devoit nous être indifférent. — Mais quand il seroit vrai que miss Bridget eût cette foiblesse, devriez-vous vous en moquer et la faire remarquer? J'ai blâmé M. Dainville d'avoir prolongé une plaisanterie qui étoit désagréable à miss Bridget, car on a dit avec raison (*), *que la personne que nous attaquons a seule droit de juger si nous plaisantons; dès qu'on la blesse, elle*

---

(*) Avis d'une Mère à son Fils, de madame de Lambert.

*n'est plus raillée, elle est offensée.* Nul badinage n'est innocent, dès qu'il offense : ainsi, M. Dainville a eu tort ; mais ce tort peut-il être comparé au vôtre? Vous qui devez de l'amitié, du respect et de la reconnoissance à miss Bridget, vous la fâchez de gaîté de cœur, vous riez de ce qui lui déplaît, et vous voulez lui donner un ridicule. Si vous aviez quelques années de plus, cette faute si grave prouveroit à-la-fois que vous avez un mauvais cœur, et que vous manquez d'esprit. A ces mots, Adèle a pleuré. — Ah! maman, comment pourrai-je réparer.... — En montrant à miss Bridget un vrai repentir ; cependant n'espérez pas de la ramener en un jour ; elle avoit pour vous une véritable tendresse, mais vous venez de lui donner une si mauvaise opinion de votre caractère, qu'elle est très-fondée à douter de votre affection pour elle, et... — Oh! elle sait bien que je l'aime.... — Elle ne lit pas dans votre ame, elle ne peut vous juger que d'après vos actions ; et votre procédé montre tant d'ingratitude!... — Mais je ne suis qu'un enfant...,

— Aussi ne vous jugera-t-elle pas sans retour, elle n'aura que des doutes, que des soupçons que vous pourrez facilement détruire avec le temps. Et si vous n'étiez point un enfant, vous auriez perdu aujourd'hui pour jamais sa tendresse et la mienne. — O mon Dieu !.... Maman, vous avez donc aussi des doutes.... — Mais je vous avoue que votre action me surprend et m'afflige également; j'avois de vous une opinion si différente !... Je ne comprends pas que miss Bridget ait pu s'offenser des plaisanteries de Dainville, car tout ce qui n'attaque ni l'honneur ni le caractère, ne doit jamais fâcher; mais enfin, quand j'ai vu qu'elle avoit cette foiblesse, j'aurois voulu pouvoir la cacher à tout le monde; j'ai partagé son embarras, quoiqu'il ne fût pas fondé, parce que toute personne qui souffre a le droit d'intéresser un bon cœur. Par exemple, il y a des gens mal élevés, et auxquels leurs parens ont laissé prendre des antipathies ridicules et extravagantes. J'ai connu une femme qui s'évanouissoit en voyant un chat.... — Un

chat !....—Oui, elle avoit cette foiblesse ; eh bien ! je la plaignois doublement, d'abord, de souffrir, et secondement, d'avoir eu une mauvaise éducation. Je me disois : Si l'on m'eût élevée comme elle, j'aurois cette folie ou quelqu'autre semblable ; et je n'avois pas la sottise de m'enorgueillir d'avoir plus de raison : seulement je remercicis Dieu de m'avoir donné des parens vigilans, éclairés et tendres, et je me sentois pour cette femme une compassion pleine d'intérêt, et une véritable indulgence.

J'ai terminé cet entretien, que je vous abrège extrêmement, en déclarant à Adèle qu'elle ne viendroit point avec nous chez Nicole, et que, pendant trois jours, elle dîneroit et souperoit dans sa chambre. Elle a reçu cette rigoureuse punition avec une soumission parfaite, car elle sait bien que le plus léger murmure prolongeroit sa pénitence ; aussi, les reçoit-elle avec autant de douceur que de chagrin. Je suis convenue avec miss Bridget, qu'elle seroit au moins six semaines sans traiter Adèle comme à l'or-

dinaire; elle lui dira qu'elle n'a nulle espèce de rancune, mais qu'il ne lui est pas possible de compter sur l'affection d'une personne dont elle a été traitée avec si peu d'égards. Et moi, je dirai à la coupable et repentante Adèle: Voyez ce qu'une légéreté peut nous coûter; une plaisanterie qui vous a médiocrement amusée une demi-heure, vous fait perdre l'amitié d'une personne qui doit vous être chère; altère l'opinion que j'avois de vous; enfin, vous rend suspecte à tout le monde, et vous attire une pénitence de trois jours.

---

## LETTRE XXXVI.

*De la même à la même.*

J'AI été bien long-temps sans vous écrire, ma chère amie, mais, depuis ma dernière lettre, j'ai été témoin d'une scène si touchante, et dont les suites cruelles m'ont si singulièrement affectée, que, dans ces premiers momens, je n'aurois pas été en état de vous faire les détails que vous desirerez sûrement, quand vous saurez qu'ils sont tous relatifs à la malheureuse Cécile. Oh! c'est maintenant qu'elle est à plaindre!.... Et vous allez juger si jamais dans aucun temps de sa vie, elle fut plus digne d'exciter votre compassion.

Je vous mandois, dans ma dernière lettre, le mot échappé à Cécile au sujet de sa profession qui se fit *le 16 de mai*, (époque à présent doublement funeste pour elle!) et que pour la distraire de cette idée, nous avions projeté une pro-

menade jusqu'à la maison de Nicole. En effet, nous partîmes à cinq heures du soir, M. d'Aimeri, M. et madame de Valmont, Cécile, M. d'Almane, Charles, Théodore et moi, tous ensemble dans la même calèche. Je crus m'appercevoir en voiture que Cécile prenoit peu de part à la conversation, elle paroissoit vivement occupée du plaisir d'admirer les beautés de la campagne, et les différens points de vue qui s'offroient sur notre passage ; et de temps en temps un soupir échappé malgré elle, sembloit dire : heureux ceux auxquels on n'a point ravi la liberté de contempler toujours un si beau spectacle !.... Enfin, nous approchons de l'habitation de Nicole ; n'ayant plus que cinq cents pas à faire pour y arriver, M. de Valmont nous proposa d'y aller à pied, afin, dit-il, de surprendre les bonnes gens dans l'intérieur de leur ménage. Nous descendîmes de voiture, et après avoir traversé une grande prairie, nous entrâmes dans une allée de saules qui nous conduisit à la maison de Nicole ; cette petite cabane couverte de

chaume, est au milieu d'un jardin assez vaste, entouré d'une haie d'épine fleurie; des fruits d'une beauté parfaite, une vue délicieuse, un air parfumé, des ruisseaux d'une eau pure et transparente qui se croisent sous les pas en serpentant sur un gazon persemé de violettes et de thym, tous ces différens objets rendent cette habitation champêtre un des plus agréables séjours de l'univers.

Arrivés près de la chaumière, Théodore nous devance, ouvre la porte et nous entrons tous; nous trouvons là jeune fermière assise entre sa mère et son mari, elle tenoit dans ses bras le plus jeune de ses enfans, sa fille aînée, à genoux devant elle, caressoit son petit frère, et la seconde étoit debout, le visage nonchalamment appuyé sur l'épaule de son père. Nous aurions desiré pouvoir contempler quelques instans ce tableau charmant, cette image touchante de l'union et du bonheur, mais aussitôt que les paysans nous apperçurent, ils se levèrent. Nicole dit à son mari d'aller cueillir des fleurs, la bonne mère va chercher du lait, de la

crême, et dresse une table : pendant ce temps-là nous admirons l'ordre et la propreté de la maison, nous caressons les enfans ; et la jeune fermière nous entretient de son bonheur et de sa tendresse pour sa famille. Cependant le mari revient avec une corbeille remplie de bouquets, on nous offre des fruits, des fleurs, du laitage ; et tandis que ces bonnes-gens s'empressent et s'agitent autour de nous, M. d'Aimeri s'apperçoit que Cécile n'est plus auprès de lui : il la voit à l'autre bout de la chambre, retirée dans un coin, il s'approche d'elle, l'infortunée détourne la tête.... Il la regarde, elle étoit pâle et tremblante, et son visage étoit baigné de pleurs ; elle veut parler, ses sanglots la suffoquent.... Sa sœur accourt, et Cécile, confuse et désespéré, lui dit tout bas, d'une voix entrecoupée : arrachez-moi d'ici, je me meurs..... Madame de Valmont, aussi surprise qu'affligée, veut en vain chercher un prétexte à l'état de sa malheureuse sœur ; son père n'avoit que trop facilement pénétré la vérité : ne pouvant supporter cet affreux spec-

tacle, tout-à-coup il prend le jeune Charles par la main, et l'entraînant avec lui, il sort impétueusement de la chaumière ; M. d'Almane et M. de Valmont sortent aussi-tôt, dans l'intention de le rejoindre et de retourner au château à pied avec lui. Enfin, nous arrachons Cécile de cette maison si funeste pour elle, et nous remontons en voiture. Pendant tout le chemin elle ne prononça pas une seule parole, elle eut constamment la tête baissée sur sa poitrine et les yeux presque fermés. Pénétrée de sa situation, je voulus une fois lui prendre la main et l'embrasser, mais elle roidit son bras avec un air sombre et chagrin, et elle resta immobile sans me regarder : car un des plus funestes effets du désespoir, est de dessécher l'ame et de rendre insensible à la compassion qu'on inspire. Cependant Cécile est naturellement si tendre, qu'elle ne tarda pas à se repentir de l'espèce de dureté qu'elle venoit de me témoigner ; en arrivant au château elle me serra la main et m'embrassa avec l'expression de la plus vive reconnoissance : aussi-tôt

que j'eus laissé aux deux sœurs la liberté de s'entretenir sans contrainte, et qu'elles furent seules l'une et l'autre, Cécile prévenant la curiosité de madame de Valmont, et se jetant dans ses bras en versant un torrent de larmes : « Apprenez, » lui dit-elle, tout ce qui s'est passé » dans mon cœur ; connoissez ce cœur » déchiré d'un trait que la mort seul » peut arracher !..... J'ai trouvé dans » cette chaumière l'image d'un bonheur » que je n'ai pu me défendre d'envier.... » Dans cet instant un noir sentiment » d'amertume et de jalousie a flétri mon » ame..... Je vous ai vue sourire au » spectacle si doux d'une félicité dont » vous jouissez ; mais ce tableau, délicieux » pour vous, ne pouvoit que m'éclairer » davantage sur l'horreur de mon sort, » et m'apprendre à mieux connoître en» core toute l'étendue du sacrifice affreux » qu'on m'a fait faire. Hélas ! cette » femme est au milieu de ses enfans, entre » les bras d'une mère tendre et d'un » époux chéri !... Et moi, malheureuse, » privée de ma mère presqu'en naissant,

» proscrite par mon père, arrachée à ce
» que j'aimois, condamnée à l'oubli, à
» l'esclavage, il me faut renoncer aux
» plus doux sentimens de la nature.....
» O ma sœur ! où m'avez-vous conduite!
» doit-on offrir l'image séduisante du
» bonheur aux malheureux qui ne peu-
» vent ni le goûter, ni même l'espérer
» jamais!... Ah ! que ne suis-je née dans
» la classe obscure de cette femme si
» heureuse!.... Je pourrois aimer!....
» Ce cœur infortuné seroit aussi pur qu'il
» est tendre ; le remords, l'affreux re-
» mords lui seroit inconnu, et tous les
» sentimens qui le déchirent contribue-
» roient à ma félicité » !

Madame de Valmont ne put répondre que par ses pleurs à des plaintes si justes et si touchantes ; cependant lorsque Cécile lui parut un peu plus calme, elle saisit cet instant pour lui dire tout ce que la tendresse et la raison peuvent inspirer ; Cécile l'écouta avec douceur, elle témoigna la plus vive crainte d'affliger son père, elle promit de se distraire, d'écarter loin d'elle, s'il étoit possible,

des réflexions désespérantes, et de se soumettre à sa destinée avec ce courage et cette vertu qu'elle avoit montrés jusqu'alors. Quand M. d'Aimeri arriva, elle fut au-devant de lui, elle eut la force de lui parler presqu'en plaisantant de la scène dont il avoit été témoin, et de l'attribuer à une mauvaise disposition de santé. M. d'Aimeri, que M. d'Almane avoit ramené véritablement désespéré, commença à respirer, et à croire que du moins l'impression qu'elle avoit reçue, n'auroit qu'un effet passager.

Le soir, elle se mit à table, mangea comme à l'ordinaire, et parla continuellement; elle sut se contraindre d'une manière si extraordinaire, que tout le monde y fut trompé, excepté moi : j'aurois mieux aimé la voir triste et rêveuse, que vive et animée; j'étois bien convaincue qu'elle se faisoit une extrême violence, et d'ailleurs le rouge éclatant qui coloroit ses joues, la vivacité de ses yeux, et une certaine précipitation singulière que je remarquois dans tous ses mouvemens, me persuadoient qu'elle

n'étoit pas sans fièvre. Nous fûmes nous coucher presqu'en sortant de table, et il y avoit à peine une heure que j'étois dans mon lit, lorsque j'entendis frapper doucement à ma porte; je me levai précipitamment, et je trouvai madame de Valmont fondant en larmes, qui me dit que sa sœur avoit une fièvre violente et un délire affreux. Aussi-tôt j'envoyai à Carcassonne chercher un médecin, qui n'arriva qu'à cinq heures du matin; alors on fut réveiller M. d'Aimeri, dont nous avions jusqu'à ce moment respecté le repos; nous redoutions, avec raison, le saisissement que lui causeroit la vue de sa fille; car, outre le danger de son état, la malheureuse Cécile, toujours privée de sa connoissance, dans les accès multipliés d'un transport effrayant, répétoit sans cesse le nom du chevalier de Murville; elle l'appeloit en pleurant, et vouloit, disoit-elle, *le voir encore une fois avant de mourir*: dans d'autres momens, paroissant moins égarée, elle demandoit à sa sœur ce qu'il étoit devenu, et n'obtenant que des pleurs pour réponse, elle

s'écrioit avec effroi : *Il est mort ! il a été tué, et sans doute par mon père !...* A ces mots, d'horribles convulsions agitant son corps et défigurant son visage, sembloient devoir terminer sa déplorable vie !.... Enfin, dans cet égarement affreux, elle nous faisoit connoître toutes les pensées et tous les sentimens renfermés depuis dix ans dans son ame.

Jugez de l'état de son père en écoutant ces cruels discours ; il étoit si saisi et si profondément consterné, qu'il en paroissoit insensible : la douleur, portée au comble, se manifeste rarement par des signes extérieurs ; elle n'agite point, elle accable, elle oppresse, et n'espérant pas de consolations, elle renonce à la plainte. Cependant le médecin déclare que Cécile est dans le plus imminent danger, et qu'il faut saisir le premier moment de connoissance pour lui faire recevoir ses sacremens. A cet arrêt, M. d'Aimeri pâlit et s'écrie : *la connoissance !... et si elle meurt sans la reprendre !....* Je ne puis vous donner une idée de la terreur et du trouble affreux qui se pei-

gnirent sur son visage lorsqu'il prononça ces mots.... L'infortuné, pénétré des vérités sublimes de la religion, se vit dans cet instant, et l'auteur de la mort de sa fille, et la cause, peut être, de son éternelle condamnation!.... Éperdu, hors de lui, il envoie chercher un prêtre et le fait tenir dans la chambre voisine.... Enfin sur le soir, Cécile, tout-à-coup devient plus calme et recouvre par degré sa parfaite connoissance. Alors M. d'Aimeri s'approche d'elle et l'embrasse; Cécile regarde avec étonnement tout ce qui l'entoure et dit: « J'ai été bien mal.... » Suis-je hors de danger?... Nous ne » craignons point pour votre vie, ré- » pondit M. d'Aimeri; mais pour votre » propre tranquillité, j'ai fait venir un » prètre. — Un prêtre!... Ah! suis-je en » état!.... Non, je ne le verrai point. » — Comment, ma fille, songez-vous à » votre situation?.... — Ah! mon père, » si vous connoissiez mon cœur!... Non.... » J'ai perdu tout espoir de pardon ». A ces mots M. d'Aimeri frémit, et regardant sa fille avec des yeux qui exprimoient éga-

lement l'effroi, la surprise et la plus tendre compassion : O ma fille, s'écria-t-il, vous me percez l'ame!... Eh qu'avez-vous à craindre?.... Va, sois tranquille, Dieu pardonne toujours une foiblesse involontaire.... Non, tu n'as rien à te reprocher.... Tu n'es, hélas ! qu'une innocente victime, et voici le coupable!... Oui, continua-t-il, en se jetant à genoux, ton malheureux père devroit seul éprouver ces horribles terreurs; c'est lui qui sera puni pour ces murmures qui t'échappent, et pour ce désespoir où ton cœur déchiré se livre! Toutes tes fautes enfin retomberont sur sa tête criminelle!... Comme il achevoit ces paroles, Cécile, presque suffoquée par ses pleurs, jeta ses deux bras autour du cou de son père, et laissant tomber son visage sur le sien : Oh ! terminez, lui dit-elle, un si funeste discours. Non, ne gémissez plus sur ma destinée, mon père, mon tendre père! Vous m'aimez.... vous avez tout réparé.... Pardonnez un instant d'égarement.... Ce cœur rendu à lui-même n'est plus qu'à Dieu.... n'est plus

qu'à vous.... Ce prêtre..... où est-il ? qu'il vienne.... Il me trouvera, n'en doutez point, mon père, pleine de confiance et de résignation.... C'est sur cette main paternelle, cette main si chère, que je le jure.... Calmez-vous donc.... Si l'on peut m'arracher à la mort.... je puis encore aimer la vie.... C'est pour vous que je vivrai. En achevant ces mots, Cécile s'adressant à madame de Valmont demande un confesseur et renvoie tout le monde. Elle reçut ses sacremens le jour même; elle passa une nuit assez tranquille, le lendemain elle étoit absolument hors de danger, et sur la fin de la semaine, elle se trouva en état de retourner chez madame de Valmont. Depuis quinze jours qu'elle est partie, j'ai été la voir plusieurs fois, elle est d'une maigreur excessive et d'un changement effrayant, cependant elle dit qu'elle ne souffre point; on ne remarque aucune altération dans son humeur, elle est entièrement rendue à la société. Mais je connois son courage et l'empire qu'elle a sur elle-même, et je crains bien que

son état actuel ne soit beaucoup plus dangereux qu'on ne l'imagine.

Ce cruel événement, comme vous le croyez bien, a troublé pour long-temps nos plaisirs, et fait cesser nos spectacles; le seul M. de Valmont, au milieu de la tristesse commune, a repris toute sa gaîté depuis la convalescence de Cécile, non qu'il ait un mauvais coeur, mais parce qu'il n'a pas encore compris la véritable cause de la maladie de sa belle-soeur, et de l'affliction de M. d'Aimeri. Il n'a jamais attribué l'état où il a vu Cécile dans la chaumière, qu'à un violent mal d'estomac, et il ne concevra de sa vie que la présence de Nicole puisse faire pleurer et donner la fièvre. Avec cette manière simple d'envisager les choses, vous imaginez facilement qu'il y a beaucoup de circonstances où il doit paroître également indiscret et importun; aussi depuis quinze jours M. d'Aimeri, M. d'Almane et moi, l'avons-nous brusqué cent fois, sans que jamais il en ait pu deviner la raison : pour madame de Valmont, elle paroît toujours ne remar-

quer aucune de ses balourdises; j'admire véritablement sa conduite à cet égard, elle prend le seul parti que doive suivre une femme honnête et sensée, avec un semblable mari, celui de n'avoir jamais l'air d'être embarrassée de ce qu'il fait de déplacé; la dissimulation, dans ce cas, est estimable, et l'aveuglement même intéresseroit et mériteroit les plus grands égards. Nous avons beau être excédés de M. de Valmont, il nous est impossible de le lui témoigner devant sa femme; chacun respecte l'opinion qu'elle semble avoir de lui; ainsi elle n'a jamais le chagrin de le voir mal accueilli ou ridiculisé; et certainement si elle paroissoit souffrir de ses inepties, tout le monde seroit à l'aise, on s'en moqueroit ouvertement, on oseroit lui en parler à elle-même, elle entendroit répéter chaque jour qu'il est insupportable, et c'est ainsi qu'une femme ôte à son mari toute considération et perd elle-même une partie de la sienne. Adieu, ma chère amie; mandez-moi s'il est encore question du mariage de votre fille avec M. de Valcé;

d'après votre dernière lettre, je me flatte que c'est une affaire rompue. Car puisque M. de Limours vous a promis d'y réfléchir et vous accorde du temps, je ne doute pas que vous ne l'ameniez facilement à y renoncer.

---

## LETTRE XXXVII.

*Le comte de Roseville au Baron.*

Je vous remercie, mon cher Baron, des reproches obligeans que vous me faites sur mon silence; je n'ai point été malade, je n'ai point eu d'affaires extraordinaires, mais je voulois vous écrire une lettre détaillée, et je n'ai pu disposer de deux heures, pour mon plaisir, depuis plus de trois mois. Je ne me repose de mes devoirs, ni sur un sous-gouverneur, ni sur un précepteur, je ne quitte point mon élève; il est vrai que je suis levé deux heures avant son réveil, et que je me couche une heure après lui; mais je prépare le matin ses études et l'instruction particulière du jour, et le soir j'ai la coutume d'écrire un journal très-détaillé de tout ce qu'il a fait de mal dans la journée, et je compte dans ce nombre toutes les occasions perdues ou négligées de faire une bonne action, ou de dire

une chose obligeante. Comme la plupart de ces fautes se font devant du monde, je l'en reprends rarement dans le moment même, ce qui fait que très-souvent n'ayant point été grondé dans le cours de la journée, il se flatte, en se couchant, que le journaliste n'aura rien à dire. Je le laisse toujours dans cette incertitude, qui lui donne le plus grand desir d'être au lendemain, afin de s'éclaircir; en effet, aussi-tôt qu'il est habillé (et la curiosité l'engage toujours à presser sa toilette) il passe dans son cabinet et me demande mon journal. Je le lui donne, il le lit tout haut, et j'exige que ce soit de suite et sans commentaire, car il est bon de l'accoutumer à prononcer lui-même le détail de ses fautes, ensuite je le lis une seconde fois, et alors nous nous communiquons mutuellement les réflexions que cette lecture nous inspire. Je le familiarise ainsi, non-seulement à entendre la vérité, mais à la desirer, à l'aimer et à l'écouter paisiblement, dépouillée de toute espèce de fard. Pour vous faire juger de ma manière de la lui

présenter, je vais vous transcrire la journée d'avant-hier : la voici.

« Monseigneur, à son dîner, a paru
» distrait, embarrassé avec les personnes
» qui lui faisoient leur cour; il s'est con-
» tenté de faire deux ou trois questions
» d'un air nonchalant, sans écouter les
» réponses. Monseigneur s'imagine que
» dès qu'il a souri, tout le monde doit
» être enchanté de lui; mais ce sourire
» affecté, qui n'est à présent qu'une gri-
» mace et qu'une habitude, deviendra
» obligeant et agréable, quand Monsei-
» gneur aura véritablement le desir de
» plaire et d'être aimé, sans quoi cette
» expression forcée paroîtra toujours
» niaise et ridicule. Monseigneur a dé-
» fendu au jeune Roland, le fils d'un de
» ses valets-de-chambre, de toucher aux
» livres qui sont dans notre cabinet, et
» ce matin, en passant sur la terrasse,
» nous avons vu Roland qui lisoit fort
» attentivement un gros volume relié en
» maroquin rouge, et Monseigneur m'a
» dit : je parie que Roland tient là ce
» livre écrit de votre main, que vous

» m'avez donné hier; je le reconnois,
» j'en suis sûr. J'ai répondu : Ne jugez
» point légèrement, éclaircissez-vous
» bien avant d'accuser ; songez qu'en
» perdant votre estime, cet homme per-
» dra sa fortune, et par conséquent vous
» seriez aussi cruel qu'injuste, si vous le
» condamniez sur de simples apparences.
» Monseigneur, en arrivant chez lui, a
» cherché son livre, et ne l'a point trou-
» vé ; il a fait venir Roland, et l'a ques-
» tionné; Roland a rougi, pâli, s'est em-
» barrassé; cependant il a protesté qu'il
» n'avoit point touché au livre de Mon-
» seigneur, et que celui qu'il lisoit lui
» avoit été prêté par un de ses parens,
» auquel il venoit de le rendre au moment
» même où il partoit pour retourner dans
» sa province. Toute cette histoire n'a
» paru à Monseigneur qu'un tissu de
» mensonges ; Roland a été traité d'im-
» posteur, et banni de l'appartement. J'ai
» souffert cette condamnation, afin de
» mieux faire sentir à Monseigneur les
» conséquences de sa pétulance et de sa
» légèreté : à présent je dois lui dire que

» le pauvre Roland, chassé, déshonoré,
» désespéré, est entièrement innocent.
» Tout ce qu'il a dit est dans l'exacte vé-
» rité ; c'est moi qui, ce matin, ai pris le
» livre pour y ajouter quelques notes.
» Ainsi Monseigneur a cruellement ca-
» lomnié le malheureux Roland ; il est
» vrai que les apparences étoient fortes,
» mais quand il s'agit de perdre un hom-
» me, doit-on juger sur des apparences ?
» Avant de rien décider, il falloit de-
» mander le nom du parent de Roland,
» il falloit écrire à ce parent, et même
» envoyer dans sa province. Enfin la rai-
» son, l'équité, l'humanité, auroient dû
» engager Monseigneur à prendre toutes
» les informations les plus détaillées et les
» plus approfondies (*) ».

---

(*) « On doit considérer, dit l'auteur de
» l'Education d'un Prince, que le temps de la
» jeunesse est presque le seul temps où la vérité
» se présente aux princes avec quelque sorte de
» liberté ; elle les fuit tout le reste de leur vie.
» Tous ceux qui les environnent ne conspirent
» presque qu'à les tromper, parce qu'ils ont in-
» térêt de leur plaire, et qu'ils savent que ce

Je vous ai promis dans ma dernière lettre, mon cher Baron, de vous dire quelles sont (dans mon opinion) les premières idées qu'on doit imprimer dans la tête d'un prince, et les qualités principales qu'il faut s'occuper de lui donner. Je crois donc qu'on ne sauroit trop tôt lui inspirer une piété véritable et solide, la plus tendre humanité pour le peuple (*), l'aversion de la flatterie, le goût

» n'en est pas le moyen que de leur dire la vé-
» rité. Ainsi leur vie n'est, pour l'ordinaire,
» qu'un songe où ils ne voyent que des objets
» faux et des fantômes trompeurs. Il faut donc
» qu'une personne chargée de l'instruction d'un
» prince, se représente souvent que cet enfant
» qui est commis à ses soins approche d'une nuit
» où la vérité l'abandonnera, et qu'il se hâte
» ainsi de lui dire et de lui imprimer dans l'es-
» prit tout ce qui est le plus nécessaire pour se
» conduire dans ces ténèbres que sa condition
» apporte avec soi par une espèce de nécessité ».
(*De l'Education d'un Prince, par Chanteresne.*)

(*) « Quand un prince aime son peuple, dit
» l'abbé Duguet, on n'a presque rien à lui dire
» sur ses autres devoirs : il ne faut point de pré-
» ceptes à l'amour, il est l'accomplissement de

de la vérité, et qu'il est essentiel de lui faire prendre de bonne heure l'habitude de s'appliquer, et celle de ne jamais juger légèrement ou avec précipitation, soit en bien, soit en mal. Hier, quand le Prince eut chassé Roland, il me dit qu'il avoit envie de le remplacer par un autre jeune homme nommé Justin, et il ajouta qu'il étoit certain que celui-là étoit parfaitement sûr, discret et exact. « Eh comment, répondis-je, avez-vous acquis » cette certitude? Avez-vous étudié le » caractère de ce jeune homme, l'avez-» vous mis à l'épreuve?.... — Oh! non; » mais.... — Mais ne dites donc pas que » *vous êtes certain*, puisque vous n'avez » aucune preuve à produire; c'est parler » comme un enfant. — Vous ne croyez » donc pas que Justin soit honnête? — » Moi, je ne dis pas cela, je n'en sais » rien, je ne l'ai point observé, j'ignore » s'il mérite de la confiance, ou s'il n'est » pas digne d'en inspirer; car, comme je

---

» tous, il lui est permis de faire ce qu'il voudra,
» parce qu'il ne sauroit faire que bien, &c. »

» ne suis ni enfant, ni imbécile, je ne
» juge point les gens que je ne connois
» pas. — Mais tout le monde dit du bien
» de Justin. — On doit certainement re-
» garder une bonne réputation comme
» un préjugé très-avantageux pour la
» personne qui a su l'obtenir; il est même
» bien fait de commencer par prendre
» cette information; cependant il seroit
» absurde de s'en tenir là, et d'accorder
» sa confiance sur ce seul témoignage; et
» tout homme sensé ne donne la sienne
» que d'après ses observations particu-
» lières et son propre examen. Ne dites
» donc point, Monseigneur, je crois ou
» je ne crois pas telle chose, parce qu'on
» me l'a dit, ou parce qu'elle est vrai-
» semblable. Voilà le langage des gens
» superficiels, crédules et bornés; ne
» croyez qu'après avoir vu par vous-
» même bien clairement, et jamais d'a-
» près les yeux des autres ».

Il est impossible qu'un prince accoutumé ainsi dès l'enfance à tout approfondir, et à ne rien croire légèrement, n'acquière pas en même temps un grand

fonds d'équité, une prudence parfaite, et cet esprit observateur sans lequel on ne parvient jamais à connoître parfaitement les hommes. Ainsi vous voyez combien ce principe est important; mais il est vrai qu'il ne peut être d'aucun usage à un prince indolent et inappliqué: la paresse produit plus de faux jugemens que la malignité ou le manque de lumières. Il est donc essentiel de mettre tous ses soins à préserver un jeune prince de ce défaut si commun et si dangereux, en l'accoutumant de bonne heure à s'appliquer et à tout examiner par lui-même; car il vaudroit cent fois mieux qu'il fût défiant et actif, que crédule et paresseux. Je m'attache aussi à le guérir de cette mauvaise honte et de cette timidité qui ne sont que trop ordinaires dans les personnes de son rang, et qu'on ne peut surmonter que par l'habitude de paroître en public et d'y parler souvent, et par un vif desir de gagner tous les cœurs. Il reçoit du monde deux fois par jour; je ne lui prescris jamais ce qu'il doit dire; mais pendant trois quarts-d'heure que

duré chaque assemblée, je le regarde fixement, et je l'examine en silence, afin de le familiariser avec l'idée d'être observé particulièrement. S'il parle sans grace et en mauvais termes, je l'en reprends doucement quand nous sommes seuls, ou par la voie du journal ; mais s'il ne parle point, je me moque de lui devant tout le monde, et je le tourne en ridicule de la manière la plus piquante. Ainsi je grave dans sa tête un très-bon principe : c'est qu'il vaut mieux faire une politesse gauchement que de ne la point faire du tout, parce qu'au moins on sait toujours gré de l'intention ; et j'ai remarqué que ce qui nuit le plus à l'affabilité des personnes en place, est la crainte de paroître manquer d'aisance ou de grace, et d'aimer mieux passer pour impoli, distrait et dédaigneux, que d'être accusé de *gaucherie* : cependant rien n'est plus *gauche* que ce calcul ; car si l'on faisoit l'effort de surmonter pendant six mois cette mauvaise honte, on acquerroit bien facilement cette aisance à laquelle on attache un si grand prix ; l'on auroit

la réputation d'être aussi obligeant qu'aimable, et l'on plairoit universellement. « Peu de princes, dit l'abbé Duguet, » connoissent ce que peut un mot obli- » geant, un regard, un air de bonté, et » peu connoissent aussi les effets de quel- » ques signes légers de distraction, d'in- » différence, de sécheresse : mais un » prince habile connoît la valeur de tout; » et il ne se méprend jamais dans l'usage » qu'il veut en faire; il donne au peuple » des marques communes d'affection et » de bonté.... Mais outre ce langage com- » mun, le prince en a un particulier, » qu'il sait proportionner à la naissance, » aux emplois, aux services, au mérite; » il ne jette pas au hasard des airs cares- » sans qui tombent sur tout le monde; il » ne prodigue pas ce qui doit être une » récompense, et il n'avilit pas ce qui » doit être une distinction ».

Le même auteur ajoute qu'il seroit bien à desirer qu'un prince fût éloquent : « La vertu et la vérité, continue-t-il, en » tireroient un nouvel éclat; il appuie- » roit avec force un sentiment juste, il

» persuaderoit au lieu de commander,
» il rendroit aimable tout ce qu'il pro-
» poseroit.... il seroit écouté dans les
» conseils avec admiration, &c. ».

Rien n'est plus vrai; mais cependant si votre élève manque absolument d'esprit, n'aspirez point à lui donner de l'éloquence, car vous ne le rendriez que pédant, bavard et ridicule. Pour le mien, qui montre autant de jugement qu'on en peut avoir à dix ans, je l'exerce déjà à parler de suite et sans préparation. Tous les jours, après son dîner, toutes les personnes attachées à son éducation se rassemblent dans son cabinet, et là chacun est obligé de conter deux histoires, l'une d'invention, et l'autre tirée de l'histoire ancienne ou moderne; chaque faute de langage ou de prononciation coûte un gage, et entraîne des pénitences qui rendent ce jeu fort amusant pour le prince, d'autant mieux que le sous-gouverneur et moi ne nous épargnons pas; nous ne nous passons rien : s'il m'échappe un mot impropre, ou bien une réflexion qui ne soit pas parfaitement juste, l'impitoyable

sous-gouverneur m'interrompt aussi-tôt, et avec beaucoup de politesse me fait remarquer ma faute; quelquefois je ne me rends pas au premier mot; je me défends doucement, je donne des raisons, des éclaircissemens; le prince écoute attentivement cette dispute très-intéressante pour lui, puisqu'il s'agit de savoir si j'aurai une pénitence ou non; et cependant il profite de la discussion, et voit en même-temps un parfait modèle de la manière dont on peut se permettre de disputer, car nous conservons toujours un sang-froid admirable, une politesse charmante; enfin, nous soutenons notre opinion tant que nous la croyons bonne, et aussi-tôt que nous sommes persuadés qu'elle ne vaut rien, nous y renonçons avec une douceur et une franchise qui charment tous les spectateurs. Le prince, depuis trois mois, préfère cette récréation à toute autre, et il en retire tout le fruit que nous en pouvions attendre. Il s'exprime avec beaucoup plus de facilité, et il conte souvent ses deux histoires d'une

manière véritablement étonnante pour son âge.

A l'égard de l'espèce d'instruction qui convient à un prince, je pense qu'il doit avoir une connoissance générale de l'histoire, et qu'il est nécessaire qu'il sache parfaitement celle de son pays; il faut qu'il ait une idée claire et distincte de la constitution de l'Etat qu'il doit gouverner; qu'il connoisse l'étendue des droits qui lui seront donnés, afin de s'y maintenir, et de n'en point usurper d'autres. Je desirerois aussi qu'il ne fût absolument étranger à aucun genre d'administration; que son éducation finie, il sût de l'art militaire tout ce que les livres et les maîtres en peuvent apprendre; qu'il eût plus que des notions superficielles sur la navigation et la guerre de mer; et qu'enfin il connût, avec détail, les ressources, les besoins, les richesses et les forces de son royaume. C'est exiger bien des choses, me direz-vous; je ne trouve pourtant rien de superflu dans tout cela : mais il est vrai que si l'on joint à ces différentes études, celles de la musique, du dessin,

et dix ans de latin, ce que je propose deviendra impossible. J'adopte pour lui, par rapport aux langues, la méthode que vous suivez pour votre fils; il n'apprend les langues vivantes que par l'usage, et on ne lui enseignera le latin qu'à douze ou treize ans, jusqu'à quinze ou seize; il n'apprendra du dessin et de la géométrie que ce qu'il en faut pour les fortifications, et pour être en état de lever un plan, et jamais il ne saura une note de musique. Je veux qu'il ne soit pas sans littérature, car il doit un jour aimer et protéger les lettres; mais les livres d'histoire et de morale formeront, comme vous le croyez bien, nos principales lectures, et deviendront notre plus sérieuse étude.

Je sens comme vous, mon cher Baron, combien il est important d'inspirer aux princes des sentimens de bienfaisance et de compassion pour les malheureux: tout ce que vous me dites à ce sujet est aussi vrai que touchant; mais, comme vous le remarquez, *on n'apprend point à son élève à être humain par des leçons*

*et des phrases*, c'est à cet égard sur-tout qu'il ne faut parler que par des tableaux et par l'exemple. Mon jeune prince n'a point un mauvais cœur; mais il n'est pas naturellement très-sensible. D'ailleurs, les mots de *pauvreté*, de *malheureux*, n'ont presque aucun sens pour lui, parce qu'il est trop léger et trop enfant pour se représenter vivement et pour concevoir fortement des choses si tristes, et qu'il n'a jamais vues : mais il a de l'esprit, de l'amour-propre, un bon naturel et de l'imagination; il ne s'agit que de tourner sa vanité sur des objets dignes de la satisfaire, et de lui faire connoître la pitié qui lui est étrangère, uniquement parce qu'on n'a jamais cherché à la développer dans son cœur, en lui présentant les tableaux touchans qui pouvoient l'exciter. Je lui prépare, depuis long-temps, une scène aussi nouvelle pour lui qu'intéressante, et qui, j'en suis sûr, ne s'éffacera jamais de son souvenir. Vous aurez ce détail dans ma première lettre, car je veux vous réserver à vous-même le plaisir de la surprise. Adieu, mon cher Baron;

jen'avois point ce soir de journal à écrire, mon jeune prince a été presque irréprochable toute la journée; et je jouis doublement de la satisfaction qu'il me donne, puisqu'elle m'a procuré encore le plaisir de m'entretenir avec vous.

---

## LETTRE XXXVIII.

*La Baronne à la Vicomtesse.*

Il est vrai, ma chère amie, comme vous l'avez prévu, que votre lettre m'a causé quelque surprise; le mariage de votre fille avec M. de Valcé n'est pas renoué, mais il se fera, je vous le prédis, et le vois clairement. M. de Valcé vient d'être titré.... Et vous consentez à le recevoir chez vous, et vous voulez le connoître, quoique vous sachiez déjà qu'il est joueur et fat, ce qui me paroîtroit à moi une connoissance suffisante; enfin, vous voilà presque raccommodée avec madame de Gerville, qui, dites-vous, s'est bien conduite dans cette occasion, en engageant M. de Limours à vous témoigner des égards et de la déférence.... Mais ne voyez-vous pas que tous ces prétendus ménagemens ne tiennent qu'au desir et à la certitude de vous gagner. Ce mariage sera désapprouvé, parce que votre fille,

avec le nom qu'elle porte et la fortune qu'elle aura, ne doit pas être éblouie d'un titre, et qu'il est affreux de la donner au fils d'une femme déshonorée, qui n'est d'ailleurs lui-même qu'un très-médiocre sujet. Je sais bien que M. de Limours est le maître; mais avec de la sagesse et de la fermeté, vous auriez pu le faire changer de dessein; ou si du moins il eût persisté dans cette résolution, en cédant avec répugnance et chagrin, vous rendiez le rôle de madame de Gerville véritablement odieux; vous acquériez le droit de ne jamais la recevoir, vous la démasquiez aux yeux du public, et l'on n'eût pu vous reprocher d'avoir sacrifié votre fille par foiblesse et par vanité.

Quoique vous me mandiez que depuis quelque temps, vous êtes infiniment plus contente de Flore, je ne puis vous dissimuler que la peinture que vous me faites de son caractère m'afflige beaucoup. Vous convenez que son éducation pouvoit être meilleure; mais ce qui vous rassure est précisément ce qui me fait le plus de peine. Elle n'annonce pas de grandes qua-

lités, mais elle n'a pas de grands défauts, excepté celui d'une extrême vanité, et vous êtes bien sûre que ses passions ne seront jamais vives. Eh! combien il est facile et commun de s'égarer sans passions violentes! et c'est sans doute la manière qui avilit le plus. Croyez qu'en général, la vanité des petites ames cause seule presque tous les excès et les désordres qu'on attribue communément aux grandes passions. Une femme, prévenue de la ridicule idée que le bonheur de la vie consiste à surpasser toutes les autres en agrémens et en beauté, sacrifie tout à cette chimère extravagante, d'abord les bienséances, et bientôt l'honneur; vous lui verrez toutes les fureurs de la jalousie, les emportemens de la haine; enfin, vous pourrez croire qu'elle est agitée d'une violente passion. Mais ce sont de grands événemens produits par de petites causes; il n'y a rien dans son cœur; tout le mal vient uniquement de cette pensée qui l'occupe sans relâche: la félicité d'une femme est d'être belle et préférée. On retrouve souvent le même

principe. Vous connoissez le comte d'Orgeval, il passe dans le monde pour avoir des passions fougueuses et emportées, que l'éducation et sa raison n'ont pu vaincre ni modérer; on le croit encore méchant, dangereux et athée. Il n'est rien de tout cela; il a fort peu d'esprit, quoiqu'il sache s'exprimer avec assez de grace et d'aisance; il a passé sa jeunesse dans la mauvaise compagnie, entouré de vils flatteurs dont l'intérêt étoit de le corrompre : on le loua sur sa prétendue facilité à dire des bons mots, le voilà méchant; on vanta ses bonnes fortunes et son penchant à la galanterie, le voilà fat et débauché; on admira la force de son esprit, le voilà impie déclaré; le vrai, c'est qu'il n'est que vain, foible et borné, et que le desir de la célébrité l'a perdu. Ce desir n'est dangereux que pour les sots et les ames communes; mais heureux le génie, heureux le cœur noble et sensible qu'il peut enflammer! il change alors de nom comme de motif, ce n'est plus amour-propre ni vanité, c'est passion, enthousiasme pour la gloire, c'est cepen-

dant toujours le même principe ; mais l'un ne produit que des travers et des vices, et l'autre que de l'héroïsme et des vertus.

Flore touche à sa seizième année ; et, si jeune, si peu formée, vous allez la marier, et lui donner, pour vous remplacer, une femme que vous méprisez avec tant de raison !... Ah ! ma chère amie, du moins balancez encore, songez bien que les vertus, le bonheur et la destinée de votre fille dépendent du choix que vous allez faire. Quel jour terrible et touchant à la fois que celui qui conduit une mère à l'autel pour y remettre sa fille entre les mains d'un étranger, et pour lui donner un maître qui peut-être ne connoîtra ses droits que pour en abuser ! Enfin, s'il devient un tyran, au lieu d'un protecteur, d'un ami ; ou bien, si négligeant entièrement l'autorité douce et sainte qu'un père, qu'une mère lui ont cédée, il dédaigne, il abandonne à elle-même celle qu'il devoit conduire, conseiller et gouverner, les parens seuls alors sont responsables des malheurs et des

égaremens qui peuvent résulter de cette union mal assortie. Mais, direz-vous, avec de semblables craintes, on balanceroit éternellement, on n'établiroit jamais sa fille : ah! ne la mariez ni pour vous en défaire, ni par intérêt, ni par ambition, et soyez sûre que le choix que vous ferez assurera son bonheur.

---

## LETTRE XXXIX.

*Réponse de la Vicomtesse.*

VOTRE lettre m'a vivement frappée, je sens toute la force d'une partie de vos raisons; je retarderai, autant qu'il me sera possible, l'établissement de Flore; et je me flatte que le choix que je ferai la rendra heureuse. Mais je vous avoue que la manière dont vous peignez le mariage ne me présente pour une femme qu'une chaîne cruelle et pesante. Je craindrois de l'offrir à ma fille sous des traits si sévères, je craindrois même de la tromper en lui traçant ces devoirs rigoureux d'obéissance qui n'existent pas. Pour vous accorder quelque chose, je veux bien qu'elle n'aspire pas à gouverner, mais du moins établissons l'égalité; l'amour, qui sait rapprocher tous les états et toutes les conditions, n'admet point ces différences injurieuses dont vous parlez, et qui le détruiroient. Je desire que l'époux

de Flore soit aussi son amant, et alors elle n'éprouvera aucun des chagrins qui ont troublé ma vie, et n'aura point de maître à redouter; je veux enfin que ce mari soit aimable, puisqu'il faut qu'il soit aimé, et que ma fille suive son devoir en n'écoutant que son cœur. J'ai, depuis deux mois sur-tout, de longues conversations avec elle, et tels sont les tableaux que je lui offre d'une union qui doit être aussi délicieuse que sacrée; son imagination s'y arrête avec complaisance, et je lui répète sans cesse que la félicité la plus pure est de trouver dans son mari l'objet de son amour et de toutes les affections de son ame. Je lui parle aussi du monde, de ses dangers; ce n'est que sur les écueils qu'on y rencontre, que je me permets quelquefois un peu d'exagération, afin qu'en y entrant, elle sache se défier d'elle-même, et que cet effroi salutaire lui donne cette heureuse timidité si utile à une jeune personne pour la préserver de l'imprudence et de l'étourderie qui entraînent dans les fausses démarches. Voilà tout mon sys-

tême; il est simple, il est peut-être commun; mais s'il est bon, pourquoi chercher de vains raffinemens? J'ai toujours peine à me persuader que la route la plus frayée ne soit pas la meilleure. Je vous conjure, ma chère amie, de lire cette lettre attentivement, et de me répondre avec le plus grand détail. Je vous fais des objections, je vous propose des doutes, mais ma confiance en vos lumières n'en est pas moins entière et moins parfaite.

Madame d'Ostalis s'est enfin décidée à prendre la place que son mari desiroit si vivement qu'elle acceptât, et j'imagine que c'est vous qui avez su la déterminer. Elle a été d'autant plus effrayée de s'attacher à une princesse, qu'elle ne prendra point une chaîne pour la porter de mauvaise grace, et qu'elle ne s'imposera point un devoir pour ne le pas remplir. Adieu, ma chère amie; donnez-moi des nouvelles de Cécile; elle m'écrit assez régulièrement, mais elle ne me parle jamais de sa santé, et j'en suis bien vivement inquiète.

## LETTRE XL.

*Réponse de la Baronne.*

Si je ne vous présente pas la vérité que vous cherchez, du moins je vais remplir le devoir d'une amie tendre et sincère, en ne vous dissimulant rien de ce que je pense. Peut-être, en m'écartant de la *route frayée*, n'ai-je pas pris la meilleure, mais je suis de bonne-foi ; et si je m'égare, si je m'éloigne du but, c'est que j'ai cru y arriver plus sûrement. L'amour égalise tout, dites-vous ; oui, cet emportement d'un moment que la raison désapprouve et détruit ; mais un sentiment réfléchi, né de l'estime et de la confiance, se conforme aux loix de la société, prises dans la nature telle que celle qui donne à l'homme le pouvoir et l'autorité. Vous avez offert à votre fille un tableau également infidèle et dangereux ; vous lui avez dépeint l'amour, à présent elle veut un amant, ou, pour mieux dire, elle veut

régner, et elle ne verra qu'un tyran dans celui qui ne sera pas son esclave; et si elle n'a pas pour l'époux que vous lui choisirez cet attrait dont vous lui avez donné l'idée, si elle ne l'éprouve pas elle-même, croyez-vous qu'après des chimères si séduisantes, elle puisse se contenter d'un ami? Quand une femme suivra ses devoirs et connoîtra sa dépendance, l'homme le moins délicat, même sans amour, n'aura jamais la révoltante et basse dureté de la lui faire sentir; nous ne sommes jaloux que des droits qu'on nous dispute; plus on nous accorde, plus nous sommes généreux. Eh! quel est le cœur qui n'a pas l'expérience de cette vérité!

Je vous avouerai avec la même franchise, que je n'approuve pas davantage tout ce que vous dites à votre fille sur les écueils du monde; je sais que la première chose qu'on apprend aux jeunes personnes, c'est qu'il y a des dangers presque inévitables dans le monde; à force de l'entendre répéter, elles se le persuadent; et quand elles y débutent, elles sont

sans défense contre ces prétendus dangers qu'on leur a dépeints si terribles, qu'il faudroit une vertu plus qu'humaine pour en triompher. Je suppose une jeune personne sans expérience, sans conseil, aimable et belle, et paroissant dans le monde pour la première fois; je veux qu'elle soit à la cour, et mariée à un homme qu'elle n'aime point. Voilà à-peu-près tous les écuéils réunis; je ne demande pour l'en préserver que du bon sens, un peu de pénétration et de réflexion. Avec ce caractère, elle commencera par observer, elle verra avec quels égards et quel respect on traite les femmes d'une réputation sans tache; elle verra le vice même rendre hommage à la vertu, ou du moins ne s'en moquer qu'en feignant de la croire fausse et en la calomniant; elle verra les coquettes, au milieu de leurs succès, essuyer les mépris qu'elles méritent; elle sera révoltée du rôle humiliant d'une femme de quarante ans sans moeurs; elle entendra raconter les égaremens de sa jeunesse avec les couleurs de l'opprobre et de l'infamie; elle

pourra voir le contraste de ce tableau dégoûtant, et de ce moment son choix est fait. Vous me répondrez peut-être qu'en débutant dans le monde, il est presque impossible, enivré de la dissipation, de pouvoir observer et réfléchir; mais cependant il me paroît tout simple de regarder autour de soi des choses qu'on n'a jamais vues, de les observer avec curiosité, et de porter un jugement d'après cette observation. Le monde ne charme point au premier abord, on y est trop étranger pour s'y amuser; la défiance, la timidité qu'on y porte ne peuvent s'accorder avec le plaisir; aussi la première année qu'on y passe est-elle toujours ennuyeuse, fatigante et désagréable; et voilà le temps que je demande. Qu'il peut être utilement employé pendant que la tête est encore froide, les goûts simples et le cœur pur! Malheur à celui qui laisse échapper ce moment précieux sans en retirer de fruit! Mais vous sentez bien, ma chère amie, que si votre élève n'a reçu qu'une éducation frivole, si toutes ses idées ne roulent que sur une partie de

bal ou sur le choix d'une parure, si vous la mariez à quinze ans, ou si, avant de l'établir, vous l'avez de trop bonne heure accoutumée au monde; si enfin elle a déjà tout vu avec les yeux de l'enfance, ceux de la raison ne lui feront rien découvrir de nouveau, rien ne l'étonnera, ne la frappera, et elle sera nécessairement entraînée par le torrent.

Adieu, ma chère amie; je suis bien affligée de vous offrir de si tristes réflexions sur l'éducation d'un enfant, qui, je vous assure, m'est aussi chère qu'à vous-même; mon tendre intérêt m'exagère peut-être les dangers que j'y trouve, mais mon coeur tout entier s'ouvre à vous, et rien de ce qui s'y passe ne peut vous être caché.

Cécile est toujours dans le même état, mais sa tranquillité paroît inaltérable, et jamais elle n'a montré plus de douceur et d'égalité. Le médecin de Carcassonne (qui est réellement à tous égards un homme de mérite) est venu hier; il a passé une heure avec elle, il est sorti de sa chambre avec un visage qui nous

a tous effrayés, il avoit même l'air d'avoir pleuré; cependant il a dit à M. d'Aimeri, devant moi, que Cécile étoit bien pour le moment, et qu'il n'avoit pas d'inquiétudes sérieuses; mais pour moi j'en ai beaucoup, et je ne serai rassurée que lorsqu'elle aura passé cet automne.

---

## LETTRE XLI.

*La même à la même.*

Il vous reste encore quelques doutes, ma chère amie ; vous ne croyez pas qu'il soit inutile, par exemple, de prévenir une jeune et jolie personne sur cette foule d'amans dont vous supposez qu'elle sera entourée à son début dans le monde. Ce ne sont ni les graces ni la beauté qui attirent cette foule dont vous parlez, c'est la coquetterie seule qui la rassemble ; souvenez-vous de madame de Clarcy, la plus belle personne de notre temps, et sans doute une des plus vertueuses ; avez-vous jamais entendu dire que quelqu'un fût amoureux d'elle ? On la regardoit avec admiration ; mais on ne la suivoit pas, parce qu'elle étoit véritablement honnête, modeste et réservée ; tandis que sa cousine, madame de Clervaux, avec une figure si médiocre, étoit toujours environnée de tous les jeunes gens à la

mode. L'amour ne peut naître sans l'espérance; et quand une femme, quelque charmante qu'elle soit, inspire une grande passion, on doit être certain qu'au fond du cœur elle l'a bien voulu, et qu'elle n'a pas été exempte de coquetterie. Un homme sensible veut être aimé, et n'aime passionnément que lorsqu'il a reçu cet espoir; l'homme qui n'est que vain, ne compromettra point son amour-propre avec des dédains qui l'humilieroient; il ne cherche que des succès. Pourquoi voudroit-il s'exposer à des mépris certains? Examinez bien votre conscience, ma chère amie, peut-être trouverez-vous que j'ai quelque raison. Rappelez-vous l'histoire du pauvre chevalier d'Herbain, à qui vous aviez si bien tourné la tête, en lui disant toujours, à la vérité, *que vous ne partageriez jamais ses sentimens, que vous finiriez par ne plus le recevoir*, &c. Mais vous le receviez, mais vous souffriez qu'il vous entretînt de sa passion de mille manières, qu'il vous suivît par-tout, qu'il ne parût occupé que de vous; n'é-

toit-ce pas lui donner des espérances ?... Vous savez le tort que cette conduite fit à votre réputation ; vous savez que lorsque je vous en parlai avec tant de vivacité, et que vous me répondîtes, *mais je ne puis le guérir de cette fantaisie*, je me chargeai de sa guérison, si vous vouliez me seconder, et qu'en effet, dans une seule conversation, nous lui fîmes comprendre facilement qu'il n'avoit pas le sens commun en vous aimant si sérieusement. Vous n'avez pas oublié peut-être qu'il vous dit avec un peu d'humeur : cette explication vient un peu tard ; si vous m'eussiez parlé de cette manière il y a six mois, je vous assure que jamais je n'aurois été amoureux de vous. Il avoit raison, et vous auriez bien mieux senti votre tort, si, au lieu d'être honnête et rempli de vertus, il eût été fat et méchant, car alors il auroit pu se venger bien aisément en vous calomniant ; et assurément, d'après votre conduite ( quoique innocente au fond ) il eût trouvé peu d'incrédules.

Venons à ce que vous me dites sur

l'amour ; vous prétendez qu'une femme qui n'aura pas d'amour pour son mari, ne pourra guère se dispenser de prendre un amant ; si ce ne sont pas là vos expressions , en voilà du moins le sens. Vous répétez, *le cœur est fait pour aimer*, j'en conviens, il lui faut un sentiment qui l'agite et l'occupe ; mais est-il nécessaire que ce soit de l'amour? C'est une chose presque reçue, qu'on doit, dans le cours de sa vie, éprouver une grande passion ; il n'y a point de jeunes personnes qui n'aient entendu parler de cette fatalité chimérique : autrefois on amusoit la jeunesse par des contes ridicules souvent faits de bonne-foi, et toujours écoutés avec une crédule simplicité ; aujourd'hui l'esprit est plus éclairé ; ce n'est plus lui, mais c'est le cœur qu'on abuse. A force de disserter sur le sentiment, on n'a trouvé qu'une définition fausse, aussi loin de la nature qu'elle est contraire à la raison. C'est une contradiction bien singulière d'entendre là-dessus le langage des femmes et celui des hommes : les unes s'épuisent en dis-

sertations sur la force d'une passion, dont les autres, lorsqu'ils sont entr'eux, nient décidément l'existence : d'un côté, c'est la plus sublime métaphysique; et de l'autre, exactement tout l'opposé. On peut conclure de-là qu'il faut également se défier d'un pompeux étalage de sentimens outrés, et de l'affectation d'une vaine bravade. Dans les nouveaux principes d'éducation, une mère croit faire des merveilles en permettant à sa fille de lire ce qu'on appelle des *romans moraux*, comme, par exemple, la Princesse de Clèves, où l'on trouve, dit-on, de si beaux exemples de vertu, où l'héroïne résiste avec tant de force et de courage à la plus violente passion. En voyant l'excès du sentiment qui la domine, et les combats affreux que le devoir excite en elle, si l'on peut croire que c'est-là une peinture fidelle du cœur, il faut croire aussi que l'amour est absolument indépendant de votre volonté, qu'il est inutile de s'opposer à ses progrès, et qu'alors la vertu n'est qu'un tourment de plus. Voilà un but moral bien satisfaisant. Une

jeune personne, nourrie d'une telle lecture, se marie sans goût pour celui qu'on lui donne, elle sait cependant qu'elle doit avoir un jour une grande passion, elle attend l'instant fatal avec inquiétude, il arrive bientôt; le premier qui lui parle d'amour est précisément celui que le ciel a fait naître pour lui inspirer *un sentiment qui doit faire le tourment de sa vie*; plus de repos, de sommeil, *la douce liberté* est perdue sans retour; *une sombre mélancolie* succède à la gaîté: enfin, c'est la princesse de Clèves elle-même; puis l'on vient à penser que l'on aime encore mieux que la princesse, ou que l'auteur a peut-être exagéré sa résistance; on s'en étoit toujours un peu douté.... Un amant tendre et pressant arrache enfin l'aveu qu'il sollicite; on n'est pas sans remords dans les premiers instans d'une foiblesse nouvelle; on s'en afflige, on en gémit, et l'on s'en prend à la destinée; mais bientôt le voile tombe, les idées romanesques s'affoiblissent, l'héroïne s'apperçoit avec surprise qu'elle n'aime plus, ou, pour mieux dire, qu'elle

n'a jamais aimé; elle voit qu'elle s'est trompée, et qu'elle n'a point trouvé cet objet chimérique qui devoit la rendre sensible ; d'abord elle l'avoit attendu, cette fois-ci elle le cherche sans être plus heureuse, mais elle ne se rebute point, et, d'erreurs en erreurs, les beaux jours de sa jeunesse s'évanouissent comme un songe fatigant qui ne laisse après lui que des idées confuses et un souvenir vague de mille folies aussi étranges qu'absurdes. Alors elle fait d'amères réflexions, le passé l'humilie, l'avenir l'épouvante, l'illusion est détruite: abandonnée de cette cour flatteuse qui l'environnoit, elle se trouve étrangère, isolée au milieu de sa famille et de ses enfans; elle lit sur leurs fronts l'arrêt affreux qui la condamne; le mépris la poursuit, le regret et l'ennui la consument, et pour comble de maux, elle n'est encore qu'à la moitié de sa carrière.

Je crois qu'il est infiniment plus aisé de trouver une femme qui n'ait point eu d'amant, que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un : le premier pas est le plus dif-

ficile; quand il est franchi, le reste du chemin est bien glissant: cependant, je sais qu'il y en a des exemples; mais ils sont si rares, qu'on ne doit les regarder que comme des exceptions. L'amour, à sa naissance, n'est jamais bien vif, il n'est d'abord qu'un simple mouvement de préférence dont il est facile d'arrêter les progrès en cessant de voir l'objet qui l'inspire: c'est le moyen le plus sûr, et bientôt le souvenir se perd et s'efface sans beaucoup de peine; mais si l'on balance, si l'on veut s'aveugler sur le sentiment qu'on éprouve, ou s'en exagérer la vivacité, la résistance deviendra plus pénible, et la victoire plus douloureuse. Il n'y a point de femme sensible qui se soit rendue sans avoir depuis long-temps prévu sa défaite; celle qui combat de bonne foi ne sera jamais vaincue. Les résolutions d'une vertu ferme et solide ne peuvent être détruites dans un moment, ou la vertu ne seroit qu'une chimère vaine et désespérante; c'est ici qu'il faut descendre au fond de son cœur: interrogeons-le, sa réponse vaudra

mieux qu'un traité de morale. Il me vient une réflexion assez singulière. Paris est le centre du tumulte et de la dissipation; la distraction qui naît de tant d'objets divers, devroit mal s'accorder avec l'amour qu'on peint toujours chérissant le mystère et la solitude, et cependant il y paroît continuellement sous toutes les formes; et dans les provinces, loin du bruit et du tourbillon, on ne voit point les femmes, retirées dans leurs châteaux, se prendre de grandes passions pour leurs voisins; elles aiment communément leurs maris, et la vie champêtre ne leur inspire point d'idées romanesques: en se rapprochant plus encore de la nature, les paysans n'éprouvent point d'autre amour qu'un sentiment très-passager qui ne mérite assurément pas le nom de passion, quoiqu'ils soient cependant capables de beaucoup d'attachement pour leurs pères, leurs femmes et leurs enfans. Faudroit-il croire que notre imagination exaltée produit seule des effets si contraires, au lieu d'en chercher la source dans le coeur!

Adieu, ma chère amie; Cécile, à qui j'ai remis moi-même votre dernière lettre, m'a chargée de la réponse que je vous envoie; elle est touchée jusqu'au fond de l'ame de toutes les preuves d'amitié que vous lui donnez; nous parlons sans cesse de vous; et quand elle n'auroit d'autre mérite que celui de savoir vous apprécier si bien, je sens qu'il me seroit impossible de ne pas l'aimer encore à la folie.

---

## LETTRE XLII.

*La même à la même.*

Enfin, dites-vous, *le cœur de votre fille a parlé*, elle aime M. de Valcé, elle le préfère à tout autre, et vous avez donné votre parole. Vous avez tort, ma chère amie, de craindre à présent *ma censure*. Il est simple d'offrir des réflexions qu'on peut croire utiles, il est absurde de s'obstiner à condamner une chose faite; c'est alors montrer de l'humeur, et non prouver de l'amitié. Ainsi, soyez donc bien sûre que maintenant je m'intéresse véritablement à M. de Valcé, et que je ne veux plus voir dans ce mariage que les avantages qui s'y trouvent. Votre fille ne vous quittera point, elle logera chez vous, c'est un grand point. Vous pourrez veiller sur sa conduite, gagner la confiance et l'amitié de son mari, et la préserver des conseils de sa belle-mère. Enfin, elle vous reste,

voilà l'essentiel, je n'ai plus d'inquiétudes sur son sort.

Tout ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre, sur la lecture des romans, vous paroît trop sévère ; vous pensez que la défense absolue ne feroit qu'inspirer un desir plus vif d'en lire, je suis de votre avis ; d'ailleurs, aussi-tôt qu'une jeune personne seroit sa maîtresse, elle se dédommageroit de cette contrainte, et les liroit tous avec avidité. Je ne condamne donc que la méthode de les permettre précisément à l'âge où ils peuvent faire le plus d'impression, c'est-à-dire, à seize ou dix-sept ans. Je ne connois que trois romans véritablement moraux ; Clarisse, le plus beau de tous ; Grandisson, et Pamela ; ma fille les lira en anglais, lorsqu'elle aura dix-huit ans. Pour tous les autres, je les lui ferai connoître quand elle commencera à sortir de l'enfance ; à treize ans, elle lira le très-petit nombre d'ouvrages véritablement distingués dans ce genre, et cette lecture, à cette époque, et faite avec moi, non-seulement ne sera point dan-

gereuse pour elle, mais au contraire lui formera l'esprit et le jugement, en lui faisant sentir les défauts, les inconséquences, l'exagération et le peu de vérité qui se trouvent dans le roman qui a le plus de réputation. D'ici là, elle ne m'en verra point lire, elle n'en trouvera point dans ma bibliothèque, et elle ne m'en entendra jamais parler sans mépris; avec ces préventions, je suis bien sûre qu'à vingt ans elle n'aura pas ce goût frivole, également fait pour gâter l'esprit et le cœur.

Vous me demandez des détails sur Adèle, elle dessine une tête fort joliment, elle sait par cœur la chronologie de toutes nos tapisseries historiques; ses exemples d'écritures lui ont appris, et avec détail, l'Histoire sainte; elle parle anglais comme miss Bridget; elle commence à le lire assez bien; elle déchiffre passablement la musique vocale, et exécute sur la harpe à-peu-près tous les agrémens les plus difficiles; elle ne sait encore que la première règle de l'arithmétique, mais elle calcule singulièrement bien : pour son écriture

et son orthographe, vous en pouvez juger, et je crois qu'à cet égard il n'y a point d'enfant de son âge qui lui soit supérieure. Comme elle aura huit ans le 10 d'octobre prochain, c'est-à-dire, dans trois semaines, je vais lui faire lire un ouvrage sur l'histoire, que j'ai fait pour elle; il est en huit volumes, et il a pour titre : *Les Annales de la Vertu*. Il contient le détail des belles actions et des traits singuliers et mémorables tirés de l'Histoire générale et particulière de tous les peuples de la terre, depuis la création du monde jusqu'à nos jours inclusivement, suivant un ordre chronologique, et renferme encore un précis des plus belles loix de différens législateurs, un extrait de la morale et des sentimens des philosophes les plus célèbres, et un abrégé qui donne une connoissance assez détaillée des mœurs et des coutumes des anciens. J'ai placé chaque histoire suivant son degré d'ancienneté, ou quelquefois d'après la liaison que quelques-unes ont entr'elles, comme, par exemple, la Chine et le Japon, la France et l'Angleterre, &c. Cha-

que histoire commence par un abrégé chronologique qui précède toujours tous les traits détachés; j'ai joint à cet abrégé une courte description géographique des pays, situation, étendue, &c. Comme j'ai fait cet ouvrage pour l'enfance, j'ai sur-tout desiré qu'il pût former le jugement et le cœur; un enfant, depuis l'âge de huit ans jusqu'à douze, n'est pas en état de réfléchir, s'il n'est aidé; et même, durant cet espace, je crois qu'il est très-dangereux de leur faire lire des historiens que nous regardons avec raison comme excellens; ces ouvrages, bons pour nous, parce que nous savons penser, ne valent rien pour eux: les enfans se laissent trop facilement éblouir par tout ce qui a quelque air de grandeur, et l'injustice ne peut leur paroître odieuse quand il en résulte une action brillante, et quand elle est couronnée par le succès. A combien de jeunes princes, la vie d'Alexandre-le-Grand n'a-t-elle pas tourné la tête! On sait à quel excès cette lecture enflamma l'imagination de Charles XII, encore enfant. Je me suis donc

principalement attachée dans mon ouvrage à ne juger des hommes et des choses que par leur prix réel, à ne louer que ce qui mérite d'être loué; et enfin, à offrir sur chaque caractère et sur chaque événement des réflexions qui puissent mettre Adèle en état un jour de juger, d'après elle, d'une manière juste, quand elle lira nos bons historiens.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE.

